LES Rubriques Nouvelles



WENTWORTH (Mme C.) — *Portrait de Mlle H...*

PARIS
E. BASSET ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DANTE, 3

Prix : 1 franc

Les Rubriques Nouvelles

Revue Mensuelle de Littérature et d'Art

SOMMAIRE :

Le Directeur et la Rédaction reçoivent tous les Samedis, de 9 heures à midi, 3, rue Dante.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Roger Dépagniat, secrétaire de la Revue, 3, rue Dante.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Il n'est répondu aux auteurs que dans le cas de l'acceptation de leurs manuscrits.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Abonnements : France, 8 fr. ; Etranger, 10 fr.

Stoenesco (E. G.) — *Bric à Brac*



Desvarreux (R.) — *Dampierre à Jemmapes*



JAMOIS (E. V.) — *Femmes et Pêcheurs du Nord*



BARTHÉLEMY (E. V.) — *Retour de Moisson*



PARERA (F.) — *Jeune Paysanne*



PARISON (G.) — *Nature Morte*



PRIOU (L.) — *Douloureuse Vision*



BRUNINI (E.)
Portrait de l'Ambassadeur d'Italie



BÉCAT (E. F.) — *Ruines*



NICOT (L. H.) — *Hymne à la Mort*
A la mémoire de l'aviateur Gilbert Le Lasseur de Ranzay



HERVÉ (T.) — *Cupidon et les Grenouilles*



FONTAINE (E.) — *Rêverie*



HERVÉ (T.) — *Pan*



OTTAVY (A. E.) — *Bacchante*

How (Mlle B.) — *Intimité*



Buffin (L.) — *Lescun* (Pyrénées)



Boutet de Monvel. — *Le Jugement*



PARREIRAS (A.) — *Fleur Brésilienne*



DUHEM (H.) — *Le Retour du Berger*



Villard (A.) — *Temps de Neige (Lyon)*



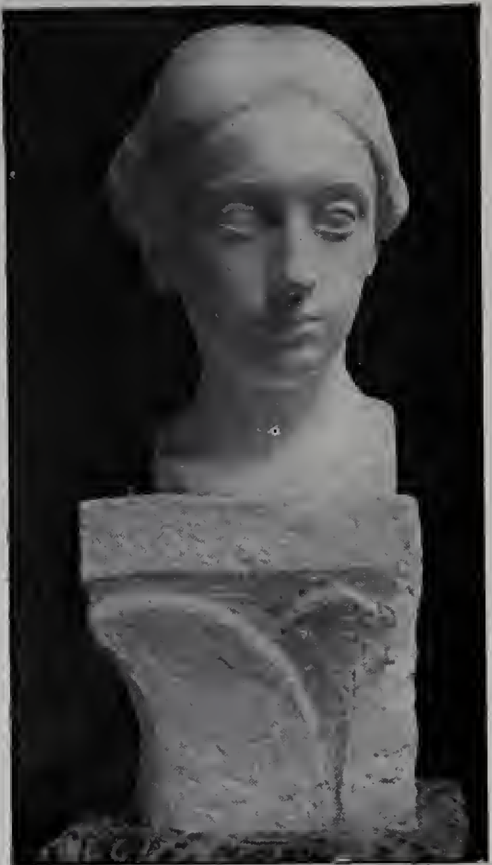
Colin (F.) — *Fleurs*



DUPERREX (L.) — *Portrait d'Homme*



PRÉMIO-RÉAL (E. de) — *Le Faune au Chevreau*



BENON (A.) — *Visage Angevin*



Paul-Manceau (G.) — *Parc à Montmorency*



Alexandrovitch-Hosnolacs (N.) — *Coq*

LES RUBRIQUES NOUVELLES

SALON DES ARTISTES FRANÇAIS

Comme nous avons eu toujours raison de tenir à l'écart de la littérature et de l'art la politique et ses funestes effets.

Par ces temps d'interviews, de reportages effrénés, de terrifiants racontars, d'interminables bavardages sur le Passé, le Présent et l'Avenir, il est agréable de se réfugier... et de s'isoler dans une douce conversation, un peu familière il est vrai, mais à coup sûr agréable et... salutaire !

Me voici à ce vernissage des « Artistes Français », favorisé par une température d'une charmante douceur... et nos élégantes visiteuses ne craignant pas l'odieuse ondée, stoïquement reçue en la circonstance, avaient vaillamment arboré de gracieuses toilettes, heureusement composées, admirablement portées, d'inédits chapeaux, exquis poèmes, des gazes... des voiles légers... Cette belle journée réjouissait tous les cœurs, et parmi les massifs de verdure la foule se mouvait ondulante, gracieuse, entraînée par les accords mélodieux de l'orchestre de la Garde républicaine. Certes, on semblait ne plus se souvenir que l'on était venu pour admirer l'Art sous ses différents aspects et l'on ne pensait guère à regarder la sculpture ni la peinture.

Je ne cherchais pas à voir, mais bien à entendre... Oh ! les curieux propos, oh ! les causeries inédites, ici ce sont des critiques sévères à l'égard de Madame de X. sur sa toilette que l'on

décrit minutieusement; sur le chapeau arboré par Mademoiselle Y... là, on fait l'historique du Salon un peu « rosse », ici, on remarque Monsieur Z., le « Monsieur Influent » qui s'attarde trop longuement à une conversation trop personnelle avec une trop charmante Dame... ?

Quelles choses amusantes, il y aurait à glaner dans les propos qu'un jour de vernissage sème aux quatre coins du Grand Palais !

Essayez-donc un peu d'obtenir une opinion honnête sur l'état de l'Art dans notre pays, lorsque, indécis, arrêté devant une toile où vous cherchez à vous faire une idée sur sa technique, vous aurez entendu des gens, qui passant devant le même tableau, s'écrient tour à tour :

Sublime !
Horrible !
Admirable !
Insignifiant !

Là plus qu'ailleurs l'on peut dire : « Que la Roche Tarpéienne est près du Capitole ! »

Non, franchement, je ne veux pas m'attarder sur ces bavardages sans conviction, échantillons effrayants de prud'hommisme, de sarcastisme, de niaiserie, de jalousie, d'incohérence, qui se renouvellent ici chaque année avec la même bonhommie !

***

Cette année, comme les années précédentes, la physionomie du Salon n'a pas beaucoup changé et ne présente rien de particulier dans son ensemble. Dans le monde artistique et littéraire, l'ouverture, le vernissage est une solennité toujours impatiemment attendue. La foule intellectuelle s'y porte avec une curiosité qui ne se lasse pas. Le psychologue, cependant a un vaste champ d'étude, les mœurs se sont modifiées, les contrastes et les excentricités ont disparu, il peut cependant à travers cette cohue turbulente dégager les idées, trouver des types, analyser des sensations !..

Depuis quelque temps l'Art ne s'est pas profondément modifié : l'antithèse n'est pas violente, le contraste ne frappe plus... et les « *Dieux vrais ou faux* » ont toujours leurs Prêtres et leurs fidèles... mais qui ne croient plus ! Chacun veut être son Dieu et son Prêtre ! Les élèves recherchent plus de personnalité et les maîtres, en dehors de leurs imitateurs se copient eux-mêmes !

Ici tout semble noyé dans une même évolution, on sent comme une tradition, comme un enseignement semblable pour tous, mais qui cependant produit des dissemblances ! Sans doute, on discerne bien, çà et là des tendances diverses qui paraissent ne pas se rattacher à l' « Ecole »; l'Impressionnisme cotoie le Réalisme, l'Archaïsme coudoie le Modernisme; mais partout les groupes de talents similaires donnent à cet ensemble une conformité générale qui rapproche entre elle, la tradition du Passé à l'évolution de l'Avenir !

Toute formule personnelle qu'on tente d'énoncer, ou d'adapter à l'art contemporain deviendrait bientôt une formule d'exception sujette à tant de réserves, à tant de variations qu'il faudrait bientôt y renoncer !

***

Ce n'est pas précisément chose aisée de s'y reconnaître dans ce tumulte de couleurs, en ce conflit d'idées, quand la foule se frôle, se côtoie... se pousse... Il faut que la classification des genres soit semée d'antithèses et de contrastes : Du contraste parfois ressort un enseignement imprévu et précieux, de l'antithèse naît bien souvent la leçon longtemps cherchée !

A ce Salon, malgré les sélections que l'on peut faire, il faut des explications de ci, de là, explications bien différentes quelques-unes, mêlées d'ombres et de lumière, de peines et de joies, de défaites et de victoires !

Il convient à l'observateur attentif du mouvement artistique de ne pas prendre position pour une technique quelconque, mais de garder sa liberté d'action, d'appréciation dans toutes ces manifestations. Certes, le courant moderne porte la « jeune

école » vers le réalisme, je dirai mieux vers le « matérialisme », elle place la chose vue, au-dessus de la chose entrevue dans l'imagination, et elle admet difficilement que l'Art ait le droit, le devoir dans certains cas, de s'élever vers l' « Idéal », au-dessus des actes de notre vie réelle ! Mais il y a encore le « Bataillon Sacré ». Nos pères, nos maîtres qui résistent à ce courant et qui le combattent vaillamment !

Le critique pour rester impartial dans son rôle, doit reconnaître que si tous nos artistes étaient possédés de la même passion, le Salon n'aurait plus raison d'être et la monotonie des œuvres le tuerait définitivement !

Ce qui le rend intéressant, instructif, ce sont les manifestations variées qui, dans l'ensemble, représentent l'art français car ni les réalistes, ni les académiques ne sauraient logiquement prétendre à le résumer tout entier dans leurs œuvres !

*
* *

Aux Artistes Français, on ne professe aucune doctrine d'Art: Toutes les opinions sont libres, quoiqu'on dise, à la condition qu'elles soient exprimées en bon langage et que son style provienne de l' « Ecole de la rue Bonaparte ! ». On demande aux exposants de ne pas offenser la grammaire ; pour le surplus, il ne leur est pas défendu d'avoir du goût, de l'imagination même et de « cueillir quelquefois le fruit défendu ! ».

Des portraits, il y en a beaucoup à voir, et comme toujours les excellents ne sont pas rares, c'est là une des supériorités de l'Ecole française et des moins contestées que de savoir peindre le « morceau », le portrait ! Le fait est tout à l'honneur de nos jeunes artistes et de leurs maîtres, car l'effigie humaine se prête difficilement aux escamotages et demande une étude approfondie du dessin.

Le nu aussi est bien représenté, mais nos artistes se plaisent à copier quelquefois trop servilement leur modèle et l'interprétation qui donnerait un charme plus pénétrant à l'œuvre, fait bien souvent défaut.

*
* *

J'aurais désiré dire plus d'un mot pour chacun. Dans tous les genres, dans toutes les visions, il y a des qualités, et si le « Maître » est salué avec tout le respect que je lui dois, « l'élève », le « jeune » aura toute ma voix pour l'encourager pour le soutenir dans la lutte qu'il a désiré entreprendre. Je ne dois pas perdre d'idée que notre Revue est avant tout une « Revue de Jeunes » et qu'en cette qualité ils ont droit à la bonne place.

Nombre d'œuvres, de talents échapent à la critique, je n'ai pas la prétention de nommer tous les exposants et sans le vouloir j'en passerai et des meilleurs, que ceux-là me le pardonnent !

Tout ceci exposé, je prie le lecteur d'excuser mon trop long discours et je commence ma promenade à travers « le Labyrinthe ! ».

*
* *

En premier lieu, le regard est attiré de suite vers le tableau de M. Zier, intitulé *la Grenouille* : deux jeunes femmes accroupies en des poses plastiques « chatouillent » une grenouille qui les regarde, béate, posée au grand soleil sur une feuille de nénuphar... Certes si la composition laisse à désirer, l'effet général est bien réussi, on se plaît à regarder ces nudités aux couleurs chaudes et délicates qui charment par leur variété et leur recherche. Il n'en est pas de même de ses *Sirènes hurlant dans la nuit*, l'artiste a cherché à nous impressionner par une vision tragique, ses sirènes ou plutôt ses furies ne nous effraient nullement et sa nuit n'est ni sombre ni lugubre.

La *Paresse* de M. Parker, séduit. Une jeune femme aux lignes harmonieuses, se jouant dans le demi-jour d'une chambre close est attirante, peinte avec beaucoup de délicatesse ; une certaine monotonie de couleur, monotonie peut-être voulue, jette un léger voile, voile discret sur une œuvre pleine de sentiment.

N'y a-t-il rien de plus émouvant que cette visite *A l'Hôpital Notre-Dame du Perpétuel Secours*, de M. Geoffroy, ce pauvre mioche perdu dans les draps blancs, sa figure décolorée, douloureuse et résignée, nous émeut peut-être moins que l'expression de sa sœur, pauvre fillette qui profite d'un jour de repos pour lui rendre visite et lui apporter des consolations, elle qui en aurait tant besoin ! cette œuvre attendrissante de M. Geoffroy, le pendant de sa toile du « Luxembourg » intitulée *la Visite* ne cesseront pas de plaire, car elles sont vraies et parlent directement au cœur.

Voici le *Retour ;* lentement avec cette connaissance instinctive que donne aux animaux l'habitude des choses, les vaches descendent de la montagne vers le village, pesamment, docilement, auréolées par l'ambiance du soleil couchant... si le soleil était plus franc, moins décoloré, l'œuvre de M. Terraire, nous donnerait un effet de plein air des mieux réussis !

M. Marcel Beronneau dans sa *Femme nue*, donne l'impression d'être un décorateur étrange; c'est un beau morceau qui charme par l'harmonie des couleurs.

Jolie, trop jolie même, cette charmante actrice qui s'incline modestement, mais heureuse, sous l'*Ovation* d'un public satisfait ; l'œuvre de M. Galand est une recherche, il a voulu nous donner l'illusion d'un effet ressenti, mais cette robe de couleur trop virulente attire l'attention en un point qui n'est pas le plus intéressant de son tableau !

Mlle Copeland prouve de grandes qualités de dessin dans ses *Poissons Rouges*, tandis que Mlle Ackein, se préoccupe peu de la forme, recherche surtout à peindre largement, vigoureusement... sombrement !

Ce serait une bien belle illustration pour *Daphnis et Chloé*, que l'œuvre de M. Taïbo, mais pour un tableau sa composition manque d'ensemble et sa peinture de coloration.

M. H. E. Delacroix donne une note bien personnelle dans *l'effort* que font ses bœufs pour tirer la charrue, œuvre poétique et largement vue.

Avant de quitter cette première salle, je veux citer une œuvre dont le travail considérable, dont la recherche de l'idée, dont

l'originalité de composition mérite une mention particulière ! Les voilà bien ces Parisiens, esprits légers, mais audacieux, enthousiastes et décidés... Dampierre connaît ses hommes, son geste large n'est pas un commandement, c'est le mouvement spontané qui donne la confiance dans le danger, la foi dans la réussite..., c'est le geste instinctif de l'âme saluant la gloire... et les Parisiens en chantant s'en vont à la Victoire !

L'œuvre de M. Raymond-Desvarreux répond bien á l'impulsion raisonnée de son caractère, et lorsque, armé de sa palette et de ses pinceaux, il chante la victoire ou pleure la défaite, il nous émeut, il nous enthousiasme, il nous subjugue ; et si, il plaît à la foule pour l'intérêt qu'offrent ses tableaux, il charme l'historien dans l'exactitude scrupuleuse de ses documents, et le visiteur averti, par le savoir et le brio de son exécution !

M.Sabatté est devenu depuis quelque temps, le peintre des églises romaines, ses *Tombeaux* sous les voûtes sévères, sont énergiquement, solidement peints.

M. Louis Berges nous laisse pensifs avec son *Portrait* un peu tragique !

M. Rousseau-Decelle est un fin poète. *L'Heure Mauve* représente une jeune femme pensive, assise sur la lande où des pins restent figés dans l'air calme, devant elle la mer s'étend infinie, elle reste indécise, le livre d'où s'exhale sa rêverie vient à peine de se refermer sous ses doigts. La majesté, la grandeur du paysage idéalise son rêve !

La critique se trouve vis-à-vis de M. Humbert et de Mlle Rondeney dans une position difficile... Les portraits de femmes qu'ils exposent plaisent tout d'abord au public, peu soucieux parfois des qualités sévères du grand art ! Ils sont en effet charmants, d'une exquise coquetterie, frais, blancs, satinés, roses et des teintes veloutées, des étoffes « croustillantes » peintes en volutes, en arabesques imprécis produisent une impression agréable. Cela brille, papillote, chante et j'aurai l'air farouche et bougon si je demandais sous ces chairs « cold creamées », « poudre-rizées », des muscles, de la chair, en un mot de la « vie nature » ! L'art du portrait doit être, ce me semble, de copier d'abord fidèlement son modèle, de le présenter ensuite

sous l'aspect le plus favorable, de dégager sa beauté intime et particulière en atténuant certains détails, en dissimulant les légères fatigues de la vie...

Ces exigences M. Humbert et Mlle Rondenay semblent les méconnaître, certes leurs portraits sont jolis, séduisants, attirants même, mais comme le fard cache les rides, cette pâle coloration, coloration voulue, met un masque sur ces visages !

Le voilà bien pétillant, étincelant... éclairant, ce *Feu de Bengale* de M. Tessier, ces petites filles toutes heureuses de l'effet produit, ne le sont pas moins que le visiteur qui recule d'abord, nous avertit, ébloui par cette « éruption » de couleurs, mais bientôt attiré par son effet magique !

Mlle Olga Slom nous présente un nu bien dessiné, mais sombre où on ne retrouve pas la faction amusante de l'illustrateur. « *Les Pins* », « *La Neige* » à Villeneuve-l'Etang de M. Nozal sont de très belles études qui montrent que l'artiste manie aussi habilement le pastel que l'huile.

De l'œuvre de M. Cormon, je ne parlerai que du *Portrait de M. P. Déroulède*, là, l'artiste a bien su évoquer le mouvement instinctif du grand Patriote, cette figure énergique et fière, où se lit dans le regard toujours aussi vivace, l'espérance dernière... La « Garde du Rhin ! ».

La palette de M. Cormon devient un peu terne et il ne possède plus cette touche vigoureuse et franche que l'on trouve dans la *Fuite de Caïn*, il peint sans oser, comme à regret !

Voilà l'éternel sujet, sujet charmant certes, mais qui perd de sa grâce à être autant reproduit, cette vue de Saint-Marc le soir de M.Bouchor, heureusement dessinée, habilement peinte n'intéresse plus, et le regard est vite attiré par une œuvre pleine de réalité, de beauté et de sentiments, intitulée *Sur les Quais* de M. Pagès.

Lorsque M. Pagès a composé son œuvre, il a cherché avant tout à impressionner le visiteur ; rien n'est plus touchant, plus misérable que cette jeune femme en cheveux , en haillons, fille mère sans doute, qui va, son enfant dans ses bras, poussée par la misère ; on ne sait-où ! Quelle sinistre pensée dégage de cette « souffrance en marche ». La voilà bien cette erreur

sociale qui est la tare sans remède du monde civilisé ! M. Pagès a peint et surtout bien peint un bien beau sujet et l'on ne peut que l'en féliciter.

M. Finez dans *Sortie de l'Ecole* et *Aimez-vous* nous présente deux heureuses pochades et M. Béroud nous donne, selon son habitude, deux intérieurs du Musée du Louvre, qui sont merveilleusement rendus, et intéresse le visiteur par la sincérité de tous les détails. C'est encore deux beaux paysages que M. Rigolot a exposé cette année, *Matinée de Décembre* et *Soleil levant dans la brune* sont des œuvres d'un aspect un peu mièvre mais rendant un sentiment très délicat de la nature dans les brouillards d'automne.

M. Zo n'a plus cette envolée, cette rutilance qui nous attiraient et nous charmaient, ses deux portraits sont fades et froids.

Cette scène tirée de *Mireille*, que M. Salgé s'est efforcé de nous représenter, est pleine d'un charme familial qui retient; sa *Mireille* n'a pas la couleur que Mistral a su lui donner, mais elle ne manque ni de jeunesse ni de naïveté. Si la palette de M. Salgé est un peu sombre, du moins la vigueur de la touche, la recherche du dessin fait de cette toile une œuvre bien personnelle qui ne nous laisse pas insensible.

Ce que je viens de dire de M. Salgé, je pourrais l'appliquer à M. Buzon; *Baigneuses*, est un sujet bien composé, d'une certaine recherche de dessin, mais dont le paysage est froid et manque d'effet.

Cette année M. Boutigny s'est surpassé, il a désiré avant tout intéresser son public et il y a pleinement réussi : Des *naufragés* tombent entre les mains d'un farouche corsaire... c'est la pendaison pour les hommes et l'esclavage pour les femmes : la résolution du sinistre bandit est irrévocable; les pleurs, les supplications, des promesses, les menaces même, rien, ne peut attendrir le cœur du pirate... Un père traîné au supplice, crache sa haine au corsaire, qui sourit dédaigneusement, tandis qu'à ses pieds sa fille se lamente et supplie !...

Certes cette heureuse composition est un assemblage varié de personnages vêtus de tons violents, de nudités aux chairs

rutilantes, le paysage de nature méridionale a de chaudes harmonies, rendues avec un sentiment intime et personnel. Largement, savamment peinte, l'œuvre de M. Boutigny provoque la curiosité et cette composition pleine de passions, est d'un observateur intelligent et d'un savant coloriste.

Femme exquise, nudité renversée en un mouvement très violent sur le... bord de son lit, regardant dans une *psyché*, sa poitrine palpitante où vacille un pendantif, est une œuvre très attrayante et M. Tabary est un bon dessinateur et un peintre délicat.

Le sombre mysticisme de la crypte avec les « ombres » qui prient, voilà *l'adoration de Saint-Marc* à Venise de M. Bompard, à côté *la leçon de harpe* de Mme Philippar-Quinet est bien dessinée mais fade, froide comme valeurs et comme tons.

Mlle Arbey n'est encore qu'une très jeune et très charmante artiste, mais déjà maîtresse de son talent, elle n'évoluera pas, sa voie est toute trouvée, pour s'en convaincre on n'a qu'à voir son tableau, *la Robe Rouge*. Peut-être pourra-t-on lui reprocher un certain laisser-aller dans la composition — mais c'est si habilement traité, si joliment peint que vraiment l'on aurait tort de ne pas reconnaître que tout l'effort déployé par Mlle Arbey est d'une sincère personnalité.

Il est incontestable que l'œil du visiteur quel qu'il soit est attiré par l'œuvre de M. Comerre.

Je n'ai pas ici à décrire une chose que les plus beaux discours ne pourraient rendre et je ne puis vous en donner qu'un vague aperçu... poétique pour la circonstance.

FLEUR D'ANDALOUSIE

« Dans le boudoir discret où montent les parfums ;
Arôme capiteux de l'Egypte et d'Asie :
Luxure savante, désir inopportun,
Sur un sopha moelleux la belle s'extasie !

Un jour demi-voilé filtre des vitraux
Où l'artiste a tracé l'arabesque ou l'ogive,
La teinte mordorée qui tombe à grands flots
Donne à sa chair nacrée un ton cuivré de Juive.

Sous le charme berceur d'un bonheur inconnu,
Elle rêve un destin fragile, qu'ont les choses,
Et glissant un regard sur son beau corps tout nu
Soudain un gai sourire arque ses lèvres roses !... »

Je n'ai pas besoin de dire quelle sensation, quelle idée heureuse, lascive... luxurieuse elle évoque chez le visiteur, et le public fasciné se plait à rester devant l'œuvre de cet artiste délicat et raffiné. Certes, M. Comerre a donné là un chef-d'œuvre, et je n'ai pour ma part que des louanges à lui adresser. On ne saurait rêver un corps plus jeune, plus suave, plus délicieusement sensuel, une chair plus séduisante que ce torse d'Espagnole, d'une blancheur plus subtile, qui palpite de vie et de dessins.... Quelques demi-teintes azurées, perdues dans l'or jaune des coussins, auréolent ces noirs cheveux qui ondulent jusque sous les rondeurs des seins, tandis qu'une lumière argentée, satine le ventre frémissant, les hanches ondulantes pour s'étendre en teintes mordorées jusqu'au bout des pieds ! Quelle fraîcheur ! Quelle harmonie, comme cela est caressé d'un pinceau sûr de lui dans sa légèreté et qui sait fondre les couleurs sans altérer les formes, sans perdre le modèle !

M. Canniccioni est un Corse, ne l'oublions pas, aussi est-ce un peintre énergique, vigoureux et personnel ; il peint comme il pense, largement, sainement, peut-être trop naïvement. Certes son *Départ pour la Feria des paysans Corses*, manque de délicatesse, de fini, mais il est d'une simplicité rude comme le pays et donne une œuvre puissante et belle.

Décidément il y a de bien belles choses dans la salle n° 17, voici encore un jeune M. Barthelemy qui dans le *Retour de moisson* et dans *Le Cortège de Silène* s'est révélé un grand coloriste, sa peinture est saine, franche, et forte, et il y a en plus une certaine naïveté qui n'est pas sans charme. M. Barthelemy n'a pas dit son dernier mot.

M. Pierre Bernard, un artiste très personnel, fait preuve dans son *Retour du Travail* et dans *Après l'Orage*, de beaucoup de talent, ce sont deux belles compositions, largement traitées et très décoratives.

Voici une artiste sincère, impulsive bien souvent, mais heureusement douée et dans ses *Vendeuses de Jaune à Douarnenez*, ainsi que dans *Brouette d'hortensias*, Mme Bourgonnier-Claude, nous apparaît avec de grandes qualités de coloration et de composition.

Mlle Michaud avait déjà présenté ce tableau au salon des femmes peintres et l'on pouvait dire que c'était une des meilleures toiles de cette exposition. Certes les dernières — *les glorieuses reliques;* — ce camarade de promotion qui apporte à la mère de son ami, la tunique où s'épingle la croix des braves, reste sacré d'un fils mort pour la Patrie, est d'un sujet bien émouvant, mais qui ne laisse pas le même souvenir au Salon des Artistes Français qu'à celui des Femmes Peintres.

Des *Bruyères en fleurs*, *La Brume Matinale*, au soleil levant ; tel nous apparaît l'œuvre de M. Didier-Pouget, devant ces... mêmes toiles, un seul mot résume toute notre pensée, c'est bien... c'est trop bien même !

Voici presque un jeune maître, un peintre nouveau qui dès l'année dernière a vu le succès s'attacher à ses pas, succès mérité du reste par son talent bien personnel, j'ai nommé M. Domergue ; le titre de son tableau ; un délicat poème... *Leçon d'amour dans un parc...* et le sujet est trop séduisant pour que j'ose le décrire, je dirai à mon lecteur : « allez et voyez ! ». Peint avec une hardiesse qui surprend, il charme parce qu'il vit et qu'il parle !

Certes les lauriers de M. Domergue doivent faire rêver ses concurrents et la *Robe jonquille* de l'année précédente a-t-elle influencé M. C.-J. Watelet au point que le Portrait de Mme B... s'en ressente.

Sombre, impressionnant, terrifiant, mais attirant, voilà l'œuvre de M. Louis Azema, c'est une page d'histoire, et non des moins passionnantes : *Assassinat de Henri III, par Jacques Clément, le 1er août 1589 à Saint-Cloud.* — Tel est le sujet tragique développé en grand par le jeune artiste, et l'on peut dire qu'il n'a pas été au-dessous de sa tâche ; il lutte d'effroi et d'horreur avec son sujet : « Le roi le flanc ouvert chancelle,

le regard terrifié, tandis que le crâne fendu, un moine à genoux se prosterne. Au loin... c'est l'émeute... c'est le massacre !

Dans les postures des personnages, M. L. Azema a déployé cette imagination de composition qui fait songer à G. Doré. Les aspects les plus imprévus, les torsions les plus violentes, n'étonnent en rien l'audace du jeune artiste. Quelle facilité, quelle richesse, quelle force ; il déploie dans sa peinture et d'abord étonné, ensuite intéressé, le visiteur reste un long moment à méditer sur la mort d'Henri III.

M. Sieffert manque de vigueur et au Portrait de M. Jean S..., je préfère de beaucoup celui de Mlle Marinette.

Cette vieille *Marchande de Marrons* perdue dans l'ombre de M. Charles Rivière nous donne bien l'impression d'un coin de *Marché en Bretagne*, mais les premiers plans manquent de précision.

M. Pégot-Ogier nous prouve que lorsqu'on est sincère, lorsqu'on copie la nature, on est toujours admiré ; mais il faut cependant savoir interpréter, là est le rôle du véritable artiste et M. Pégot-Ogier dans *Les Choux* a réussi à nous le prouver.

Comme son nom l'indique M. Vigoureux nous peint avec... énergie une *Sortie de la messe en Bretagne* dont la facture n'est pas pour déplaire.

Le *Portrait de M. Duchesne* par M. Schommer, mérite une mention particulière.

Après avoir jeté un regard intéressé sur les deux tableaux de M. Loys Prat, *Daphnis* et *Chloé* et *Priape* qui ne sont en réalité que de grandes esquisses, les yeux se portent d'eux-mêmes vers une toile qui vous retient par la hardiesse de la composition et la fermeté de la facture : Certes la palette de M. Séné est un peu sombre, mais elle nous réserve peut-être d'heureuses surprises et dans *Voici l'homme* M. Séné nous prouve qu'il ose s'attaquer aux grandes compositions de « haut style » ce à quoi nous devons lui en être reconnaissant.

M. Degorce est plus un peintre qu'un graveur et *sa Sainte famille ;* le portrait de M. Martin sont des œuvres très dessinées et dont l'effet est bien rendu.

Le portrait de M. Deutsch de la Meurthe, par le Maître portraitiste, M. Bonnat, est d'une couleur rutilante et vigoureuse, l'effet captivant; sans connaître le modèle on est convaincu de la ressemblance, non seulement une ressemblance à fleur de peau, mais où la personne morale vit aussi bien que la personne physique.

Voici *les heures calmes* de Mlle Robert, une jeune fille dans la splendeur de ses vingt printemps semble rêveuse, la dentelle s'échappe de ses doigts languissants... l'œuvre de Mlle Robert nous retient par sa personnalité, largement peinte, habilement dessinée, il eût été à souhaiter que le fond du paysage fût moins lourd.

M. Danguy est un sentimental, sa petite marchande de statuettes semble maladive, si triste, si misérable, que devant cette œuvre on se sent tout ému.

M. Baschet est un maître incontesté du portrait, son dessin impeccable, sa couleur sobre et harmonieuse fait vivre l'image pleine de noblesse de M. Thureau-Dangin — mêmes qualités dans le portrait de M. Pierre Marie où l'intensité de vie et de pensée déborde de la toile.

Cette veuve de marin breton est plus tragique que triste ; quoique très habilement peint, le tableau de M. Royer n'impressionne pas.

M. François Paréra est un artiste consciencieux, très maître de son dessin, sachant également manier très habilement le pinceau, *Sa jeune paysanne*, au sourire si attirant, retient le visiteur.

Si les pochades de M. Devambez sont grassement peintes et originales, elles manquent d'atmosphère et d'ambiance.

M. H. Thiébault n'est pas assez sincère, il ne voit pas la nature naïvement et ne l'analyse pas — ses sensations sont éphémères, aussi cherche-t-il en vain à nous émouvoir dans son tableau *l'épave*. C'est un habile dessinateur mais le peintre fait défaut. M. Thiébault est jeune, il évoluera.

M. Dechenaud a peint cette année, avec sa maîtrise habituelle, des portraits d'artistes,... de camarades !... qui ont en plus du mérite de la ressemblance, celui d'être heureusement

composés. L'agencement d'une figure demande une composition tout aussi bien que le balancement d'un groupe. Peint en pleine pâte, énergique et... savant. — *Les portraits dans l'atelier* — plaisent autant par leur facture que par leur expression simple et naturelle.

Artiste délicat, M. André Ferrier est un sentimental: sa toile — *l'âme et le corps* — à la recherche infinie d'une élégie... c'est un rêve... c'est une vision ! La « subtilité » de sa palette est si suave, si pénétrante, si... fluide, qu'elle en devient presque immatérielle !

En un siècle plus mythologique que le nôtre, l'œuvre de M. F. Becat — les *Ruines* — se serait appelée — *vision antique.*

Le paysage, traité d'une manière large et vague, soutient les figures comme un accompagnement soutient la mélodie : il enveloppe amoureusement la scène de mystère, de silence et d'ombre !

Petites bretonnes à l'église, votre peintre, M. Bellemont, vous a toutes trop peintes la même chose, et ici au grand Palais, vous n'avez pas cette originalité, cette variété, cette ambiance, cet air enfin... que vous devez avoir sur — la côte Bretonne !

Je n'ai pas besoin de faire l'éloge de ce peintre du clair-obscur, de ce maître incontesté des reflets et des ombres qu'est M. Joseph Bail, encore cette année, il nous présente avec son talent habituel, un tableau intitulé la *Repasseuse*, œuvre pleine d'un charme particulier et pénétrant.

Je ne dois point oublier M. Paul Chabas, voilà un nom évocateur de délicatesses infinies, c'est le chercheur des effets agréables, passagers... et savoureux ! Sa peinture est distinguée, aristocratique, et de ses deux portraits qui attirent si bien l'attention du visiteur, je dirais c'est joliment trouvé, d'autres, diront c'est exquis !

Le Maître Roybet expose deux portraits, tous deux sont des œuvres saines et fortes, mais je préfère de beaucoup son portrait d'homme.

Largement peint — heureusement posé, le portrait de Mme de

F..., par M. Fontan est une des meilleures toiles de l'artiste.

Prêt ! portrait de M. P. V..., par M. Umbricht, est une œuvre belle et noble. L'artiste a bien su rendre ce sentiment de dignité sage, de pureté calme, de puissance réfléchie que la France sait garder dans les « moments de nervosités européennes ! »

En Promenade, de M. C. Pierre, est une œuvre d'une exécution simple, saine et forte, la variété des tons, la composition, la facture même de l'artiste nous donne l'illusion d'un paysage russe.

M. H. Bivar est un des rares paysagistes qui aujourd'hui se préoccupent du style ; il choisit, il compose, il interprète en regardant le modèle, *l'heure matinale* à Villeneuve l'Etang, est d'un effet très réussi, le fond, le lointain est un poème !

M. Patisson aurait pu nous donner autre chose que deux pochades : *Hortensias* et la *Grand'mère !*

M. Riket a bien rendu la tiédeur d'un automne doré dont les rayons d'un soleil d'octobre animent le vieux parc, l'abandon qui caractérise sa *demeure rustique* est d'une grande poésie. Tout autre est l'œuvre de M. Valenzuela-Llanos, *Coucher de soleil sur les Indes*, d'un caractère sauvage qui nous transporte dans des contrées inconnues qui nous attirent par le style tourmenté de leur végétation et la grandeur de ces roches neigeuses.

L'œuvre de M. A. Vollon est de toute beauté. Cette *Repasseuse* de village avec sa coiffe blanche a une expression admirable de naïveté, et la *jeune mère* éveille en nous un sentiment qui ne nous laisse pas indifférent.

Le portrait de M. B..., par M. Roustan, est énergique, largement peint, mais il pêche par le manque de composition.

M. Georges Scott est un illustrateur, et son *Portrait équestre*, son *Officier d'artillerie de la Garde* sont aussi habilement dessinés que savamment peints.

Très sincère et bien personnelle l'étude de M. Roganeau, *la villa Médicis. Sa Toilette*, d'une heureuse composition, est un panneau décoratif très original, qui fixe l'attention du visiteur.

M. Tattegrain nous émeut, l'*Oremus*, sur la côte des noyés, nous donne une impression de tristesse indéfinissable.

Le *Soir* et le *Cimetière breton*, de M. Rousseau-Virlogeux, sont des œuvres d'une heureuse composition, mais les corps manquent de valeurs et les ombres d'effets. Certes son *Cimetière breton* est d'une grande poésie d'où émane un charme doux, triste et pénétrant, et son *Soir*, une grande toile allégorique est plus décorative que picturale.

La *Mer Noire*, de M. Tkatchenko, est un paysage de grande originalité. Les branches vigoureusement peintes, fortement éclairées, se détachent sur le fond bleu de la mer qui arrive par tons bleutés, verdâtres, irisés, chantent comme des émaux, jusqu'aux pieds de la falaise, c'est une œuvre bien personnelle, en dehors de toutes traditions.

Quoi de plus charmant que cette *Soirée calme du bas-Meudon*, de M. Toussaint. La Seine coule et miroite rayée de brusques égratignures entre deux rives diffuses, bordées par les guinguettes et par quelques peupliers; au fond s'ébauchent dans un poudroiement bleuâtre, les hauteurs boisées de Bellevue où les fumées de la brume jettent un voile heureux. Par dessus tout cela s'étend un ciel léger, vague, transparent, comme il en fait souvent défaut au-dessus de nos têtes !

L'effet de M. Rigotard, *Brume du soir* dans l'Allier, est parfaitement réussi ainsi que son *heure dorée*. Je préfère de beaucoup ces simples paysages, sincèrement peints, à la composition trop recherchée de M. Rose-Fred, *La Barricade !* Je ne veux pas m'étendre aussi longuement, aussi... largement que M. Rochegrosse dans l'*Incendie de Tersepolis*, mais tout en reconnaissant le grand talent de l'auteur du *Chevalier en pleurs* et de la *Prise de Babylone*, dont tout le monde garde encore le souvenir, je dirai que M. Rochegrosse dépense énormément de temps et d'étude pour une œuvre importante dont le moindre morceau aurait satisfait l'œil du spectateur.

Voici encore un jeune, M. René Hervé qui promet beaucoup, *Les Rogations. Bénédiction d'un puits*, dans la campagne, nous offre le contraste d'un heureux effet de soleil sur les murs et d'une ombre violente qui ne manque pas de charme. Certes les premiers plans n'ont pas assez de solidité, ni de valeur, mais le ciel est d'une délicatesse infinie.

Cette sensation triste et profonde que l'on éprouve devant la toile de Mme Adam, *Après l'orage*, est pour nous un enseignement, en effet, rien n'est plus lugubre que ces nuages sombres se détachant sur un ciel enflammé.

Mais voici un maître, M. L. Bouchard se révèle à nous comme un artiste «Impressionné» et son *Parterre d'eau à Versailles*, dégage une certaine poésie qui charme par son calme reposant et noble.

Après avoir vu la toile vigoureusement peinte de M. Adler, — *Le gros temps au large* — l'œuvre de M. E. Aubry — *Le Printemps nait* — nous paraît délicate, cependant à l'auteur de cette pastorale, ce qu'il faut, ce n'est pas le chevalet de l'atelier, mais bien les grands espaces, les tréteaux, les échafaudages et les vastes espaces à couvrir ! C'est là son rêve et il a prouvé qu'il pouvait le réaliser !

Si l'imitation naturelle,... matérielle des choses était le but de la peinture, M. E. V. Jamois, dans — *Femmes et Pêcheurs du Nord* — serait à coup sûr un peintre de grand talent ! Œuvre forte, sans « préciosité » avec un laisser-aller, qui n'a rien de pénible, chaque figure garde son style je dirai mieux son « terroir »; fantaisiste, M. Jamois néglige le paysage dont il serait aisément l'un des maîtres !

La jolie toile de M. Tesson, *Brûleuses de goëmons*, nous montre de vieilles bretonnes aux visages rudes et hâlés si expressifs, aux gestes anguleux, aux vêtements austères et bien frissonnants à la brise, c'est une belle page que M. Tesson nous a décrite sur notre Bretagne pittoresque.

Ce n'est pas dans un compte-rendu d'un Salon qu'on peut dire tout ce que l'on pense d'un artiste, mais le Maître Calbet, l'illustre dessinateur d' « *Aphrodite* », a toujours d'adorables petites femmes, qu'il peint avec une pâte lumineuse et grasse, et *les Charites*, groupe charmant de chairs blanches et suaves où se joue un ruissellement de voiles roses et bleus est un heureux essai harmonique.

Lorsque M. Dupain s'est engagé dans les canaux de Venise, il ne sort plus et ce n'est pas nous, certes, qui l'en blâmerons. Venise a des séductions si puissantes que ceux qui l'ont vue

en gardent une nostalgie incurable. M. Dupain est de ceux-là, peintre subtil, la délicatesse de sa palette lui fournit des tons heureux et charmants, aussi ses deux vues de Venise ont-elles le charme pénétrant de deux suaves poèmes.

Vigoureusement peint, *le Vieux Bric à Brac*, de M. Stœnesco, est une œuvre originale personnelle et savamment dessinée.

M. Desvarreux-Larpenteur nous présente un étang à l'heure où l'horizon jette encore quelques lueurs, le ciel est chaud, avec quelques reflets bleuâtres... les vaches vont boire, non loin de ce verdoyant *paturâge de Saint-Florentin*. Tel est le programme : il est difficile de le mieux remplir, d'un pinceau plus assuré,plus précis à la fois dans des colorations sincères et tendres.

Dans l'atmosphère attiédie d'une *Fin de Souper*, luxueux, les pâles lueurs de l'aube naissante viennent lutter avec les rayonnements éblouissants de l'électricité, dans le scintillement des cristaux, des mille reflets de l'orfèvrerie sur la nappe azurée ; dans ce somptueux décor, M. Grun nous présente des personnages connus, aux attitudes naturelles, donnant bien l'impression de l'intimité qui résulte d'un excellent repas... arrosé des meilleurs crus !

Avant de composer cette toile M. Grun l'avait étudiée fortement, raisonnée logiquement et surtout pensée ! Ensuite, il a mis tout son savoir, ses convictions, son amour de la nature, en un mot son talent; assez différent en cela, de tant de peintres de nos jours qui se mettent au travail sans recherches et auxquels le public fait parfois des succès bien amusants.

M. Louis Priou est un sentimental et sa *Douloureuse vision !* parle à l'âme. Rien ne peut mieux rendre, en effet, la grandeur du sacrifice consenti et voulu, de cette mère qui, malgré son grand amour, ne s'opposera pas aux destinées divines.

M. Priou est avant tout un peintre de « morceaux », c'est dire avec quelle maîtrise il sait brosser le portrait et lui donner avec la ressemblance une originalité toute personnelle.

M. Flameng a... immortalisé, cette année, le caricaturiste Sem, avec autant d'esprit que d'habileté.

Avec une vigoureuse hardiesse, M. B. Olive expose deux

toiles, *le Soir* et *le Matin*, qui sont audacieusement peintes, mais qui plaisent par leur sincérité.

M. Maurice Parera se révèle à nous comme un peintre délicat et distingué, son *paysage*, joliment dessiné, est grassement peint.

Une foule de noms se présentent sous ma plume, je pourrai en citer encore quelques-uns, qui sont peut-être parmi les meilleurs ; tels MM. Balestrieri, Darbefeuille, Etcheverry, Billotey, J. Gagliardini, H. Barnoin, E. Bisson, G. Deluc, R. Bouffanais, Jonas-Maxence, Lesellier, Mlle Jouclard, A. Mercié, Paltz, Ragonneaux, Vieu, Wintz..., etc., etc. Mais l'heure presse, le temps marche, a quoi bon parler encore peinture à des oreilles non pas sourdes, mais déjà tendues vers d'autres rumeurs ? Finissons en priant ceux que j'ai omis de me pardonner.

Je terminerai en parlant à mes lecteurs d'une artiste étrangère d'un grand talent : Mme Wentworth. Trop ignorée parmi nous jusqu'ici, elle mérite d'être mise en lumière. La « lumière » n'est pourtant pas ce qui caractérise sa palette, car celle-ci est plutôt garnie de couleurs sombres. Mais les tons ternes qu'elle aime ont un charme pénétrant, difficile à définir mais doux et profond. Elle a su attirer et retenir l'attention du public par la sincérité de sa vision, la sûreté de sa touche et la recherche si délicate de ses nuances. Son portrait de Mlle H..., si heureusement exécuté, d'un ensemble si harmonieux, apparaît comme l'une des œuvres les plus regardées de ce Salon.

G. Ch. de Valville.

SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

Le 23e Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts contient environ 1.200 toiles. Or la plupart des exposants font preuve assez souvent de talent et presque toujours d'une certaine habileté ou d'un sens assez net de l'effet décoratif.

Mais le critique ne peut citer tous les envois dignes d'être mentionnés sous peine de réduire ses articles à n'être plus qu'un catalogue dénué d'intérêt : il lui faut choisir.

J'ai essayé de le faire sans parti pris, mais sans répudier mes goûts et mes préférences personnelles, car je me propoe simplement de dire quelles œuvres m'ont ému ou charmé au hasard de mes visites.

Il convient de mettre au premier rang et de louer dès le début de cet article, les toiles de Lucien SIMON, grand et noble artiste en pleine possession de son talent. Il triomphe avec trois envois d'inspiration profondément différente, mais d'une exécution également sûre : un *Nu* de femme merveilleusement établi ; une poétique fantaisie intitulée : *Le Parc* ; une prenante évocation de la douleur humaine : *Famille en deuil.*

La jeune femme nue qu'il représente dans la première de ces toiles est couchée sur le côté et son bras replié cache en partie ses cheveux blonds et son visage dont un sourire illumine la beauté un peu commune. Son corps magnifique, modelé en pleine pâte, venu, pour ainsi dire, d'un seul coup de pinceau, s'offre aux regards dans toute sa splendeur. Cette nudité radieuse, Lucien SIMON s'est plu à l'encadrer d'étoffes précieuses dont les couleurs se marient harmonieusement, et c'est une joie pour les yeux de contempler l'or du coussin où elle s'appuie et la teinte mauve de la draperie sur laquelle elle repose.

Le Parc évoque les fêtes galantes chères à Verlaine et à ses disciples : sur une pelouse, non loin d'un bassin d'où s'élance un jet d'eau et qu'environnent de hautes futaies, deux couples se sont arrêtés : un Persan somptueusement vêtu converse avec

une Orientale dont le buste est nu tandis qu'un Arlequin contemple amoureusement une jeune femme nue, délicate et blonde,qui rêve, les yeux fixés sur le gazon. L'œuvre est curieuse, bien composée ; peut-être est-elle traitée dans une note un peu trop sombre.

La troisième toile est sans doute la plus parfaite au point de vue de la vérité d'expression des personnages : une veuve et ses quatre enfants se groupent, dans un même besoin de réconfortante tendresse, après la perte de l'être cher. La douleur commune les serre les uns contre les autres ; le chagrin les abat ; mais déjà la mère et la sœur aînée s'apprêtent à protéger, à consoler les petits blottis autour d'elles.

C'est en Bretagne que Lucien Simon a situé cette scène ; c'est également à ce beau pays qui a inspiré trop souvent hélas ! des artistes médiocres, que deux peintres de grande valeur : Charles Cottet et André Dauchez doivent leurs succès.

Des six envois de Cottet se détache particulièrement celui où il nous montre les *Femmes de Camaret se lamentant autour de leur église brûlée.* Sous un ciel sombre, vêtues de noir, les yeux tournés vers le sol, elles prient ou gémissent ; devant elles le monument se dresse, à demi-détruit ; au loin la mer s'étend, glauque et sans éclat. Un sentiment de poignante tristesse, une émotion quasi-religieuse se dégagent de cette œuvre forte, sobrement rendue.

Avec son *Port de Douarnenez* Cottet ajoute une belle page à la série de ses paysages : la mer, les barques de pêche, les vieilles maisons groupées le long des rues en pente ressortent dans un heureux effet de clair obscur.

La Bretagne telle que la voient Lucien Simon et Cottet est sombre, triste et pieuse : l'océan est, avant tout, pour eux, un mangeur d'hommes et la lande, âpre et nue, frissonne au vent du large.

André Dauchez, au contraire, excelle à traduire la radieuse beauté des journées d'été où le soleil joue parmi les pins qui se reflètent dans l'eau des estuaires ou des rivières. La toile principale qu'il expose « *Au bord de la rivière* » forme un ensemble harmonieux ; l'eau transparente est calme ; les

arbres des rives se découpent dans la pureté de l'air ; une barque, voile ouverte, vogue paisiblement. Cela semble un sujet banal, répété maintes fois. Mais jamais ne s'est mieux vérifiée la pensée qu'un paysage est « un état d'âme ». Dauchez a exprimé dans ce souriant coin de nature toute la douceur de vivre, toute la joie modérée que procure la vue d'un radieux paysage. Son pinceau habile s'est complu à rendre les reflets et les ombres : une atmosphère lumineuse semble baigner sa toile.

*
* *

Ces trois grands artistes méritent, cette année, d'être mis hors de pair ; mais le Salon de la Société Nationale contient bon nombre d'envois qui, s'ils ajoutent peu à la gloire de leurs auteurs, ne diminuent cependant en rien la haute estime où l'on tenait leur talent.

La peinture décorative est, comme toujours, bien représentée. Dans le plafond qu'il a brossé pour le Petit-Palais, Roll a exalté, non sans force, le triomphe de la République. Cette *Apothéose* est une œuvre hautement conçue, clairement établie et qui contient d'excellents morceaux. Il peut paraître cependant regrettable que Roll ne se départisse pas de sa lourdeur de facture et que sa vigueur n'aille pas sans une certaine vulgarité.

Ce sentiment de la poésie qui lui fait défaut est au contraire le caractère prédominant de l'œuvre d'un René Ménard ou d'un Auburtin.

Le premier de ces deux artistes n'expose malheureusement qu'une toile peu importante : *Les Baigneuses* où revivent ses qualités de peintre épris de Beauté antique, ami des eaux profondes et des arbres séculaires qui s'endorment dans la paix du crépuscule. Le second, selon une formule qui lui est chère, nous montre dans son *Nocturne* de frêles fillettes qui se pressent pour écouter Pan jouer de la flûte tandis que la nuit divine s'étend sur la nature endormie : œuvre d'une belle envolée, soigneusement traitée par un coloriste délicat.

Certains artistes, par contre, ont été souvent plus heureusement inspirés que dans les toiles qu'ils ont envoyées cette année à la Société Nationale. Aman Jean au talent nuancé manque de vigueur dans ses panneaux décoratifs : *La Force* et *La Loi*. Le *Don-Quichotte* d'Antonio de la Gandara fait regretter que ce merveilleux portraitiste ne soit pas resté fidèle aux Parisiennes élégantes dont il traduit avec un si rare bonheur la grâce un peu hautaine.

Le panneau de Levy-Dhurmer n'est pas exempt de froideur. Gaston La Touche demeure le virtuose habile qui charme par ses dons de metteur en scène, de coloriste et qui déçoit par le manque de sensibilité que décèlent ses œuvres brillantes, mais factices.

Maurice Chabas met au service d'une pensée élevée un art consciencieux dans ses toiles délicates : *Méditation* et *Calme*. Boutet de Monvel savait ressusciter l'art méticuleux de nos vieux imagiers; il faut louer la probité de cet artiste maintenant disparu.

Willette, fantaisiste parfois peu aisé à comprendre, dessine spirituellement et use de tons chauds, agréables à regarder. Maurice Taquoy rend avec exactitude les attitudes des pur-sang qui défilent sur les pelouses de Chantilly.

Parmi les nombreux portraits qui encombrent les murs de la Société Nationale, il en est d'excellents. A vrai dire Carolus-Duran ne retrouve plus la solidité de facture dont il faisait preuve autrefois. Gervex est trop souvent faussement distingué ou compassé. Jean Béraud manque de goût. Boldini enfin, tout en ne manquant pas de « brio », persiste à nous présenter les êtres fringants qu'il a coutume de peindre et qui ressemblent à des pantins dont une main maligne tirerait les ficelles dans tous les sens.

Mais Albert Besnard et Roll ont envoyé des œuvres dignes de leur maîtrise coutumière. John Lavery expose deux remarquables portraits dans les harmonies noires et grises : celui de la danseuse *Anna Pavlova* et celui d'une jeune anglaise au sourire printanier. Louis Picard signe des œuvres délicates : sa *Marchande de violettes*, sa *Jeune Parisienne* plairont par

leur grâce exquise et sa *Femme devant une psyché* est une étude de nu savoureuse et traitée avec distinction. Les jolies fillettes de Meunier ressemblent à leurs sœurs des années précédentes ; mais les visiteurs que séduisent leur fraîcheur et leur finesse élégante ne s'en plaindront pas : *Le Réveil* est une toile claire, agréable, d'une lumière éclatante. Guirand de Scevola nous donne un bon portrait d'*Aïda Boni* en costume de scène. Lazslo conserve à ses nobles modèles leur allure aristocratique.

La beauté des toiles de Dauchez fait paraître un peu ternes les envois des autres paysagistes. Pourtant les moissonneuses de Lhermitte sont justement observées : il est regrettable que cet artiste consciencieux abuse d'un style cotonneux qui finit par fatiguer. Raffaëlli qui sait traduire si heureusement les aspects de Paris et de sa banlieue, semble moins bien inspiré par les sites méridionaux qu'il peint avec un souci trop grand du détail. Le Sidaner s'amuse dans ses *Ciels* à prodiguer toutes les ressources de sa brillante palette et, malgré l'abus du procédé, charme parfois l'œil par la douceur des coloris. Abel Truchet, David-Nillet, Paul de Castro, Iwill notent avec habileté la grâce de Venise ou de doux coins de France.

Je ne voudrais pas terminer cet article sans réparer quelques-uns des oublis trop nombreux que j'ai commis et je tiens au moins à citer les noms d'artistes intéressants tels que Abel Bertram, Rupert Bunny, Louis Charlot dont les *Paysans attablés* sont déjà plus qu'une promesse, Dinet, Emile Friant, Hanicotte, Hugues de Beaumont, *Walter* Gay, peintres attentifs et probes d'intérieurs, Meslé, Osebert, Fernand Pinal, Paul Renaudot, Tadé Styka, Vasquez-Diaz, J.-J. Weerts, Zakarian, en m'excusant de ne pas leur consacrer la place qu'ils méritent.

Le 23e Salon de la Société Nationale renferme, en très grand nombre, des œuvres honorables ; même quelques-unes des toiles exposées suscitent une légitime admiration. Seuls les visiteurs enclins à un perpétuel besoin de dénigrement pourront le parcourir sans plaisir et parler de la décadence de l'art français : il contient cependant de quoi contenter les amateurs les plus difficiles à satisfaire.

René Turpin.

SALON DES INDÉPENDANTS

La 29e exposition de la Société des Artistes Indépendants ne groupe pas moins de 3.368 envois dans les baraquements du quai d'Orsay. La quantité malheureusement ne supplée pas au manque de qualité et l'on préférerait un choix d'œuvres intéressantes à la profusion de toiles insignifiantes ou franchement mauvaises qui encombrent les quarante-sept salles. Encore si le visiteur avait la joie de rencontrer dans chacune d'elles quelques œuvres séduisantes par leur sujet ou leur exécution, il ne regretterait pas le temps passé à les chercher au milieu d'un tel amas de pauvretés ; mais, entre tant de noms qui figurent au catalogue, cinquante au plus semblent dignes d'être retenus. Et même il en est parmi eux qui bénéficient de la médiocrité environnante et qui, dans une exposition un peu fermée, n'attireraient sans doute pas l'attention.

L'ensemble du Salon comprend, cette année, trois parties assez nettement distinctes les unes des autres.

Les salles d'entrée renferment des compositions de débutants ou d'élèves, — de mauvais élèves. Les meilleurs seraient dignes de figurer dans une succursale provinciale du Salon de la Société Nationale ou de celui des Artistes français. La banalité des idées, la faiblesse de l'exécution, le parti pris évident d'imitation sévissent à la fois. Leurs auteurs essayent de refaire, d'un pinceau hésitant ou maladroit, des Cottet, des Lucien Simon, des Zuloaga, et même, qui l'eût cru ? des Didier Pouget.

Cependant quelques toiles heureusement conçues méritent au moins une mention et je cite avec plaisir : la robuste *Fileuse* de Rameau : le *Concert champêtre* de Dusouchet, composition harmonieuse ; *la Lecture* de Fornerod, étude vigoureuse et franche ; les envois de Paul Renaudot, coloriste délicat, qui rend avec bonheur le charme des intimités ; les jolis *Moulins Hollandais*, de Vauthrin ; la *Cueillette de citrons*, de Quesnel, un peu terne, mais bien établie ; les gracieux *Jeux de plage*, de Ledureau.

Les salles centrales sont réservées aux peintres connus. Marquet y triomphe avec son étude de quais d'un effet saisissant, obtenu par des moyens très simples. C'est sans conteste une des meilleures œuvres du Salon. Je préfère la plus petite des deux toiles de Luce, *Chantier, pont Mirabeau* à ses *Terrassiers au repos*, d'une facture, à mon avis, un peu lourde. L'*Eve* de Blanchet est solidement modelée, mais les bras et surtout les mains sont médiocrement traités ; les *Fillettes*, de Mme Marguerite Hérold semblent prises sur le vif.

Autour de Paul Signac, qui dans son *Port de La Rochelle* en trois états (peinture, carton, notation) traduit excellemment la vibration de la lumière et l'éclat des couleurs, se sont groupés les adeptes de la formule pointilliste, Mme Chauchet-Guilleré et Mme Selmersheim-Desgrange, entre autres, peignent des fleurs lumineuses, en usant de cette technique.

Je renonce à parler des œuvres qui encombrent les dernières salles : cubistes, futuristes, orphistes s'y sont donné rendez-vous. Les initiés prétendent qu'il y a là des chefs-d'œuvre ou qu'en tous cas ces essais étranges nous en vaudront d'ici peu. Je n'en crois rien et ne vois dans la plupart de ces tentatives tapageuses, qui n'ont même pas souvent le mérite de la sincérité, que l'effort infructueux de faux artistes qui, manquant de talent pour intéresser le public à leurs œuvres, tentent de surprendre sa curiosité par des excentricités.

René TURPIN.

De Stendhal

— Suite —

Il devait y avoir entre le chef du romantisme, Victor Hugo et l'ancêtre du réalisme une antipathie profonde. Sainte-Beuve la signale dans une lettre à Albert Collignon, à la suite d'une entrevue entre les deux écrivains. « Quelle soirée ! Hugo et Stendhal, chacun comme deux chats sauvages, de deux gouttières opposées, sur la défensive, les poils hérissés, et ne faisant la patte de velours qu'avec des précautions infinies, Hugo, je l'avouerai, plus franc, plus large, ne craignant rien, sachant qu'il avait affaire dans Stendhal à un ennemi des vers et de l'idéal et du lyrique ; Stendhal plus pointu, plus gêné (et, vous le dirai-je ?) moins grande nature en cela. »

Après ce petit tableau, deux citations de Hugo suffiront à prouver le mépris qu'il affectait pour Beyle : « Quand Stendhal, écrit-il, dans le « Post-scriptum de ma vie » (1),

(1) Revue de Paris, 1 Octobre 1901.

le même qui préférait les Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr à Homère et qui lisait tous les matins une page du Code Civil pour s'enseigner les secrets du style ; — quand Stendhal raille Châteaubriand pour cette belle expression d'un vague si précis « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Stendhal n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut et ressemble à un sourd qui, voyant chanter la Malibran, s'écrierait : « Qu'est-ce que cette grimace ? »

Enfin, dans une lettre à un romancier de ses amis, il dit : « Il est impossible de comprendre votre goût pour Stendhal-Beyle, étant l'intelligence délicate et forte que vous êtes. Stendhal a de l'aplomb, vous avez de la pensée, c'est mieux (1). »

Il y a en effet un abîme entre Victor Hugo et Stendhal. Pour le premier, la forme est tout, pour le second, elle n'a pour objet que d'exprimer des idées. Et l'on conçoit à merveille que Hugo ait jeté l'anathème sur l'ennemi de l'emphase et de la grandiloquence, en oubliant, de gaîté de cœur, ce que le romantisme devait à Stendhal. La reconnaissance, en littérature, comme ailleurs, est un sentiment extrêmement rare et nul écrivain, en possession de la gloire, n'aime à reconnaître les emprunts faits à des devanciers moins heureux. C'est assez l'habitude de Hugo. Ed. Biré, dans son « Victor Hugo avant 1830 », a, par certains rapprochements topiques, rendu à César ce qui est à César. Ne perdons pas de vue que la « Préface de Cromwell » est de 1827, « Racine et Shakspeare », de 1823. Dans la « Préface » Hugo, en exposant ses idées sur le drame, rejette l'unité de lieu, celle de temps, supprime la distinction des genres et proclame la supériorité de Shakspeare sur Racine : tout cela s'étale clairement et abondamment chez Stendhal :

« Mais, dit M. Biré, c'est surtout Stendhal qui, pendant plusieurs années, et bien avant la « Préface de Cromwell », a guerroyé, suivant le mot de Sainte-Beuve, pour faire place nette et pour conquérir au talent toutes ses franchises (2). »

Et plus loin :

« M. Victor Hugo aime à rappeler qu'il a le premier fait

(1) Lettre appartenant à M. Tavan, citée par Rod, p. 138.

(2) Ed. Biré, V. Hugo avant 1830, p. 413.

donner l'heure vraie au cadran du théâtre et qu'il a ouvert le second acte de Cromwell par ce vers :

Don Luis de Cardenas *(à un de ses pages)*
Page quelle heure est-il ?
Le page *(regardant à une grosse montre)*
Minuit.

Il n'a fait en cela que se conformer aux indications de Stendhal, écrivant à propos du Cid d'Andalousie, de Pierre Lebrun, en 1825 : « Un roi, arrivant la nuit dans une maison ennemie, dit à son confident : « Quelle heure est-il ? » Eh bien ! l'auteur du Cid d'Andalousie n'a pas osé faire répondre : « Sire, il est minuit. » Cet homme d'esprit a eu le courage de faire deux vers :

La tour de Saint-Marc, près de cette demeure,
A comme vous passiez, sonné la douzième heure. (1)

Mais, pour Victor Hugo, restituer à Stendhal ce qui était à Stendhal, c'eût été avilir sa royauté incontestée.



Tandis que les plus glorieux des romantiques, ou bien exprimaient leur mépris pour Beyle, ou bien observaient un silence ingrat à son égard, Sainte-Beuve, le critique attitré de l'école, s'occupa toujours de lui et de ses œuvres avec un intérêt attentif. Il en parle à chaque instant. Le 9 août 1833, il le rapproche de Heine (2). En 1841, dans un article sur Lebrun, il rapporte un propos du « spirituel Stendhal » et il ajoute, au sujet de la littérature de 1820, qu'à cette époque « le plus léger des housards romantiques, M. de Stendhal, poussait des pointes en divers sens ». Le 1er juin 1844, pre-

(1) Ed. Biré, V. Hugo avant 1830, p. 435.

(2) Toutes les citations qui suivent sont empruntées au livre de M. Mélia sur « les commentateurs de Stendhal ».

nant texte d'une thèse d'Arnould-Frémy, il fait encore allusion bienveillante à Stendhal.

En 1845, Sainte-Beuve cite une anecdote au sujet de la rédaction de « l'Amour » à propos de Fauriel. A cette occasion il qualifie Beyle d'homme de « beaucoup d'esprit » et, mentionnant la haine que Stendhal manifestait contre le convenu et l'emphase, il remarque négligemment que « si Beyle cherchait le simple, il courait après et affectait de le saisir, ce qui est une autre façon de le manquer. »

En 1854, douze ans après la mort de Stendhal, Sainte-Beuve lui consacra une longue étude en deux articles : « Dix ans à peine écoulés depuis la mort de Stendhal, voilà une nouvelle génération qui se met à s'éprendre de ses œuvres, à le rechercher, à l'étudier en tous sens, presque comme un ancien, presque comme un classique ; c'est autour de lui et de son œuvre comme une Renaissance. » Il est peu douteux que ses articles aient fort contribué au rajeunissement de la renommée de Beyle.

Nous n'analyserons pas ici les deux articles de Sainte-Beuve, non plus que l'article de Balzac dans la *Revue Parisienne*, désireux de nous en tenir à l'influence certaine ou vraisemblable exercée par Stendhal. Nous avons suffisamment cité, en leur lieu, les textes de Stendhal où s'avère son influence considérable comme critique. Nous n'y reviendrons pas. Contentons-nous de remarquer que, autant Sainte-Beuve est élogieux pour Beyle critique, autant il se montre agressif à l'égard de Beyle romancier. A l'entendre, au lieu de personnages vivants, Stendhal n'aurait construit que « des automates ingénieusement agencés ». Surtout Sainte-Beuve est choqué de l'immoralité de ces caractères.

En 1861, il fait allusion à Beyle dans un article sur M. Swetchine. En 1862, il se laisse aller à une longue digression, qui est à demi une palinodie, dans une étude sur Delécluze : tout en défendant Beyle contre Delécluze, il tient à montrer qu'il a changé d'opinion sur l'importance du rôle de Stendhal comme général d'avant-garde dans la Révolution littéraire de 1830 : « Il considère maintenant que les théories de Beyle composent un tissu « de vérités, de taquineries et d'impertinences. »

Malgré tout, la pensée de Stendhal le hante. Il y revient

encore, en 1863, à propos de Gavarni, il se souvient du théoricien de la peinture. En 1864, dans une causerie sur Mme Roland, Beyle est mentionné. En 1867, il est cité, dans un article sur l'Académie Française ; en 1868, dans un article sur Ampère.

Tant de citations ou d'allusions disent assez en quelle considération Sainte-Beuve tenait Stendhal. A en croire Ed. Rod, « Sainte-Beuve n'en est point à considérer Stendhal comme un initiateur ; il lui assigne une place à la fois distinguée et modeste (1). » On a pu juger si cette assertion est exacte. Mais la véritable question, pour nous, c'est de savoir si Sainte-Beuve a subi l'influence de Beyle dans son œuvre. Ne pourrait-on déjà l'affirmer, d'après une préoccupation si constante, tellement prolongée au delà de la mort de Beyle ? Comment ne lui aurait-il pas dû beaucoup d'informations et bien des éléments de sa méthode ?

Certes leurs différences sont profondes. Sainte-Beuve ne laisse pas d'avoir souvent été ce que l'on nomme aujourd'hui un « impressionniste ». Il lui arrive de se complaire à des nuances fugitives, à des aspects extérieurs. On sait à quel point Beyle raffine sur l'analyse et s'évertue à la déduction. Selon l'expression de Taine, le premier a fait « la psychologie biographique », le second « la psychologie générale ». Gardons-nous toutefois d'oublier la prétention de Sainte-Beuve à constituer une « Histoire Naturelle des esprits », à les classer en familles ; on ne saurait dire qu'il y ait pleinement réussi. Mais il est fort à croire que Stendhal lui a suggéré la méthode pour transformer sa « psychologie biographique » en « psychologie générale ».

Il est un autre point où l'influence de Stendhal est encore moins conjecturale. Sainte-Beuve a dit qu'il aimait « l'accident, le détail, la circonstance », qu'il se plaisait au « petit fait », à la « gerçure indéfinissable ». C'est là les trois quarts de Beyle. Que Sainte-Beuve se soit donc inspiré de Stendhal en maintes rencontres, rien de moins surprenant, et presque de plus évident. Qu'il lui doive en partie sa myopie acquise et volontaire, on voit qu'il y a fortement lieu de le supposer.

Marcel Guilloux

(*A suivre*).

Lettre du Centre

Sous des influences diverses, l'action régionaliste a donné naissance, dans la plupart des provinces françaises, à un réveil artistique, d'autant plus heureux, qu'il a permis à de nouveaux talents d'éclore, qui étaient destinés peut-être à ne jamais percer. Autour du clocher, drapeau de la petite patrie, se sont groupés les poètes du terroir, et le chant de leur province est monté, harmonieux et pur, dans le calme de leur ciel.

On commence à s'intéresser à ces manifestations, et l'appel ardent lancé à la Chambre des Députés, lors de la discussion du budget des Beaux-Arts, en faveur de la décentralisation artistique, est un heureux présage pour les temps à venir. M. Bérard, notre actif et intelligent Sous-secrétaire d'Etat, a promis d'aider de toutes ses forces et sous toutes ses formes, le mouvement qui se dessine. Il faut aussi bien au Midi qu'au Nord, à l'Est qu'à l'Ouest, que l'artiste puisse vivre, et que ceux qui ont quelque chose d'original et d'intéressant à dire, agissent en toute liberté avec le concours et l'appui des pouvoirs compétents. Il faut que des expositions s'ouvrent dans les villes de France, il faut que chacun puisse y apporter la modeste collaboration de son talent et surtout de sa foi ; de sa foi en l'idéal qu'il s'est imposé et qu'il doit poursuivre. Il y a là une question capitale pour notre avenir artistique.

Si dans le Midi, les artistes provençaux, groupés autour de Mistral, multipliaient les manifestations d'art et s'attachaient à chanter dans leur ancienne langue les beautés de leur pays ; si dans le Nord, à Lille et dans toutes les Flandres, les poètes flamands s'inspiraient des brumes et des marais de leurs plaines ; si de tous côtés, chacun célébrait les mérites de son *chez-soi*, les artistes du Centre ne restaient pas inactifs, et essayaient de faire revivre les vieilles coutumes du Berry, du Bourbonnais et du Nivernais. S'inspirant des beautés naturelles de leur pays, des richesses artistiques de leur ville, ils trouvèrent une émotion considérable dans l'étude de leur contrée. Les talents encore

disséminés, se réunirent sous l'instigation de poètes comme Hugues Lapaire, de sculpteurs comme Jean Baffier. Quelques-uns, amateurs de belles choses, et il s'en trouve encore aujourd'hui jusque dans les pays les plus reculés, aidèrent les mieux doués, et c'est ainsi que nous avons, si l'on peut dire, un art spécial à notre pays, dont les Emile Guillaumin, Hugues Lapaire, Gabriel Nigonet, Achille Millien sont les rénovateurs, ne voulant pas mentionner dans cet article ceux qui, comme Romain Rolland, par exemple, se sont en allés ailleurs. L'auréole de leur gloire rayonne cependant sur ceux qui sont restés au pays, dont ils demeurent les enfants. Et autour de ces quelques noms que j'ai cités, parce qu'ils sont connus du public, combien d'artistes, pleins de talent luttent de toute leur âme, et perceront un jour. Je crois que c'est un devoir de les signaler, de les faire aimer de tous. C'est le but que je me propose de remplir dans les « Lettres du Centre » que je destine aux *Rubriques Nouvelles*.

A Nevers, l'*Exposition du Groupe d'Emulation Artistique*, ouvre la série des manifestations régionalistes du Centre. pour 1913.

Depuis quelques années, sous l'effet de l'influence que je signalais précédemment, les peintres, les dessinateurs, les sculpteurs de la Nièvre se sont groupés, ont intéressé à leur œuvre l'élite intellectuelle de la région, ont fondé une société d'émulation artistique qui prospère de jour en jour. La plus large part y est faite à tous ; les poètes ont fraternisé avec les peintres et ont aidé de leur talent l'art de ceux-ci. Et aujourd'hui, un noyau vivant d'intelligences fécondes, lutte pour la renaissance de notre province, chante ses beautés et apporte un large appui à la cause régionaliste.

L'exposition de cette année, plus importante que celle de l'an dernier, est aussi plus intéressante parce que certains, encore hésitants, se sont imposés, tandis que d'autres, inconnus pour le moment, promettent beaucoup pour l'avenir. Il est à regretter cependant que quelques peintres, dont chaque exposition marquait un progrès, semblent devoir faire un retour en arrière par la recherche de méthodes bizarres, en dehors de leur compréhension primitive. Mais ce mouvement de recul paraît ne devoir être que passager car la plupart déjà se rendent compte de l'erreur qu'ils commettent. Et comme on revient toujours à

ses premières amours, ils reviendront à leur premier genre et ce sera pour le mieux.

L'Exposition Nivernaise peut se diviser en cinq parties : la peinture classique, ou de tendance classique ; la peinture cubiste ; les dessins, eaux-fortes et gravures sur bois ; les dessins humoristes et la sculpture. Une autre catégorie comprendrait les faïences peintes, les vases, les cadres, les objets pyrogravés et en un mot tout ce qui rentre dans ce qu'il est convenu d'appeler : les travaux d'art féminin.

Une aquarelle de M. Auguste Berthault, *Bords de Loire* ; le portrait de *M. G. Guérot*, par M. J.-H. Gromolard ; le *Port de Gênes*, de M. Maurice Locquin ; le *Vieux Montmartre* et une *Vieille rue de Passy*, deux aquarelles de M. Albert Oudard ; deux natures mortes : *La Marmite en cuivre* et *La Marmite en terre* de M. Maurice Monnot, retiennent l'attention. Ce sont des peintures honnêtes, en ce sens qu'elles ne recherchent pas un succès de mauvais aloi ; elles s'imposent par la connaissance profonde du dessin et le sens des couleurs qu'ont ces artistes.

La peinture cubiste, qui, pour la première fois, figure officiellement à l'exposition, y a remporté un certain succès, fut regardée avec une certaine considération. Il est vrai que le cubisme de MM. Favory et Alix, les deux principaux exposants de cette école est fort modéré. Leurs toiles n'ont « pas besoin de commentaires » ; j'entends par là qu'il n'est pas nécessaire de se reporter au catalogue pour voir ce que l'artiste a voulu représenter. C'est à mon point de vue, pour eux, un avantage notable sur nombre de leurs confrères ; mais je crains bien que ceux-ci ne les traitent de renégats. Que faire alors ? Mais peindre comme tout le monde. Je suis d'ailleurs certain que le tempérament éminemment artiste de Favory et d'Alix gagnerait beaucoup à ne pas se déformer dans ce genre nébuleux. Un portrait de *Fernand Chalandre*, par Favory, est plein de vie et d'expression, c'est la toile la meilleure de cet artiste.

Les eaux-fortes et bois gravés de Chalandre me plaisent infiniment. Ils sont d'un artiste consciencieux et leur vigueur s'inspire aux ruines du vieux Nevers. De Chalandre encore, les bois gravés qui illustrent un récent livre d'inspiration nivernaise, les *Poèmes du Clocher* du bon poète Raoul Toscan. Les bois de Delinières trop recherchés, manquent de netteté ; que l'auteur reste donc simple comme les sujets qu'il traite. Six dessins de

M. Antonin de Champs sont parfaits, ce sont des paysans, des ouvriers pris sur le vif dans leur attitude la plus originale.

L'exposition des humoristes est beaucoup moins bonne, rien à remarquer, à part deux aquarelles de M. A.-M. Le Petit : *L'âne indiscret* et le *Péché mortel* ; *Une danseuse arabe*, de M. Pierre Chambon et quelques projets aquarellés par M. Jules Boisville pour l'*Académie Raymond Duneau*.

Jean Baffier est venu apporter à ses jeunes camarades l'appui de son talent. Son étude pour le monument du *Chancelier Raulin* est sans contredit la plus belle œuvre de tout le Salon du Groupe.

Il faut encore citer les faïences de M. Montagnon, les verreries de Mme Jane-Maurice Hurbain qui rappellent les Daun ou les Gallé, une jardinière en cristal et étain repoussé de Mlle Marguerite Pépet et quelques grès de M. L. Jolivet, maître fayencier à Saint-Honoré-les-Bains.

L'Exposition du Groupe d'Emulation Artistique du Nivernais mérite donc d'être mentionnée ; c'est une œuvre de décentralisation extrêmement intéressante.

HENRI CHOMET.

Un Peintre

Je suis allé hier chez le peintre Parera ; je l'ai trouvé dans son atelier, en train de mettre les dernières touches au tableau qu'il envoie cette année au Salon des Artistes Français « Jeune Paysanne ». Avec son habituelle bienveillance, il a bien voulu poser un instant ses pinceaux pour me montrer ses travaux en cours d'exécution. Il me serait difficile d'exprimer la forte impression d'art que j'ai emportée de cette visite, mais je puis dire que parmi nos peintres contemporains, il est de ceux qui méritent le plus de retenir notre attention.

François Parera est né à Barcelone. Il fit à l'école de San Fernando, à Madrid, de sérieuses études et sous la direction du

maître Palmaroli, son talent ne tarda pas à se développer rapidement. Dès ses débuts, il se signala par de magnifiques dessins dans les Illustrations Espagnoles et Américaines.

De bonne heure, il vint se fixer à Paris où les succès les plus flatteurs l'attendaient. Il arrivait tout imprégné des grands maîtres espagnols, Velasquez, Greco, Murillo, auxquels il a toujours voué une grande admiration. Ses premiers envois aux divers salons parisiens, attestèrent avec éclat qu'il les avait compris et tous ceux qu'intéressent les choses d'art applaudirent avec enthousiasme à ce succès mérité. Depuis, François Parera n'a cessé de grandir dans l'estime des amateurs. Il excelle dans le portrait où il prodigue dans toute leur ampleur ses précieuses qualités : il sait unir à la science du dessin les séductions du coloris le plus délicat et possède à merveille le don de la ressemblance. Ses toiles dégagent un charme de vérité très impressionnant.

Parmi ses nombreux portraits, citons celui de Sa Majesté le roi d'Espagne, ceux de différents présidents de République Hispano-Américaine, celui de son jeune fils Antonio.

Cette année, au cercle Volney, on a beaucoup remarqué le portrait de M. Bourgeois, de l'opéra comique: au dernier Salon des artistes Français, une toile de genre finement observée, la « Femme au face à main ». Signalons aussi son envoi à l'exposition des Amis des Arts à Nantes « La leçon difficile » d'un sentiment si délica et d'une exécution si magistrale.

Le peintre Parera a obtenu, au cours de sa brillante carrière de nombreuses récompenses, entre autres la Croix d'Isabelle la Catholique. Ses deux fils sont artistes : l'un Maurice est peintre et suit avec fruit les précieux enseignements de son père, il est élève du maître Gabriel Perrier ; l'autre, Antonio, se destine au chant et possède une voix de ténor très remarquable.

Guidé par le constant souci de la perfection, François Parera est un ardent travailleur dont l'activité continuera de nous donner des œuvres de premier ordre et il faut s'incliner devant ce talent si séduisant et si fort à la fois. Sa carrière est parmi les plus belles et doit être pour nos jeunes peintres, en même temps qu'un précieux enseignement, le meilleur des exemples.

Georges Charlez.

Amoureuse

Votre cher, votre cher visage
je l'ai tenu dans mes deux mains ;
comme un fardeau délicieux
il remplissait mes paumes
et se reflétait dans mes yeux.

Qu'il était cher dans mes paumes
le poids de votre visage !
C'était comme un fruit splendide
venu d'un bleu pays lointain
en message.

Et ce fruit miraculeux
au creux de mes mains ravies
j'en faisais l'élévation
car vos douces joues étaient
mes hosties.

Lorsque l'instant adorable
glissa au tombeau des instants
je laissai un peu mes paupières
fermées pour garder mon rêve
si fervent.

Mais voilà que je sentis
passer en moi quelque chose ;
cela venait de mes doigts,
cela venait de mes paumes
ces deux roses.

Cela passait par mes bras
par mon épaule, mon sein,
cela entourait mon cou,
cela frôla ma figure,
et soudain

En moi cela pénétra
cela remplit tout mon corps,
cela enveloppa mon cœur
d'une sève lumineuse
de chaleur.

C'était comme un baume magique,
comme une source dorée
qui venait de votre visage
un instant posé dans mes paumes
enivrées.

Désormais point d'inquiétude.
Quand vous n'êtes pas ici
je reste sans m'éplorer,
je sais rappeler le bonheur
en secret.

Mon âme en pensant à vous
réveille le soleil qui dort
en sa close profondeur ;
et voilà qu'il refait le chemin
de mon corps.

Il repasse par mon cou,
par mon épaule, mon sein
descend le long de mes bras
et lentement il arrive
à mes mains.

Là soudain, il prend sa forme
il s'arrondit, se précise
il m'apparaît tout entier
tangible, charmant, merveilleux
de surprise !

Et c'est votre cher visage,
que je tiens dans mes deux mains,
comme un fruit délicieux,
il remplit mes roses paumes,
il se reflète en mes yeux.

Henriette SAURET

Pour ne rien dire

Si tu avais bien voulu me donner ton amour tremblant,
petite fille des champs,
cette journée lointaine,
au bord de l'eau,
Je n'aurais pas connu ce bonheur-ci
acheté cher aux bazars des villes,
un bonheur précieux,
un bonheur d'argent,
mon bonheur triste.

J'aime celle-ci. Voyez, elle dort ;
on ne lui fera plus de mal pour un instant.
Pauvre petite fille aimée!
souvent ainsi dans la journée,
elle dort pour ne plus penser.

Moi je suis là, triste ou lointain,
mais je me rapproche quand il faut prendre sa main,
quand il faut la bercer pour qu'elle dorme,
l'embrasser pour fermer ses yeux.
Ce n'est pas un amour lugubre,
c'est un vrai amour de ville,
avec de grandes joies intimes,
quelquefois, la nuit,
les nuits blanches qu'on s'analyse.
C'est un amour triste et âpre comme le devoir
et beau comme la vie ;
c'est un amour acheté cher,
un amour d'argent et de sacrifice,
de bel argent
tintant joyeux,
dur à gagner,
bel à répandre
à pleines mains,
de sacrifice douloureux et réciproque :
un peu d'énergie,
beaucoup de jeunesse
et trop de raison.

C'est ainsi qu'on s'aime tous les deux.

Pauvre petite fille aimée !
Je ne connais pas ton passé,
Tu ne connais rien de moi d'avant,
on s'est apporté nos tristesses
et nos désirs simplement ;
on ne s'est pas connu dans notre belle enfance,
on n'a pas joué les mêmes jeux,
on ne connait pas les mêmes gens.
Peut-être, si elles se rencontraient,
ta mère exécrerait ma mère,
et nous, nous sommes leurs deux enfants,
si rapprochés,
si malheureux,
les mains jointes infiniment,
jusqu'à mourir dans un baiser,
dans un grand baiser fraternel
si tu veux bien, petite fille aimée,
parce qu'un jour, on ne sait pas comment,
nos yeux pâles se sont rencontrés.

J'aime cette femme — Voyez — elle dort.
A ton réveil je te sourirai.
Mais pendant que tu dors, laisse-moi pleurer
laisse-moi pleurer,
laisse-moi penser,
honteusement, sans rien t'en dire,
que je ne suis pas à ma place ici,
que je ne suis pas moi-même ici,
et que j'aurais été si heureux
mon Dieu,
moins compliqué,
moins douloureux,
et que j'aurais été si heureux
dans les bras naïfs de cette petite fille des champs,
si elle avait bien voulu me donner son amour tremblant,
cette journée lointaine,
au bord de l'eau.

Fanch.

SOUMISSION

J'ai nié le pouvoir magique de l'amour...
J'ai cru que je pourrais anéantir toujours,
Les rêves, les désirs qui troublaient ma pensée... ;
Je cherchais le bonheur... et mon âme insensée
Espérait le trouver... lorsque je n'aimais pas,
Je voulais être libre et mon cœur était las
D'écouter des aveux qui n'étaient pas sincères
Et dont je méprisais la douceur mensongère,
Seule, orgueilleusement j'allais vers l'avenir,
Voulant briser mon cœur plutôt que l'asservir
Car j'accusais l'amour de rendre faible et lâche
Et voulais le bannir pour accomplir ma tâche !...

Puis, je t'ai rencontré ! J'ai vu la loyauté
De ton regard profond. J'ai compris la bonté
De ton cœur généreux et je me suis donnée.
Je t'offre la ferveur de mon âme obstinée
La beauté de mon corps... des joyaux merveilleux,
Les ors de mes cheveux, les saphirs de mes yeux,
Toi seul es l'idéal entrevu dans mès songes.
Pour que jusqu'à la mort ton amour se prolonge
Je serai ton esclave et fidèle à tes lois,
Chassant de mon esprit tout ce qui n'est pas toi
A tes pieds me voici... ma volonté soumise
N'a plus que le désir de subir ton emprise !

Jeanne Myrsand.

Les Livres

Les Dieux chez nous par *Georges Pioch* (Ollendorf éditeur).

Une bousculade d'observations quotidiennes et d'actualité.

Ici les Dieux servent à classer : Vénus, c'est la fille de joie ; Mars, le fantassin qui est de sortie, Minerve c'est Annie Besant et ainsi des autres. Quand M. G. Pioch a noté un sujet, écrit une histoire, il ne lui reste plus qu'à mettre en exergue le nom d'une divinité païenne. Il est clair que cette suite de récits aurait pu s'intituler de toute autre façon que « Les Dieux chez nous » ; il est clair que les Dieux n'y ont que faire ; aussi bien le procédé importe peu ; je ne m'arrêterai donc pas à cette idée, simplement originale où quelqu'ironie amère a mené l'auteur. J'aime mieux dire que M. G. Pioch est un écrivain et un poète. Lors d'une récente enquête de MM. Jean Muller et Gaston Picard sur les tendances actuelles de la littérature, M. Nazzi disait à ses interlocuteurs : « Il y a les romans de Georges Pioch... les connaissez-vous ? » On ne les connaît pas assez, je pense. Il y a ici, outre une truculence — non pas Balzacienne comme on l'a dit, mais plutôt... hollandaise, — il y a ici de l'ironie et de la pitié, et voilà que nous sommes charmés quand nous constatons que l'auteur s'exprime tout de même autrement que France, autrement que Suarès, et je ne me retiendrai pas de citer de *Vénus* cette page :

« Un soir, des soirs encore, puis tous les soirs, on cherche en vain la petite femme qui vivait légèrement sur le boulevard. On se dit : « Allons ! tant mieux, elle est casée. Elle était trop gentille pour continuer cette existence-là. « Mais il arrive qu'on lise : « Une femme galante a été assassinée, hier soir. Elle était petite de taille, — presqu'une enfant ». On reconnaît alors que Vénus n'est de pure lumière qu'au ciel. On a discerné que la terre n'est pas toujours favorable à celles qui répètent voluptueusement sa courbe et son abandon. On pense qu'on eût pu dire amoureusement à celle-là : « Si tu ne fais pas le bien, tu ne fais pas le mal. Mais c'est grande pitié qu'un cœur de petite femme, que la tendresse d'un homme ne rythme pas ». On a lu quelque part, que c'est l'amour, surtout, qui sauve.

Et l'on éprouve, ces soirs-là, la vanité des études classiques. »

Tablettes de Cire, par la Baronne A. de Brimont (Calmann Lévy).

Ce sont des vers agréables. Leur auteur connaît bien le Samain de « Au jardin de l'Infante » et préfère celui de « Aux flancs du vase », ce qui est peut-être un paradoxe. D'ailleurs le Régnier d' « Aréthuse » ne le laisse pas indifférent non plus. Mais quelle bonne surprise ! Madame de Noailles est absente d'ici ! Je vous aime bien Madame de Noailles, mais je déteste celles qui se promènent dans vos jardins et s'obstinent aux fleurs que vous n'avez pas daigné cueillir.

Madame de Brimont écrit parfois d'harmonieux vers de treize syllabes :

Dormez — car au chant des grillons et des sauterelles,
Au chant de la source, au chant stridulé des oiseaux,
Au chant murmuré de la brise sur les roseaux,
Pour vous mieux bercer, Mélité lasse, moi je mêle
Ma flûte grêle...

Il arrive même qu'on rencontre dans son livre de ci de là de beaux vers tout simplement, des vers où il y a de la grâce et de la santé et qui plairaient à Monsieur Charles Maurras :

Non loin du lent Céphise aux flots profonds et frais,
A l'ombre des lauriers, des pins et des cyprès,
Dansaient les nymphes d'Aonie.
Leurs pas, sur le gazon se croisaient savamment ;
Elles dansaient !... C'était un spectacle charmant :
La grâce à la cadence unie.

Petits poèmes des Jardins et de la Montagne, par Louis Pize (Bibliothèque de l'Amitié de France).

Sous ce titre modeste et un peu compliqué, M. Louis Pize a réuni une douzaine d'impressions, toutes la même vous pensez bien, et cela fait un seul poème où s'exprime l'âme sympathique et tendre de son auteur avec une émotion sobre et pourtant communicative, dans un style quelquefois personnel et toujours distingué :

Lorsque nous revenions des vacances de Pâques,
Les marronniers, tout nus quand nous étions partis,
Formaient déjà, de leurs bouquets épanouis,
Une muraille fraîche, étincelante, opaque.
Quelques dernières fleurs demeuraient aux poiriers ;
On voyait les fruits ronds des futures cerises,
Et le soir, lentement, en brumes indécises,
Pleuvait sur les senteurs des enclos printaniers.
Nous avions le cœur triste en ce jour de rentrée,
Mais le printemps nous enchantait, et le jardin
Nous gagnait peu à peu à sa douceur, si bien
Qu'oubliant toutes leurs souvenances navrées,
Nos cœurs s'illuminaient d'espoir dans la soirée.

La Tragédie de Ravaillac, par Jérôme et Jean Tharaud (Emile Paul, frères, éditeurs).

L'atmosphère de ce récit : chaque matin se lève une aurore sanglante et le soir tombe comme du plomb Là-bas, dans Angoulême « âpre et rude », la sinistre figure qui fait pitié : Ravaillac, le bâton en main pour partir, triste comme la mort — et l'autre, ici, qui se démène pour rire avec déjà le froid du couteau dans le cœur : et quand ces deux hommes-là se joignent enfin, ils se délivrent seulement.

Sans doute je n'épiloguerai pas. On a dit quelque part que si la critique s'était si peu occupée de Rémy de Gourmont, c'est que son œuvre était en quelque sorte irréprochable, et n'est-ce point encore la raison du silence qu'on fait autour de Suarès ?

C'est avec le même respect qu'il faut approcher des Tharaud. Quand une œuvre est faite comme celle-là, de beauté paisible, il faut en jouir sans parler. Plus tard, sans doute, une génération de Français prendra conscience dans de tels livres du génie de sa langue et de sa culture.

Harem sentimental (rondels d'amour), par Louis Galard (Imprimerie Algérienne, Alger).

Une plaquette joliment présentée qui nous apporte un réel parfum de cette terre d'Alger dont on ne revient pas — semble-t-il — sans y laisser un peu de son cœur.

M. Louis Galard a beaucoup aimé, si beaucoup aimer c'est aimer souvent. Il en a gardé peut-être un peu de mélancolie, peut-être... Sachons lui gré surtout d'avoir consacré à chacune de celles qu'il a préférées tour à tour, un souvenir harmonieux et qui semble sincère. Voici « Petite Morte ».

Zoulikhéla, Zoulikhéla,
Petite morte que j'adore,
L'ange sombre qu'en vain j'implore
T'a déposée aux pieds d'Allah.

De tes porteurs lassés voilà
Que se hâte le pas sonore,
Zoulikhéla, Zoulikhéla,
Petite morte que j'adore !

Mais tes yeux que rien ne voila,
En passant contemplent encore
Les fleurs du jardin où l'aurore
De notre amour étincela,

Zoulikhéla, Zoulikhéla !...

LE BIBLIOMANE.

Les Revues

Il faudrait pouvoir encourager toutes les revues ; chacune témoigne d'une grande bonne volonté et d'un méritoire courage. Elles apportent chaque mois leur tribut au monde lettré, qui les feuillette, puis les lance au panier. Pourtant, parmi ces pages négligées, il en est d'intéressantes. Vous pourrez lire, ce mois-ci, de bons articles de critique. Ils sont nombreux. Par contre, les œuvres d'imagination sont en général assez faibles. Peu de nouvelles, peu de beaux vers. Surabondance d'enquêtes et de gloses. Notre littérature,

souffrante, s'observe, s'analyse, se tâte le pouls à toute minute. Je préférerais la voir plus gaillarde, nous donnant de plus sains et robustes rejetons.

La bonne volonté ne manque pas. Beaucoup de revues cherchent leur voie sur le terrain social. Je les en félicite, car leur champ d'action n'est pas trop battu, je les loue également de savoir tenir tête au vent de la mode, qui n'est pas aux œuvres sociales. C'est pourquoi je sais gré à la « Route », de commencer sa deuxième année par un nouvel effort et d'illustrer de quelques croquis, ses textes ; c'est pourquoi je remercie M. René Wachthansen d'avoir montré dans les *Horizons* que « Agathon » n'avait pas parlé au nom de toute la jeunesse, c'est pourquoi je signerai la pétition que l'*Action d'Art* a lancée pour la défense du monument à Oscar Wilde. Dois-je grouper avec elles la *Nouvelle Revue Sociale* ? J'attendrai pour cela qu'elle justifie son titre. A toutes ces revues, je souhaite bonne chance. Mais je ne puis m'empêcher de leur dire : « N'oubliez pas que l'art social doit avant tout être de *l'art*. Travaillez, et donnez-nous des chefs-d'œuvre ».

Parmi les revues purement littéraires, vous lirez dans le *Mercure de France* des vers de M. Magre, dont quelques-uns sont beaux — dans la *Nouvelle Revue Française*, quelques pages de Ch.-L. Philippe, d'une sécheresse émue et émouvante. — *Les Facettes* ont publié leur cahier trimestriel de poésie : Fernand Gregh, le commence par un joli sonnet ; Lucien Christophe le termine par une « complainte » émue et, chose rare, sans recherche ni prétention. Le chien empoisonné, de Louis Pergaud, vous plaira sûrement et vous serez reconnaissant à *l'Ile Sonnante* de vous faire lire ces pages d'un art sobre et vigoureux.

On fait des efforts louables de déconcentration littéraire dans le midi et à l'étranger. *L'Olivier*, de Nice, est une des meilleures revues provinciales. Je retiens de la *Belgique Française*, ces quelques lignes de Gaston Sauvebois : « *Aujourd'hui on retrouve dans les écrits de la jeune génération une clarté, un souci de composition, un respect de la langue, une beauté de forme que les symbolistes de la plus vive période méconnaissaient ou méprisaient* ». Puisse M. Sauvebois avoir raison !

La *Revue de Belgique* et le *Catholique* de Bruxelles, s'occupent peu de littérature. *La Grecia* « organe du monde grec et philchellène » est plus commerciale qu'artistique. Signalons enfin *Isis* revue française d'Egypte.

C'est à dessein que j'ai multiplié dans ces lignes les noms des revues. Vous voyez dès l'abord que, pour une même idée, pour de mêmes tendances, les revues surabondent. De tout côté éparpillement des forces. Il serait bon que les jeunes eussent plus de cohésion. Aussi, je souhaite bonne chance à « la Biche » qui se propose de les grouper amicalement, de multiplier les manifestations littéraires, de devenir une sorte d'organisation corporative indépendante de toute théorie. Elle se heurtera à de grosses difficultés. Je désire néanmoins pour elle le succès qu'elle mérite et qui serait encourageant pour tous les jeunes.

Roger VILLEGRAN.

Un peu de Théâtre

Théâtre du Grand Guignol

S. O. S. Le Croissant Noir. Les Ficelles. Le Bonheur.

Le spectacle actuel n'est pas comme les autres, panaché de comique et de tragique. En dehors des deux pièces dramatiques il y en a deux qui sont teintées de mélancolie, d'une certaine philosophie âpre, de pessimisme.

C'est d'abord, les *Ficelles*, un acte de *Giacosa*, adapté par Mme *Darsenne* et *Paul Géraldy* qui vient de faire paraître cet exquis livre de poèmes « *Toi et Moi.* » Les vers en sont jolis, mais malheureusement il n'y a pas dans cette pièce assez d'esprit, assez de bonne humeur, c'est terne et l'action s'en ressent. Et d'ailleurs nous savions déjà que les marionnettes, comme nous d'ailleurs qui sommes de vivantes marionnettes, sont soumises aux caprices du destin.

Ensuite vient le *Bonheur* de M. *Pierre Weber*. C'est un petit acte très profondément humain et très moral où nous voyons un ménage, comprenant qu'il y a le bonheur, seulement au moment où lui arrive un cousin ruiné et malheureux. Des drames, cette fois-ci, un seul est tragique *S. O. S.*, car on ne peut pas dire que le *Croissant Noir* soit émouvant, étant assez mal bâti.

Dans S. O. S. nous retrouvons toutes les émotions qu'on éprouve dans un naufrage, extinction de lumières, Tziganes, cabines fermées, femmes embarquées, hommes abandonnés, panique, affolement.

Le Joli Garçon est un divertissement très comique. Se sont distingués les artistes habituels *MM. Brisard, Guérard, Desmoulins. Defresne Saint Ober, Vignier,* Mmes *Daurand, Gallet, Vatta,* et la très émouvante *Marcelle Barry.*

Théâtre du Moulin Rouge

La Belle cigarière. — Fantaisie bouffe à grand spectacle en trois actes de MM. *Joullot* et *Rabier*. Musique de M. *Valverde.*

On a ri beaucoup et on a applaudi la très jolie mise en scène du Carnaval, de la fabrique de tabac et de la montagne. Il y a là de la lumière puissante, des chants, des danses très vivantes et très couleur locale, et surtout la musique vive, légère, primesautière de *Valverde.* Il y a aussi *Maria la Bella, Pépa Bonafé, Davrigny, Miss Marlowe, la Cavalieri, Edmée Lescot, Isabel Mignon, Ilasti, Paul Mérin, Rivers, Paul Clerc.*

Opéra Comique

Le Carillonneur. — Pièce lyrique en sept tableaux d'après le *Roman de Rodenbach.* Paroles de M. *Richepin,* Musique de *Xavier Leroux.*

Du très beau et très émouvant roman de *Rodenbach,* où sont évoqués les ciels colorés de *Bruges,* où dans des pages puissantes se bâtit un drame

humain, vibrant, poignant, M. *Jean Richepin* a tiré un livret clair, précis, poétique, éloquent, teinté de mélancolie et d'un charme très puissant. Nous y retrouvons *Joris*, l'amoureux vibrant, le sonneur de cloches poétique, gardien du Passé, de ses servitudes et de ses traditions, *Bartholomens*, celui qui prône l'avenir et le progrès, la silhouette du vieux *Van Hulle* amateur d'horloges, la farouche *Barbara* la très jolie, tendre et douce *Godelièvе* qui personnifie en quelque sorte la beauté calme et sereine de *Bruges*, nous y retrouvons aussi toute l'ambiance, la couleur locale et la sonnerie claire et ailée des carillons.

Sur cette action, sur les beaux vers de MM. *Richepin*, *X. Leroux* a bâti une trame musicale des plus harmonieuses, avec des mélodies très neuves, originales, pleines de jolies trouvailles et d'inspirations juvéniles et spontanées. Les carillons du concours, avec les accompagnements de chœurs, sont d'une saisissante puissance émotive. Les phrases mélodiques du premier acte, où Godelièvе exalte Bruges, sont très pures et très vibrantes, et celles qui soulignent la mort de Joris et l'espèce de folie amoureuse et extatique de Godelièvе sont poignantes de réalisme et de vérité, en même temps que de sérénité mystique. Et puisque je ne puis ici vous faire entendre les mélodies qui chanteront bientôt sur les lèvres de tous les vrais musiciens, je ne peux m'empêcher de citer les quelques vers superbe qui finissent le drame lyriques, au moment où Joris, pendu au milieu des cloches, leur sert de battant vivant, ce que Godelièvе évoque dans une hideuse vision :

« *Horreur ! C'est en rêvant*
Que j'entends râler ces sons funèbres ? .....
Le creux de bronze semble en ténèbres
Le battant a l'air d'être vivant.
Non ce n'est pas vrai ?
Bonté divine !
Mais si !... ces coups... sourds, —
Oh je devine ! .....
Vision hideuse. Je te vois,
C'est le chant de sa chair, cette voix,
De sa chair que meurtrissent les cloches ! .....
Et c'est m'outrageant de reproches,
Son âme au cri perdu !
Son âme damnée
Son âme effroyable de pendu
Qui bat des ailes contre les cloches ! » ...

Et elle s'évanouit d'horreur, les bras étendus, crucifiée, sur la croix de bois qu'elle portait dans la procession du Paraclet.

Poète, musicien, décorateur se sont unis pour faire de ce drame lyrique un chef-d'œuvre.

Nous avons applaudi MM. *Beyle, Boulogne, Vieulle, Vigneau,* Mme *Brohly,* très émouvante et très belle d'attitudes, et Mme *Marguerite Carré* qui vient de remporter là encore une victoire éclatante dans cette incarnation vraiment vivante et très sincère de la douce Godelieve. Elle se surpasse encore par sa diction pure et par son jeu impeccable.

L'orchestre fut admirable sous la direction avisée de M. *Albert Wolff* dont l'éloge n'est plus à faire et qui est le vaillant et précieux collaborateur de tout compositeur.

Comme toujours M. *Carré* a réalisé une mise en scène fidèle et pittoresque avec ces magiciens du décor *Jusseaume* et *Bailly.*

Ba-Ta-Clan

Bien Marie! — Revue en 2 tableaux de *Celval* et *Charley.*

Très somptueuse revue, avec des scènes spirituelles, une mise en scène riche et variée, luxuriante, avec des femmes jolies et bien en chair, telles que *Maud d'Orbry, Hédia, Colbrune, Rose Lormont, Musidora, Dalmy, Gonzalvès, Serrana.*

On a applaudi les fantaisistes *Dutard, Darcet, Fortuné, Dellys, Niel, Max Freddus, Portal.*

Gaité Rochechouart

Aux Charmes Citoyens. — Revue en 17 tableaux de MM. *Wilned* et *Mauprez.*

Dire qu'il y a de l'esprit dans une Revue à laquelle Wilned a collaboré c'est dire une chose que tout le monde sait déjà depuis longtemps. Et l'on murmure « Oui Wilned ! » C'est lui qui fit, avec *Rip* et *Bousquet* « *Aux Bouffes on se Pouffe* », je connais ! Très amusant ! Très spirituel ! Ici il y a des scènes désopilantes, telles que celle de Mme *Knatchke,* du *Tribunal de Verdure, de Trop de Bals en Chemise,* les parodies de *Fausta* et *Pardaillan* et d'*Hamlet.* Il y a des tableaux très jolis, tels que *Vive Lorraine,* la 1ère *Lorraine,* ceux qui comprennent les femmes et le défilé des produits bien Français.

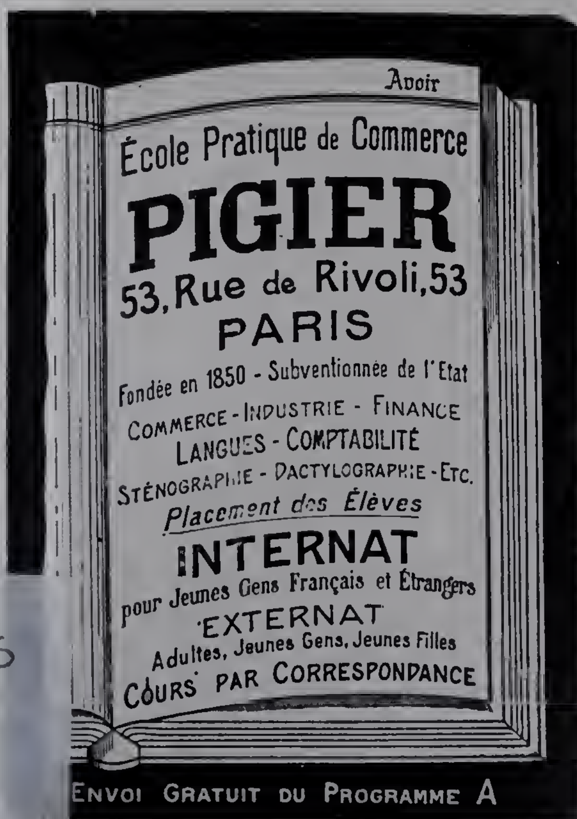
Il faut aller à la Gaité Rochechouart si l'on est neurasthénique, nulle tristesse ne résistera « Aux Charmes Citoyens ».

On a acclamé l'extraordinaire fantaisiste *Jane Pierly,* les charmantes Mmes *Delbay, Dane Loty, Yzelle, Marjac,* MM. *Robert Casa, Delamane, Harvyso. Bazin, Giquel, Dartol, G. Bataille* et *G. Périer,* qui, très en voix et en progrès, a composé très intelligemment trois rôles amusants et un compère bien campé et élégant.

J. A. G. PERIER.

Le Gérant : E. BASSET

NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT



Avoir
École Pratique de Commerce
PIGIER
53, Rue de Rivoli, 53
PARIS
Fondée en 1850 - Subventionnée de l'Etat
COMMERCE - INDUSTRIE - FINANCE
LANGUES - COMPTABILITÉ
STÉNOGRAPHIE - DACTYLOGRAPHIE - ETC.
Placement des Élèves
INTERNAT
pour Jeunes Gens Français et Étrangers
EXTERNAT
Adultes, Jeunes Gens, Jeunes Filles
COURS PAR CORRESPONDANCE
ENVOI GRATUIT DU PROGRAMME A

6me ANNÉE JUILLET 1913 Nouvelle série N° 3

Le Numéro : 60 cent.

LES RUBRIQUES NOUVELLES

Revue Mensuelle de Littérature et d'Art

JOSEPH PERIER, Directeur

SOMMAIRE :

PARIS
E. BASSET ET C[ie], ÉDITEURS
3, rue Dante, 3

Le Directeur et la Rédaction reçoivent tous les Samedis, de 9 heures à midi, 3, rue Dante.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Roger Dépagniat, secrétaire de la Revue, 3, rue Dante.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Il n'est répondu aux auteurs que dans le cas de l'acceptation de leurs manuscrits.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Abonnements : France, 8 fr. ; Etranger, 10 fr.

6me ANNÉE JUILLET 1913 Nouvelle série — N° 3

LES

RUBRIQUES NOUVELLES

ORGANISME DE L'UNIVERS

LIVRE II

LE MONDE MATERIEL

CHAPITRE PREMIER

UNITÉ D'ÊTRE ET DE LOI

Tout ce que Dieu a créé forme un corps, un tout, soumis à des lois égales, parce que c'est un seul être.

Chaque planète est une partie du Géant qu'on appelle l'Univers, et relativement à son volume, l'espace qui existe entre deux astres est moindre que celui qui existe sur la terre entre deux continents; et même quand pour l'homme, limité, la séparation de deux étoiles est un espace suffisant pour les isoler, pour Dieu, infini, cet espace est un pore insignifiant relativement au Tout, tel celui qui existe entre deux fibres relativement à notre corps; et de même que l'Atlantique ne fait pas deux mondes différents de l'Amérique et de l'Europe, ces pores, énormes comme les molécules qu'on appelle planètes, cependant ne les isolent ni ne les séparent de l'unité que forme leur ensemble.

Et en ce cas, les manifestations de la vie doivent être les mêmes sur toutes les planètes. Elles pourront se différencier en beaucoup de caractères comme les éléments de la terre se différencient dans leurs propriétés, elles pourront produire diverses races très différentes de celles que nous connaissons,

Voir le numéro de Janvier 1913.

comme sur le même globe existent des races très différentes par leur intelligence et leurs mœurs, suivant le lieu de leur naissance; mais, ni la diversité de tels éléments, ni les manifestations de la vie ne font des régions de la terre des mondes étrangers les uns aux autres, sinon que tous se complètent pour former un être, sont soumis aux mêmes règles, et ont un but égal, et les différences des mondes ne les désagrègent pas de l'Etre qui fut créé par une seule Puissance, par une seule Sagesse, par la Grandeur même.

Les planètes séparées par des espaces énormes sont inaccessibles aux êtres de la terre, mais cela ne démontre nullement qu'elles soient isolées, puisque sur celle-ci même il existe des éléments dont beaucoup d'êtres ne pourraient sortir, et qui pour eux sont séparés du reste par des distances énormes et des milieux inhabitables; pour les infusoires une goutte d'eau, pour les insectes une plante, et pour le poisson un lac, sont un monde complet, mais cela ne signifie pas que les autres plantes et les lacs voisins soient un autre organisme, un corps isolé, un monde différent.

Il nous serait impossible de franchir les limites du globe qui suffit à notre vie actuelle ; un tel globe est pour l'homme ce que la goutte d'eau est pour l'infusoire, il lui paraît complet et infranchissable et ce n'est pourtant qu'un grain de sable dans le monde infini auquel Dieu donna la vie.

Sur notre terre même il y a des corps et des éléments qui par l'aspect n'ont aucune relation entre eux, mais qui sont soumis aux lois communes et forment ensemble un tout harmonieux. Combien plus les astres, si semblables en matière, et si subordonnés les uns et les autres aux mouvements et aux influences forment-ils un seul corps !

Et influant les uns sur les autres et étant un seul corps, ils devront se soumettre à des lois égales et avoir une vie égale. Que la composition de beaucoup d'astres soit comme celle du nôtre, qu'il existe entre eux parité et mouvements semblables, qu'ils absorbent et réfléchissent la lumière et le son, on le sait déjà, et leurs affinités sont démontrées par leurs mutuelles influences, évidentes surtout dans l'air et la mer.

Et, ayant une vie égale, étant soumis aux mêmes lois et réunis par un moyen qui certainement existe, car s'ils n'avaient pas de contact ils ne pourraient pas s'influencer, ils forment un

Tout immense dont résulte la plénitude de la vie, comme du mélange des diverses couleurs provient le blanc, qui est la lumière.

Et ils sont si unis et si liés que si l'un d'eux manquait les autres perdraient leur équilibre changeant les orbites qu'ils parcourent et supportant de ce chef, les modifications conséquentes dans la lumière et la chaleur qu'ils reçoivent actuellement de leurs centres.

Les lois de l'attraction et de la répulsion, existant au moral comme pour la matière en ce monde, se réalisent également entre les astres ; et pour qu'ils s'attirent il est nécessaire que leurs matières soient analogues car sinon il leur manquerait le fluide de même sorte en différentes proportions.

Les astres donc, par leur composition et leur relation entre eux, par leur encastrement mathématique les uns dans les autres, par leur origine, et par leur but forment dans l'espace un seul être.

*
* *

Et comme ils ont une base égale et des conditions égales, notre terre ne sera pas la seule à jouir de la plénitude de la vie. Même si les planètes étaient isolées les unes des autres, on ne peut supposer que, œuvres de Dieu, elles ne soient aussi complètes que ce monde dans lequel existent des âmes, et on ne comprendrait pas qu'elles n'en aient pas, vu que ce n'est que par et pour les âmes que la création a été réalisée. Et chaque monde étant une molécule d'un corps, une addition ou partie des autres, on pourra admettre que les êtres se différencient peu ou beaucoup des êtres analogues vivant sur les autres sphères, de même qu'ils se différencient sur la terre selon le climat et les latitudes ; mais, sans doute aucun, ils existent ; les sciences l'attestent et le christianisme le confirme ; comment ces planètes qui ne nous éclairent même pas ne seraient-elles pas habitées, quand, selon les Ecritures, tout ce qui existe fut destiné à l'homme ? Comment ne serait-il né des hommes que sur notre terre et non dans les terres séparées par un petit pore de l'espace ? Le christianisme ne contredit en rien qu'il existe des mondes habités. Si Jésus-Christ a comblé tous les peuples de sa miséricorde en naissant à Bethléem, il aura rempli les mondes de sa grâce quoiqu'il ne soit venu que sur notre sphère.

*
* *

Et de même que les mondes si étroitement relationnés forment un seul être par cela même qu'en ajoutant chaque unité aux autres on constitue un tout, de même les différents êtres de notre monde forment un tout. Et tous se trouvent soumis, relationnés et régis par l'exclusive « loi de complément » que nous développerons dans le chapitre suivant. Et le fluide, et la matière qu'il régit, tendent à se pénétrer et à se compléter, et cette tendance est leur loi exclusive.

*
* *

Tous les êtres appartiennent à une de ces trois classes : matière, fluide, et âme. La première est une partie ou un mélange des rares corps simples, qui transforment selon les éléments combinés et leur proportion. Le fluide — ou électricité, magnétisme ou éther, car c'est une même chose — se présente très différent en apparence et propriétés, selon la masse qu'il pénètre. L'âme est influencée dans ses manifestations et son développement par le corps qui lui sert d'enveloppe. Et tous ces éléments sont nécessaires les uns aux autres et se complètent mutuellement ; la matière a pour but le fluide, et celui-ci, l'âme.

La matière, sans le fluide, manquerait de couleur, de goût, et de cohésion entre ses parties ; mais le fluide combiné avec elle lui donne la vie sous différentes formes et avec des propriétés distinctes, selon la position, l'union, et la sorte des molécules assemblées. Dans chaque molécule le fluide se nivelle en quantité déterminée, et quand il excède ou qu'il manque, il faut que d'autres matières en absorbent ou en cèdent la quantité nécessaire ; et ces opérations modifient la masse, qui se présente différemment selon son assemblage, et la cohésion avec laquelle le fluide réunit les atomes pour constituer la molécule, et agrège les molécules pour former le corps.

Le fluide sans la matière se trouverait en repos perpétuel sans aucune des propriétés accusées par les sens ; mais avec la matière il prend corps, et absorbé par elle lui donne la forme comme le vide à un gaz ; il dirige, pour ainsi dire, les manifestations de son être, et quand il subit des divisions par suite du fonctionnement de la matière où il se trouvait, il tend à attirer

à elle des masses affines pour s'accroître et se niveler relativement.

Et l'âme aussi tend au complément, soit à la plénitude de vie, qu'elle entrevoit dans la jouissance de la beauté et de la bonté.

*
* *

Ceci est l'échelle des êtres : matière, fluide et âme. La matière et le fluide sont nécessaires l'un à l'autre, et l'âme a besoin de ces deux éléments ; et tous ces groupes ont des lois communes quoiqu'elles changent de nom suivant leurs applications.

Les différentes attractions — affinité, instinct, sympathie, amour, tout ce qui rapproche ou amalgame — réalisent la tendance de tout être à se compléter ; et tout ce qui contrarie cette tendance se manifeste dans la matière comme informe et débile, et au moral comme douleur.

*
* *

Toutes les planètes sont régies par la même loi et toutes les molécules ont la même vie, et sont relationnées, se complètent et s'unissent sans cesse pour former les corps, et ceux-ci pour former un être de cette planète, et toutes les planètes pour constituer un être de l'univers. Et si ces molécules ou leurs atomes forment accidentellement des corps distincts, des individualités différentes, comme elles tournent autour d'un centre spécial qui les régit, elles deviennent bientôt tangentes de la circonférence où elles se trouvaient pour s'introduire dans un autre centre, peut être de nature très différente ; et ainsi sans cesse, chacune des particules, qui à un moment donné constituaient un être parcourra d'innombrables corps de la terre ; et de cette atmosphère elles passeront à l'atmosphère d'un astre différent (puisque rien ne les limites), leur chaleur et leur lumière ; et dans ces frottements et amalgames tout est soumis à des lois égales et à la même vie, et comme il y a entre les corps matériels communauté de bases et qu'ils ne sont pas réellement limités par des lignes bien déterminées, tout est un seul être.

*
* *

C'est précisément ce mouvement général et cet ordre commun qui constituent la vie, par laquelle existe le monde, où

la mort n'existe pas. La mort ne peut se réaliser ni pour les esprits, ni pour la matière, car ce que Dieu a fait ne peut être annihilé par aucune force, ni par aucune circonstance. Et si Dieu a créé, il est clair qu'il a fait la vie ; mais s'il n'a pas fait la mort, s'il n'a pas rendu au néant ce qu'il a créé, il est évident que la mort n'existe pas, puisqu'aucune chose ne se crée elle-même. Ce que nous appelons la mort n'est que la transformation plus apparente des êtres, la dernière évolution d'un état à un autre.

Ce qui par analogie peut s'appeler vie dans la matière, la couleur, l'adhésion entre les parties qui donne la forme, la température qu'elle produit ou attire, la vibration de ses molécules pour produire des impressions diverses, l'action d'acquérir ou d'éliminer des éléments, tout ce qui dans les corps animaux indique la vie d'une façon plus ou moins accentuée, la soutient et la prouve, existe peu ou beaucoup dans toute masse. Et comme la matière lorsqu'elle se sépare d'un corps s'ajoute toujours à un autre, elle ne meurt jamais.

Et même la matière qui forme l'animal, qui se sépare de son corps et sans varier d'essence se confond avec d'autres, ne se différencie en rien de la matière dite *inerte*, et il n'y a aucune solution de continuité entre l'une et l'autre. Même le fluide des astres qui sature le sang peut être considéré comme partie animale, bien plus que beaucoup d'éléments qui se séparent plus ou moins spontanément, pour former, sans que leur composition varie, un corps à part. Il n'y a pas de raison, par conséquent, pour dire que la matière est vivante ou morte.

Et les incessants renouvellements que l'animal subit dans sa matière, complètement modifiée pendant chaque période déterminée, sont — employons le terme convenu — des morts partielles et des transformations continues que subit l'âme pendant sa vie terrestre ou dans son enveloppe ; transformation totale chaque sept ans et partielle chaque instant ; ce qui fait voir que si la mort partiellement subie est incessante, et si la mort partielle se subit plusieurs fois, même quand pour l'homme elle n'est pas perceptible, notre vie en chaque état n'est que momentanée — ou' dit d'autre façon, chaque individu ne vit que momentanément — et la mort ne fait que coopérer à l'unique vie permanente et parfaite qui existe dans l'ensemble de la création.

La première enveloppe dans laquelle l'âme arrive sur terre, et qui forme le nourrisson, sans cerveau propre à contenir des idées, disparait peu à peu ; et une fois disparue, le nourrisson est mort et l'âme par les évolutions lentes et naturelles que subit toute matière s'est approprié une enveloppe un peu plus parfaite et son ensemble avec un tel corps forme l'enfant ; mais, l'évolution de l'un à l'autre cas n'est pas moins radicale, relativement, que celle de la chenille au papillon puisque les uns et les autres forment des êtres très différents ; et au moment où nous perdons par un procédé similaire l'enveloppe d'enfant, notre âme en a acquis une autre plus propre aux besoins du moment et l'adolescent est né, qui mourra à son tour quand les fibres cérébrales qui produisent des idées seront remplacées par celles qui enregistrent des données qui seront des souvenirs, et quand les membranes aptes à produire du fluide seront remplacées par d'autres qui ne l'attireront pas avec autant de puissance.

C'est ainsi qu'on meurt, lentement et sans cesse, et l'atrophie d'un organe ou l'émoussement d'un sens sont la mort partielle de l'individu, puisqu'il a un moyen de moins pour communiquer avec la vie.

Et cet esprit qui donne l'empreinte, décide et dirige les principaux traits de son corps, aura perdu la matière qui le fit nourrisson, enfant, et adolescent ; et s'il a acquis son corps de nourrisson dans les entrailles féminines, il acquerra ses corps successifs dans la nature, qui développe son âme en l'engendrant pour un nouvel état plus parfait, et qui imprime à ses différents corps les modifications convenables pour l'avancement indéfini que tout être trouve dans le complément.

La vieillesse même, avec ses défauts apparents, facilite à l'esprit, que l'on doit alors supposer avancé, l'abandon d'un monde transitoire pour se développer en dehors de lui, et il trouve son complément en se confondant, épuré, en ce qui est supérieur, et dans une vie qui ne pourra varier, étant parfaite.

***

Telle est la vie intarissable de la matière indestructible : des êtres différents qui sur la planète que nous habitons, même avec des agissements divers, forment un seule monde — et diverses planètes dans l'espace qui, quoique avec des orbites

distinctes, forment un seul être. Et tous soumis à une seule loi : la loi du complément par la pénétration mutuelle de tout ce qui existe, laquelle se manifeste par l'attraction entre les corps et tend à l'harmonie totale.

CHAPITRE II

LE FLUIDE

Il n'est pas facile de discerner si le fluide est complètement étranger à la matière simple ou s'il en est la quintessence, mais dans l'un ou l'autre cas il se confond avec elle, l'absorbe, et lui prouve ses qualités distinctives ; et quoique le fluide (et l'électricité et le magnétisme qui sont la même chose), soit un et simple et ne varie pas en sa nature, il s'identifie tellement avec la matière qu'il pénètre que quoiqu'il soit le principal il en prend le caractère et apparaît distinct quand les éléments où il se trouve sont différents, le milieu influant ici comme il influe en tout.

Et de même que les âmes — quoique pures et possédant toutes les mêmes facultés — se moulent à leurs corps, le fluide paraît différent s'il se combine avec des matières de qualités différentes. Et de même que les corps simples forment de nombreuses variétés à cause de leurs combinaisons, le fluide s'exprime par des manifestations très diverses selon le degré de saturation de la matière, et selon la position et la concentration qu'il donne aux molécules. Et de même que les diverses quantités dans lesquelles les éléments se confondent produisent des corps différents, des proportions différentes entre le fluide et une masse, engendrent de nouvelles propriétés et donnent à la matière un caractère propre, ainsi que la forme, l'attraction, le son, et toutes les qualités qui lui donnent la vie.

*
* *

Il n'y a qu'une sorte de fluide qui porte des noms différents selon les proportions dans lesquelles il existe.

Si l'un quelconque des pôles d'une barre aimantée transmet des fluides à une autre barre — positif, négatif et neutre — ceux-ci ne seront effectivement qu'un, parce que, communiqués ou produits, leur origine est commune ; et par cela

même ils coexistent toujours en toutes les matières, même si elles sont simples.

Si le nom d'un fluide dépendait de sa matière, il le conserverait toujours pareil, mais on sait qu'il varie et que le même fluide est positif, négatif, ou neutre, selon la puissance du fluide avec lequel il se trouve en relation.

Le point neutre est celui qui jouit de l'unité, et si le fluide ne se distribue pas également dans la masse, cela est dû au courant qui la traverse, parce que, en étant comme le canal, elle perd continuellement par un de ses côtés ce qu'elle a accumulé de l'autre, et le point du milieu, protégé par sa position et par sa forme de la lutte continuelle que soutiennent les pôles par excès ou par défaut, obtient le niveau. La forme des corps a beaucoup d'influence sur le fluide, dont les énergies sont réparties si les molécules s'enchaînent convenablement ; mais si elles sont en contact avec l'extérieur par plusieurs points, ceux-ci seront les vulnérables pour les échanges de fluide.

***

Unité de fluide signifie également niveau. Si la matière n'était pas condensée (par l'attraction qui, en positions données, violente les molécules d'un corps), les différentes formes que nous percevons n'existeraient pas, ce qui a lieu quand la matière est liquide ou quand un gaz — plus libre encore — se mélangeant avec les gaz d'autres éléments, se conforme à tout espace et rétablit le niveau ; alors donc : si la matière tend à tout remplir d'une manière égale, à atteindre en tous points la même densité, en un mot à l'uniformité de la masse, le fluide, régi par les mêmes lois, tend à s'uniformiser en tous points de l'espace, tend à avoir partout le même niveau.

***

Et l'espace se trouvant totalement occupé par la matière, pour que le fluide s'uniformise, il faut qu'il pénètre cette dernière qui l'absorbe ou le contient en quantités différentes, très concentré dans certaines masses et très subtil dans d'autres, parce que non seulement le fluide attire la matière, mais la matière également attire le fluide et lui donne des qualités accidentelles et distinctes. Et comme dans l'espace il existe des

« creux » (pour ainsi dire) de matière si ténue que relativement ils nous paraissent vides de matière, il existe aussi dans l'espace (ou soit dans la matière qui l'occupe en entier), des vides relatifs de fluide, des défauts de niveau enfin, qu'il tend à remplir en agglomérant et désagrégeant les masses qui le moulent ou le contiennent pour atteindre l'unité, l'uniformité, le niveau.

***

Les liquides font pression sur les parois qui leur servent de digue et quand il les rompent, ils débordent, emportant quelques corps dans leur marché jusqu'à ce qu'ils trouvent leur niveau. Le gaz, aggloméré en matière explosive, arrache en éclatant des fragments de la masse qui l'enferme, jusqu'à ce que, libre, il retrouve son niveau ; et comme le gaz et le liquide, le fluide tend vers les lieux où il peut se niveler et cette tendance pousse les matières dans lesquelles il est renfermé, et quand il est comprimé il est plus fort qu'elles, et, pour la même raison et de la même façon que les gaz et les liquides, il les emporte vers le point où il se trouve unifié.

Voici ce qu'est l'attraction, et comment elle se réalise : c'est simplement la tendance de l'élément fluide à trouver son niveau. Et elle se réalise quand, plus fort que la masse, il arrive à l'arracher pour s'infiltrer dans l'endroit dénivelé de fluide, le plus concentré se dilatant au point qui, relativement, paraissait vide.

Et l'atôme qui s'échappe des masses et que nous percevons par l'odorat est emporté par le fluide, comme le particule d'un corps où l'eau est enfermée sort entraînée par la goutte qui a pu filtrer pour atteindre son niveau. Et le morceau de fer qui va vers les montagnes aimantées, reçoit l'impulsion du fluide qui, en relation avec le fluide de celles-ci, cherche à atteindre son niveau. Et la planète qui tourne dans l'espace est emportée par le fluide plus puissant que la masse, et qui cherche son niveau dans le fluide des astres qui tournent devant elle.

Et de même que les masses sont plus ou moins perméables aux liquides et aux gaz, elles sont plus ou moins susceptibles d'emprisonner le fluide (bons ou mauvais conducteurs), qui les emportera ou s'échappera sans elles, étant attiré et assez puissant pour que l'attraction s'effectue.

Et la répulsion n'est que l'impénétrabilité du fluide, égale à celle de la matière, quand les deux espaces sont remplis à densité égale.

***

L'unité absolue du fluide est la totalité de ce qui en existe dans tout l'univers ; mais dans chaque astre et dans chacune de leurs parties elle est relative à la nature et à la quantité de la masse qui les forme.

Si un corps, quoiqu'il jouisse de l'unité de fluide, c'est-à-dire quoiqu'il possède exactement celui auquel il a droit, se trouve en relation immédiate avec d'autres corps qui ne jouissent pas de l'unité, le niveau du fluide s'altère continuellement par l'attraction qui a lieu pour remplacer le fluide manquant ; et pour le récupérer, les masses adéquates s'attirent effectuant dans les corps des révolutions incessantes, en leur enlevant des molécules, et en leur donnant en échange d'autres molécules différentes.

Le fluide tend à se niveler dans la matière comme le liquide dans les récipients. C'est-à-dire que, de même que des liquides versés dans différents vases communiquant entre eux, doivent arriver à leur équilibre par le niveau commun ou relatif au poids de chacun d'eux, le fluide obtient son équilibre par sa répartition proportionnelle entre les corps immédiatement voi-voisins.

Quand une matière n'a pas ce niveau elle prend du fluide à une autre, si la composition de ses molécules permet facilement les courants, si elle est bonne conductrice, ou si surabonde la saturation qui lui est nécessaire, et une fois l'unité atteinte dans la molécule d'un corps, les voisines en attirent la chaleur, la lumière, le son, le fluide enfin, qui se répartit et établit son niveau dans tout le corps. Et les molécules affines, ainsi que les voisines qui sont moins nourries, absorberont de même le fluide de celles qui viennent de se nourrir, et ainsi le fluide diminuera dans le premier corps jusqu'à ce qu'il acquière un autre courant qui se répartira de nouveau.

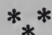
Avec plus ou moins de violence et plus ou moins de préparatifs le nivellement du fluide qui s'effectue dans l'espace et qu'on nomme orage a lieu sur la terre continuellement entre tous les corps.

La tendance du fluide est d'atteindre, par la communication entre les masses et l'identification, à la possibilité que l'univers soit un seul être. Et la lutte qui a lieu entre les corps pour niveler leurs fluides n'est pas pour se les enlever les uns aux autres, mais pour les répartir et pour les complémenter en un fluide unique.



L'individualisation des êtres est la dégération de la création : Toute l'œuvre formant un seul corps et tendant à se confondre — les âmes dans l'amour et la matière dans ses tissus — l'individualité est en opposition avec la loi énoncée du complément; elle s'obtient par des luttes violentes, c'est pourquoi nous répétons qu'elle est une dégénération de la création et une altération de l'œuvre telle que Dieu la créa.

Le chaos, ou absence de contours, et le Tout formant un seul être doué d'une seule vie, est naturel. La division de ce qui existe en êtres continuellement en lutte pour des buts aussi opposés que la conservation de l'individu (manifestations égoïstes) et le lien de l'individu avec d'autres (attraction, altruisme, affinité, amour), sont une altération de la nature, laquelle combat continuellement l'égoïsme, et en détruisant constamment l'individualité, mélange les éléments qui la composent dans la masse commune.



La quantité totale du fluide est celle nécessaire à la saturation de toute la masse avec équilibre parfait. Mais, sa répartition dans la masse produit des altérations, et de là la division des fluides en positif et négatif, qui ne sont pas différents mais bien fractions d'un même fluide, parties de l'unité de chaque corps et qui sont complémentaires et s'attirent.

Et ceux du même nom se repoussent peu à peu parce que leur total supérieur à l'unité amène une rupture de niveau. Et chaque quantité n'a d'affinité qu'avec celle qui la complémente, avec la fraction qui, additionnée avec elle, complète l'unité.

L'or s'allie avec le cuivre et non avec le plomb, la foudre frappe les corps communiquant avec la terre et glisse sur la soie, et le poison qui rend malade un organisme sain parce

qu'il en altère le fluide, n'endommage aucun membre, si une partie du corps est malade et attire, parce qu'il lui manque, le fluide que le poison apporte pour guérir l'altération.

Les alliages sont l'addition de deux fractions qui, quand elles ne forment pas un entier, ont besoin d'une troisième, qui ajoutée à elles, compose l'unité. Telle est la seule explication compréhensible pourquoi certains métaux ne puissent s'allier sans l'adjonction d'un autre métal; et les états proportionnels de fluide expliquent qu'un corps exagérément chauffé perde son magnétisme sur certaines matières.

Tout corps est un foyer de fluide qui doit être d'un nom différent de celui du foyer voisin pour l'attirer, se complémenter, et se lier avec lui; et si l'on reçoit un excès de fluide, il le transmet aux autres en quantité proportionnelle.

Les révolutions du fluide proviennent de sa tendance à la stabilité, de même que les eaux de la mer se soulèvent et se meuvent par leur tendance à s'apaiser. Le fluide au repos équivaudrait à l'Océan complètement nivelé et tranquille.

Les développements des corps et leur destruction ont la même cause. Une molécule se complète avec le fluide d'une autre et elles s'attirent et se confondent, mais le corps qu'elles forment, quoique complet en soi, est une fraction des masses contiguës et se réunira avec elles, et le nouveau corps qui se formera sera attiré à son tour pour se compléter par un troisième corps, lequel ne sera pas non plus définitif et sera soumis à l'attraction d'autres et d'autres corps, et c'est ainsi que sans cesse, se formant et se détruisant sous l'impulsion du fluide, la matière se métamorphose.

Et les forces centripète et centrifuge sont ainsi expliquées. Le centre, comme base de complémentation, est le nœud du lien de la matière; mais la surface, en relation avec d'autres corps est sollicitée par leur fluide qui la désagrège du premier. La même chose s'observe pour la planète comme pour le corps le plus réduit parce que le principe général est un, et que tout est soumis à une loi exclusive.

***

L'unité de fluide est, dans les corps de nature égale, proportionnelle à leur volume, et l'altération de cette unité modifie l'état des masses et les rend gazeuses, liquides ou solides.

Prenant comme exemple la vapeur d'eau, nous voyons qu'elle se liquéfie quand, pendant le fluide, sa masse se concentre; et elle continuera à perdre le dit fluide, si les corps étrangers l'absorbent à cause de l'existence d'une rupture de niveau, jusqu'à ce que les molécules diluées se condensent, parce que le fluide, rare en chaque centre, ne dispose que d'un rayon réduit pour s'infiltrer dans la molécule contiguë, les liens qui les réunissent étant excessivement courts, et elle se liquéfie. Et si les liens se raccourcissent encore, la matière se resserre à un tel extrême qu'elle devient solide, voilà ce qu'est la glace, une masse où le fluide existe à peine; la glace est une eau morte.



L'individualisation est en opposition avec l'amalgame exigé par la matière et dont on peut supposer qu'elle jouissait dans le principe de son existence; c'est pourquoi nous répétons que la matière isolée peut être considérée comme une dégénération de ce qui a été créé.

L'opposition à l'individualisme est expliquée par le fait qu'on nommait autrefois « horreur du vide », qui est une tendance au complément et au niveau.

L'individualisme existerait si le centre ou moyen qui le forme était réellement un centre, c'est-à-dire indépendant. mais, relationné et soumis à d'autres centres plus puissants, il n'est qu'une molécule du système commun.

La séparation relative des corps simples et la conformation et la naturalisation de l'électricité dans ces corps, sont contraires à la tendance du fluide, lequel en se limitant, en se concentrant, en se divisant, aux dépens des espaces voisins, subit une rupture de niveau qui forme une sorte d'obstacle, plus ténu aux points contigus. Et cette rupture de niveau amène des mouvements pour le rétablissement de l'équilibre, l'obstacle donne lieu à des attaques pour vaincre les résistances, et le creux dans le fluide — pour lequel la matière est ce que les rochers sont à l'eau, un maintien et un soutien — produit dans l'espace illimité un effet pareil à celui produit dans les mers par ce qui n'est pas leur élément; aussi peut-on dire que l'espace est une mer de fluide.

C'est pourquoi le fluide pénètre la matière comme un liquide

les corps qui y sont immergés, et tend à se niveler comme l'eau sur des surfaces inégales.

Et si pour les gaz et les liquides on classifie la matière en *lourde*, *stable*, et *légère*, tous les corps existants sont pour le fluide qui les submerge : *saturés*, *de niveau*, ou *déficitaires*.

Les révolutions incessantes qui ont lieu dans l'Océan et dans les airs pour niveler les forces en rangeant les êtres d'après leur pesanteur, peuvent nous donner une idée de l'action continuelle qui s'effectue das l'espace pour le nivellement du fluide. La chaleur est un fluide et le niveau de chaleur qui s'établit entre corps contigus nous démontre la répartition qui, pour toutes sortes d'expressions de l'électricité, s'établit entre les masses, chacune recevant l'excès de fluide qu'elle transmet à son tour une fois saturée, pour qu'il obtienne son niveau, son complément, dans la matière qui doit le contenir.

La substance capable d'attirer le fluide et de le conserver sera sollicitée par celles qui en manquent, comme le vide attire l'air. Et avec la facilité qu'il met à se combiner s'il se trouve dans deux gaz, ou sa lenteur pour attaquer le fer en oxydant ses couches extérieures, le fluide montre sans cesse ses tendances à détruire dans les corps les diverses formes adoptées par la matière; le nivellement du fluide qui s'établit dans l'espace sous forme d'orage, se réalise également de façon continue entre les corps en contact.

Lorsque dans l'air saturé apparaît un nuage, il absorbe une grande quantité de fluide, établissant dans l'espace un équilibre relatif, quoique la vapeur d'eau contienne plus d'électricité qu'un volume équivalent d'air sec. Et si un second nuage se forme ou s'approche, l'équilibre ne s'établira pas entre eux tant qu'ils seront isolés par l'atmosphère sèche, mais commencera quand un filament de vapeur les heurtera; et c'est pourquoi le fluide du nuage le plus chargé partira dans la direction du nuage contigu et deviendra la foudre.

Alors le fluide reste un moment isolé, se montrant à nu parce qu'il lui manque un corps suffisant, tel qu'une particule de chaleur, lumière ou odeur; et même quand il se dirige vers le nuage pour lequel il est positif, il dévie vers la terre, pour qui il est négatif, et qui l'attire, étant plus puissante et de masses plus propices; et la vapeur du nuage (d'autant plus

compacte qu'une moindre quantité de fluide la divise) se liquéfiera de nouveau.

L'orage n'est pas un phénomène exclusif de l'air; nous le voyons parce qu'il est géant, mais tout contact de corps de fluides inégaux, toutes les impressions matérielles, sont une série d'orages qui ont lieu dans notre organisme et dans toutes les masses.

Et cet exemple si clair démontre la manière d'être que nous avons attribuée aux révolutions des corps, parce qu'ils sont soumis aux mêmes lois que la vapeur dans l'air, et animés par le même fluide qui se nivèle dans la matière par l'orage entre les nuages comme entre les particules d'un corps, les circonvolutions du cerveau, ou les fibres les plus petites de nos organismes.

La pluie, plus constante dans les régions froides parce qu'elles ne sont pas saturées de fluide, le prend aux nuages qui se condensent et se liquéfient; elle est plus commune dans les endroits couverts d'arbres, non parce que l'arbre attire l'eau comme on le croit par erreur, mais bien parce que privant l'espace du fluide qu'il absorbe, l'espace à son tour le prend au nuage qui, comme il est dit plus haut, se liquéfie; la fertilité de l'Eté a certainement cette origine.

Nous ne continuerons pas des citations pour démontrer que la vie est régie par le fluide, force commune à toute la matière, relationnée, liée et confondue par lui.

***

Si un corps se trouve très léger relativement à d'autres dont il complémente le fluide, leur rapprochement aura lieu sans rupture ni désagrègement, la masse entière étant attirée. Et même quand ce fait prend des noms différents (influence planétaire, attraction, cohésion, sympathie), selon les corps qu'il affecte, c'est toujours une seule et même chose; le mouvement des eaux dû à l'action de la lune, celui des fleurs vers le soleil, d'un corps vers un autre corps ou vers la terre, la mémoire et la communication de la pensée, la force centripète qui augmente en certaines conditions, la sensibilité apparente des plantes mues par un contact et s'inclinant vers l'eau, leur faculté de s'assimiler ou de repousser une substance donnée de la terre, le carbone ou l'oxygène qu'elles absorbent selon

l'heure, la forme particulière de certains minéraux toujours égale dans les substances homogènes, la symétrie dans la couleur de nombre d'animaux, les lois générales et communes à tout ce qui affecte les sens et à tout ce qui attaque le système nerveux, l'évolution subie par la matière pour se modifier et devenir un organisme vivant, la course des astres dans l'éther et des globules sanguins dans les veines, la sympathie et l'instinct frères, l'action de l'aliment qui soutient et du remède qui guérit, la sensualité qui est le désir de complétation des facultés, l'amour amené par la communication de deux regards, l'étincelle produite par le contact de deux charbons et la foudre par celui de deux nuages, — sont des manifestations différentes d'un principe exclusif, dues au fluide qui anime la matière en lui donnant le mouvement, de même que l'esprit l'anime en dirigeant l'action.

***

Telle est la vie de l'organisme matériel ; la masse, et le fluide qui est son nerf, forment les éléments de la vie, disposée et réglementée comme nous avons tâché de l'expliquer ci-dessus. Nous allons étudier brièvement les propriétés et les manifestations du fluide pour approfondir ensuite son action comme lien de la matière avec l'âme, et dans un autre ouvrage nous étudierons cette dernière, but de la création.

Nous aurions voulu écarter de ces notes une théorie connue que nous y rappelons, mais nous avons préféré la laisser pour servir d'enchaînement, de liaison, de préface aux nôtres.

Luis Rubeo Amoedo.

Leilah [1]

PROLOGUE

La cour du palais du Roi à Shiraz

Au début de la scène I, c'est la peste et ses ravages ; des hommes et des enfants tombent ; des femmes pleurent et crient ; des moullahs s'indignent contre le Poète sacrilège accusé d'avoir suscité le fléau.

SCÈNE I

UN PASSANT

Je meurs.

(*Il tombe*)

UN AUTRE

Un poison
Brûle ma gorge et mes vertèbres...

(*Il chancèle*)

UN TROISIÈME

Sur mon front
Je sens passer le vol des archanges funèbres !

UNE JEUNE FILLE

Le soleil n'est plus que ténèbres !

UNE MÈRE (*portant un petit enfant mort dans ses bras*)

Ah ! maudit soit celui qui m'as tué mon fils.

UN « SOUPHI »

C'est l'Eternel qui l'a voulu ?

UN MOULLAH

Non, tu le fis,
Ce crime dont tous se lamentent
Et qui tord de douleur la mère avec l'amante,
— Poète-mécréant, aux chants pleins de défi !
Ennemi du Koran céleste
C'est toi qui déchaînas la peste !

(*Le poing tendu, écumant d'hypocrite rage, il est tourné vers le fond de la scène, où par la large « gate way » apparaîtra le poète. Tous l'imitent ; la colère monte et grandit*).

(1) Leilah. Conte en vers en trois tableaux.

UN AUTRE MOULLAH

Il est d'Omar Kheyam le disciple malsain.

UNE VOIX DANS LE PEUPLE

C'est un ivrogne, un assassin.

UNE AUTRE VOIX

Qu'il meure !

DES VIEILLARDS

Sous les coups du bâton...

DES JEUNES GENS

Sous les pierres...

DES FEMMES

Maudit soit-il par les épouses et les mères !

LE CHEF DES MOULLAHS

Implorons le Sultan pour que justice soit !
Le sacrilège par la peste nous terrasse...

(*Tous se retournent vers le Palais, les mains au front, suppliant*).

SCÈNE II

Les mêmes, le Roi et sa suite, soldats, puis le Poète et sa troupe

LE ROI

Je suis le Maître et votre Roi.
Amenez le Poète errant devant ma face.

Des soldats se précipitent. Tumulte ; puis un grand silence suivi de huées. Apparaît sur un âne, tenant d'une main une rose, de l'autre une coupe, le Poète. A sa droite, une jeune fille blonde ; à sa gauche une princesse brune. Elles sont éprises de lui et les cheveux défaits. Elles sont belles. On comprend qu'elles sont des comédiennes. Derrière le Poète, s'avancent le Seigneur de Circassie, la sorcière, le Djinn de la Rose.

LE POÈTE

(*Il brave la populace, il semble ignorer le Roi, il est dans l'ivresse de l'amour et du vin*).

Regardez tous !
Je suis le plus sage des fous.
Dans une main je tiens la Coupe de vin rose,
Et dans l'autre une Rose !

A ma droite une olonde au sourire d'avril,
A ma gauche une brune altière.
L'une, c'est le plaisir divin et puéril,
L'autre est la volupté guerrière !

TOUS

Sultan, fais-le périr. Il est ivre et blasphème.

LE POÈTE

Oui, je suis ivre et je l'aime !
(*A un jeune homme*)
O toi,
Qui m'écoutes avec effroi,
Sois amoureux, sois toujours ivre,
Toujours fou jusqu'au déshonneur.
De la raison qu'on te délivre
Si tu veux trouver le Bonheur...

TOUS

N'écoute pas l'Impur qui crache sur Le Livre !

LE POÈTE

(*Continuant avec plus d'insolence*)

Sans un souci, sans un principe,
Près d'un ruisseau, tenant la coupe, viens t'asseoir
Avec une beauté pareille à la tulipe ;
C'est un bonheur que tout Sultan ne peut avoir !

TOUS

Il insulte, ô Sultan, ta personne sacrée...

LE POÈTE

(*A la jeune fille blonde*)

Sois attentive, Amie, et me baise, enivrée ;
Tu ne peux pas être belle toujours.
L'Amour est éternel, mais non pas les amours.
On devient vieille, on devient laide avec colère...
Hâte-toi d'aimer et de plaire !

TOUS

(*Au Sultan*)

Frappe ! Il a mérité le châtiment sévère.

LE POÈTE

(*A la princesse brune*)

J'étais assis sur la terrasse,
Toi, tu tenais la coupe d'or,
Où le vin brille, pur trésor,
C'était la nuit lourde d'angoisse...
Mais le vin et ta bouche que j'adore
Ressemblaient tellement au grand soleil qui luit
Que l'ombre a fui
Et qu'apparut l'Aurore !

TOUS

Sultan, pour nous venger qu'il aille chez les morts !

LE POÈTE

(*Les bravant*)

Quand je serai parmi les morts,
Avec le jus des treilles
Lavez mon corps !
Chantez le los des caresses vermeilles
Au lieu des psaumes endormants ;
Et quand viendront les Derniers Jugements,
Avec la trogne d'un buveur comme lanterne,
Fouillez le seuil de la taverne,
Vous y verrez mes ossements !

(*Cris d'horreur dans la foule*)

LE ROI

Qu'on apprête la bastonnade en les huées !
Ainsi l'ordonne votre Roi !

(*Cris de joie dans la foule. Des hommes s'approchent avec des cordes et des bâtons. Ils lient les mains et les pieds du Poète*).

LE POÈTE (*pendant qu'on l'attache*)

O Seigneur, que ton ombre à Toi
Ne soit jamais diminuée !

LA JEUNE FILLE BLONDE

(*Tombant aux pieds du roi*)

Pardonne-lui, Sultan, il est doux, il est bon...

LA PRINCESSE BRUNE

Il est tendre, il est beau... Pardon !

LE ROI (*hésitant*)

Toutes deux vous êtes très belles !

(*Sur un nouveau geste suppliant des deux amantes, il donne l'ordre aux soldats de délier le poète. Étonnement du peuple. Le roi s'adresse au poète*).

Mais pour apaiser ces querelles
Comment peux-tu te racheter ?

LE POÈTE

Par un rêve plus beau que la réalité !
Cette nuit j'ai fait un rêve
Avec de l'amour et du ciel ;
Comme l'abeille fait son miel
Avec la corolle et la sève
Du Gulistan surnaturel !
Veux-tu l'ouïr pour ton délice ?
Le rossignol m'a conseillé,
Le clair de lune l'a mouillé
D'un pleur de la rose complice
Et d'un rayon émerveillé !

LE ROI

Est-ce un récit ?

LE POÈTE

C'est une histoire
Comme en les songes du printemps
Où passent des cœurs haletants
Par la tendresse et le déboire...
C'est une histoire...

LE ROI

Où sont tes acteurs ?

LE POÈTE

Les voici !
D'abord cette blonde ingénue
Plus belle encor quand elle est nue ;
Puis cette brune aux yeux d'enfer
Dont Eblis lui-même est fier ;
Et puis, venu de Circassie,
Ce grand Seigneur, mime hautain ;
Et plus vieille que le destin
Cette sorcière au feu roussie.

Enfin rose comme un soir charmant,
Et dansant ainsi qu'une abeille,
Le Djinn de la Rose vermeille
Qui parfume éternellement !

LE ROI (*Souriant*)

Plus j'écoute, plus j'étudie,
Moins je vois l'amoureux dans cette comédie...

LE POÈTE

C'est moi, le Poète !
(*Saluant du front et du cœur*)
Je suis
Le directeur de cette troupe,
Et c'est moi qui tiendrai la coupe,
Où sont noyés tous les ennuis !

TOUS

C'est une tazieh qui s'annonce. Bombance !
Les fléaux sont vaincus lorsqu'on chante et qu'on danse...

LE ROI

Vous l'aurez donc voulu !

TOUS

Que tes jours et tes nuits
Sultan, soient bénis par Allah et le Prophète !

LE ROI

Amis, qu'on commence la fête !

La fête commence. On dresse la scène de la tazieh. Les loges, tout autour se remplissent. Sur les riches tapis s'accroupissent les gens du peuple. Des serviteurs du Sultan, chamarrés, distribuent de l'eau et des confitures. Des vieillards gravement versent des fioles de parfum sur les têtes, les barbes, les mains des spectateurs... Un immense velum est tendu sur la cour du palais, tandis que devant la scène s'allument des lanternes multicolores. Pendant les préparatifs, le poète chante et le djinn de la Rose danse dans un rayon de lune.

LE POÈTE

Cette nuit, j'ai fait un rêve
Avec de l'amour et du ciel ;
Comme l'abeille fait son miel
Avec la corolle et la sève
Du Gulistan surnaturel !
Veux-tu l'ouïr pour ton délice ?
Le rossignol m'a conseillé,
Le clair de lune l'a mouillé
D'un pleur de la Rose complice
Et d'un rayon émerveillé !

(*Le rideau tombe*)

FIN DU PROLOGUE

Jules Bois.

Le Roman de Faublas

ET LES INFLUENCES CONTEMPORAINES [1]

— *Suite* —

Par les influences littéraires qu'il reflète, *Faublas* est bien un ouvrage du XVIIIe siècle, de la fin du XVIIIe siècle. Par d'autres influences encore il porte le cachet de son époque : si, dans les derniers jours de l'ancien régime, la sensibilité dégénère en mélancolie, et si la tristesse et les gémissements succèdent aux larmes; d'autre part, les exportations attendries se font plus pressantes et deviennent de véhémentes protestations contre l'ordre social.

Indignation contre les institutions despotiques qui permettent aux parents d'imposer à leurs enfants le couvent où les légitimes aspirations de la nature sont réprimées, de les marier contre leur gré; emportement contre la condition déplorable des jeunes gens pauvres et honnêtes, victimes de la coalition des lois, des riches et des gens sans scrupules, voilà ce qu'on trouve dans ce roman si frivole où les pages éloquentes ne font pas défaut. Louvet s'en prend même aux institutions politiques : assez de ministres trafiquant des faveurs au gré de leurs passions; avec quelle injustice les pensions sont réparties ! Il dénonce les abus et l'arbitraire du pouvoir suprême : « O mon roi, le jour où, dans ton équité, tu détruiras ces prisons fatales (*la Bastille*), sera pour ton peuple un jour d'allégresse (2). » Ainsi, l'auteur ne s'en tient pas à des rêveries ou des utopies à la Jean-Jacques. Ses réclamations sont précises : il touche du doigt la plaie; il signale des abus à réformer, des maux à guérir. La tourmente révolutionnaire va répondre à ces aspirations ; nous ne pouvons nous empêcher de songer que ceux qui l'appelaient de leurs vœux ne la croyaient pas si proche ni si terrible, en lisant ces lignes, écrites avant et publiées après le lever du rideau sur le drame le plus formidable qu'ait sans doute vu se dérouler l'humanité dans sa course.

(1) Voir *Les Rubriques Nouvelles*, 1er avril 1913.

(2) *La fin des Amours du cheval. de Faublas*, init. — Quand cette dernière partie du roman fut publiée, en 1790, la Bastille avait été démolie, mais ces lignes avaient été écrites quelques mois avant ce grand évènement,— s'il faut en croire une note de Louvet,



Evidemment, ces attaques fougueuses n'ont pas peu contribué au succès de *Faublas*. Roman inspiré par les mœurs du temps, il en exprimait les idées : de toutes les façons il répondait au goût du jour. Il fut traduit en allemand (1), en espagnol et en anglais. Il a eu successivement plusieurs éditions dans les dernières années du XVIIIe siècle et même dans le courant du dix-neuvième.

Le jugement le plus connu et le plus flatteur porté sur l'œuvre de Louvet, est celui de Madame Roland qui a fait de son ami un portrait si bienveillant : « Les gens de lettres et les personnes de goût connaissent ses jolis romans, où les grâces de l'imagination s'allient à la légèreté du style, au ton de la philosophie, au sel de la critique » (2). Mais Louvet était des amis politiques de Madame Roland, et si la personnalité de l'auteur n'est pas étrangère à ces éloges, elle ne l'est pas moins aux critiques qui ne lui manquèrent pas.

On a adressé à *Faublas* un double reproche de fausseté et d'immoralité. Mlle Pauline de Meulan s'est montrée particulièrement sévère pour ce livre, qu'elle renvoyait, dans un article du *Publiciste*, aux couturières, marchandes de modes, garçons perruquiers et clercs de procureurs d'avant la Révolution. La vertueuse jeune fille qui devait être Madame Guizot et qui a inspiré tant de sympathie à Sainte-Beuve (3), qui avait reçu une éducation soignée dans un milieu des plus aristocratiques, n'avait aucune raison de ménager l'ennemi juré des nobles, le conventionnel régicide, l'écrivain dont la plume hardie raillait une société regrettée en même temps qu'elle choquait par sa liberté des goûts délicats (4).

Il faut reconnaître cependant que Louvet n'a pas fréquenté et n'a pu connaître que par ses lectures et par ouï-dire le monde élégant qu'il a prétendu décrire. Cette prétention, il l'a eue, à n'en pas douter : « Un romancier, écrit-il dans une préface, ne doit-il pas être l'historien fidèle de son âge ? Peut-il peindre autre chose

(1) En allemand, par Wieland, avec une préface de Kotzebue (Leipzig 1805-1810, 2 vol. in-8°)

(2) Mémoires de Madame Roland, éd. Cl. Perroud, 1905. T. I, p. 161.

(3) Portraits de femme.

(4) Mlle de Meulan, comme tous les gens cultivés, à la veille de la Révolution, n'était pas hostile à un grand mouvement de réformes, que la royauté elle-même ne repoussait pas, mais qu'elle ne savait guère de quel côté aborder. Mais les excès et les luttes violentes qui accompagnèrent et suivirent l'avènement de la République l'effrayèrent bientôt.

que ce qu'il a vu ? O vous tous qui criez si fort, changez vos mœurs, je changerai mes tableaux » (1). En réalité, *Faublas* est moins une peinture qu'une satire des mœurs contemporaines.

Quant au reproche d'immoralité, en le lui adressant de son vivant, on lui a fourni l'occasion de s'en défendre avec chaleur. Il agite encore cette éternelle question de l'art pour l'art : « En conscience, étaient-ils bien moraux, ces chefs-d'œuvre par lesquels se sont immortalisés l'Arioste et le Tasse, La Fontaine et Molière, Voltaire enfin, Voltaire et tant d'autres, beaucoup moins grands que lui quoique plus grand que moi ? » (2). Au surplus, son dénouement le justifiera, il s'engage à prouver « que cet ouvrage si frivole en ses détails, est au fond très moral, qu'il n'a peut-être pas vingt pages qui ne marchent directement vers un but d'utilité première, de sagesse profonde auquel il a tendu sans cesse (3). N'a-t-il pas annoncé dans ses dédicaces, un Faublas « mûri par l'âge, instruit par l'expérience, devenu moins frivole et plus réservé » ? (4). Qu'on ne s'y trompe pas ! Il m'approuve certes pas ses personnages dans leurs écarts ! Il adresse, dans une note, une longue exportation à Faublas en faveur des lois sacrées du mariage et de la famille, que le chevalier ne connaît guère.

Il semble que ce langage soit sincère, qu'il faille accorder à Louvet la pureté de ses intentions, qu'on puisse, si l'on veut, accepter comme très morale l'idée directrice de son roman. Il reste à se demander si la frivolité des détails ne mérite pas plus d'importance qu'il ne lui paraît. Jean-Jacques Rousseau avait conscience de l'immoralité de ses peintures, et la plupart des gens tiennent pour assuré que le fait de peindre le vice sous des couleurs riantes est de nature à éloigner de la vertu, malgré les précautions des préfaces et la morale des dernières lignes. Quand le mal est fait, on n'est pas obligé de prendre la médecine, et il n'est pas dit qu'elle opère.

(1) Ed. 1701, t. IV. Préface. — Louvet dit aussi dans cette même préface : « J'ai tâché que *Faublas*, frivole et galant comme la nation pour laquelle et par laquelle il fut fait, eût, pour ainsi dire, une figure française. J'ai tâché qu'au milieu de tous ses défauts, on lui reconnut le ton, le langage des jeunes gens de ma patrie. C'est en France et ce n'est qu'en France, je crois, qu'il faudra chercher les autres originaux dont j'ai trop faiblement dessiné les copies... » Cette préoccupation de peindre les mœurs est universelle à cette époque. Choderlos de Laclos a mis en tête des *Liaisons dangereuses* cette phrase de la *Nouvelle Éloïse* : « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai écrit ce livre ».

(2) T. IV. Préface.

(3) T. IV Préface. — Ce but, c'est le châtiment terrible de l'amour défendu, la folie de Faublas. expiant son libertinage, sa guérison morale par la souffrance, et la conclusion du livre : « Dites seulement que pour les hommes ardents et sensibles, abandonnés dans leur première jeunesse aux orages des passions, il n'y a plus jamais de parfait bonheur sur la terre ».

(4) T. III. A M. le vicomte C.G.T... V. aussi la dédicace à M. Br... fils, dès le début du tome I

Je ne prétends cependant blâmer ni l'auteur, ni l'ouvrage. Il ne s'agit pas ici d'un livre où l'on ait voulu, selon la formule classique, dégager d'événements particuliers, des idées et des caractères vrais en tout temps et en tout lieu. *Faublas* a été écrit pour la société peu sévère qui faisait ses délices des romans de Crébillon, de l'abbé Prévost, de Voltaire, de Restif de la Bretonne et de Diderot. Ne nous récrions pas pour le juger au nom d'une morale austère. A quoi servirait-il justement, comme la critique moderne se le propose volontiers, de replacer un ouvrage dans le milieu qui le vit naître, d'étudier les influences contemporaines, si l'on n'y devait avoir égard pour excuser et pour comprendre ce que nous serions peut être tentés de condamner ? Il y a une morale qui ne varie pas ; il y en a une autre qui n'est pas indépendante des mœurs : c'est pourquoi il ne faut pas juger les mœurs d'un temps avec la morale d'un autre siècle. Et puis, qu'on songe à ce mot de Joubert : « J'aime encore mieux ceux qui rendent le vice aimable que ceux qui dégradent la vertu ». De l'indulgence pour le XVIII[e] siècle qui a été si indulgent lui-même à ses vices, mais qui a exalté la vertu, et qui a su ne pas toujours rire quand il s'est agi de penser et d'agir, et qui l'a bien montré !

***

Le roman de *Faublas*, léger et sérieux, satirique et passionné, qui veut amuser et attendrir, faire rire et faire pleurer, est un abrégé, dans ses qualités point méprisables comme dans ses défauts brillants, des qualités et des défauts de la société du temps. L'impression qu'il laisse est saisissante. L'auteur était jeune et curieux des idées nouvelles qui prenaient alors un développement rapide : cela explique l'étonnante transformation de l'ouvrage, depuis le début où ce ne sont que peintures grivoises, image d'une société dissolue, jusqu'aux dernières pages où il s'achève dans le sang et dans la folie, dans des scènes de deuil, de sombre tristesse et de mélancolie. Nuages précurseurs de la tempête, orages où l'on croit entendre déjà les grondements prochains de la Révolution et de la Terreur ! *Faublas* se ferme sur cette aurore terrible qui éclairera l'enfantement prodigieux et atroce du romantisme français.

Louis ARCENS.

YVES DE PRIZIAC

(Thème populaire breton). (1)

S'en est allé Yves de Priziac aux mines d'or !
Et si jamais il revient des Iles,
Si jamais il revient en vie,
Jamais sa paroisse ne sera pauvre, —
A moins que Kéraudry ne l'attaque.
Car à la Villaudry il y a un comte
Qui a juré d'avoir son or ;
Qui a juré de l'arrêter,
Et la vieillote, sa mère,
Le cœur rongé de jalousie,
La petite vieille, sa mère,
Monte tous les jours sur la muraille.
Tout en haut du colombier elle monte,
Pour guetter Yves de Priziac à venir.
Elle monte là quand brise le jour
Et ne descend qu'à la nuit fermée.

(1) C'est ici une chanson bretonne sur l'origine et l'histoire de laquelle personne n'a encore su rien dire. Il ne semble pas pourtant qu'elle soit fort ancienne. Tout au plus nous hasarderions-nous à lui donner deux siècles d'existence. Le plus célèbre collecteur des chansons populaires bretonnes, François Luzel, en a donné deux versions très incomplètes dans le T. I. de ses *Gwerziou Breiz-Izel*. Ce sont à notre connaissance les deux seules versions publiées. Nous avons eu la chance d'en recueillir nous-même deux autres à Baud et à Plouay, en Bro-Erec (partie bretonnante du département du Morbihan). Vivement impressionné par ce thème, nous avons voulu en tenter une restitution, qui en fut aussi un développement.

On pourra trouver que ce sujet est bien léger. Loin de nous la pensée de vouloir en disconvenir. Mais notre intention en livrant cet essai à la publicité est surtout de montrer mieux que par de simples affirmations ce qu'est en réalité la chanson bretonne dramatique traditionnelle. On voudra bien nous accorder que ce récit au dramatique si simple, si direct et si prenant (surtout quand on entend chanter une version originale de la complainte) n'a rien de commun avec les inepties, les fadaises et les niaiseries que colportent comme chansons bretonnes les échappés du café-concert, marchands au détail de mélo pseudo-breton. Et nous serons satisfaits si l'on veut bien admettre que le véritable goût traditidionnel du peuple breton est bien celui qui a animé les chantres successifs du malheur d'Yves de Priziac.

De là-haut elle voit le pays autour d'elle,
Alentour jusqu'à trois lieues ;
Et avec une lunette qu'elle a,
C'est plus de neuf lieues qu'elle voit ;
Elle voit d'un côté jusqu'aux monts d'Aréz,
Et de l'autre jusqu'à la mer.

Quand Yves revint des Antilles,
Quand il sortit de Saint-Malo,
Il y avait bien à le suivre
Dix-huit charriots en un convoi.
Et les gens les regardaient passer.
Grandement surpris à les voir.
Car nul ne savaient ce qu'ils contenaient.
Nul ne savait ce qui était dedans,
Sauf deux ou trois qui disaient par la ville
Que c'était de la vaisselle et des armes
Pour le prince du Guémené.
Et quand les gens du Pays Gallo,
Qui sont grands curieux de nature,
S'avançaient vers les charretiers, demandant
« Ce qu'il y avait dans les charriots, »
Les charretiers passaient sans répondre,
En faisant claquer leur grand fouet,
Disaient qu'ils n'entendaient pas le français.
Yves de Priziac allait premier,
Tout premier, sur un cheval jaune
A sa tête une bride dorée
Qui valait bien cinquante écus,
Oui, si ce n'est davantage,
Et près de lui, dans sa cage brillante,
Sur un cheval blanc qui marchait haquenée
S'en venait un oiseau des Indes,
Qui parlait latin et français
Bien mieux encore que breton.
Et quand il trouvait la route longue,
Yvon de Priziac lui parlait beau,
Et le perroquet répondait de même.

Comme il arrivait dans son pays,
Yves de Priziac tourna son cheval :
« Tout doux, tout doux, mes charretiers !
Mes charretiers, charriez tout doux.
Car nous passerons pour ce soir
Assez bien près de Keraudry.
Et si vient le seigneur à nous entendre,
Nous n'irons pas plus loin, c'est assez sûr. »
Et les charretiers charrièrent si doux,
Si prudemment, si également,
Qu'à coup sûr ils auraient passé,
Sans la vieillote de la muraille ;
Sans la vieillote maudite
Qui les aperçut tout d'un coup
A ses pieds dans le chemin
Et se mit à crier à tue-tête :
« Voilà Yvon au bout du bois !
Voilà Yvon au bout du bois,
Et cinquante charretiers avec lui ! »

Elle n'avait pas fini de crier
Que la Villaudry était au bout de son avenue.
« Bonjour à vous, Yvon de Priziac !
Voilà longtemps que je vous attendais.
Descendez donc de votre cheval jaune
Et entrez dans la maison.
Entrez avec moi dans la maison ;
On mettra vos chevaux à l'écurie.
— Votre excuse, je vous prie, Messire.
Car je suis attendu pour souper
En la société de ma sœur.
— Yvon de Priziac, mon ami,
Peu vous servirait d'aller plus loin,
Car il y a plein le pays de brigands.
Et mes gens en ont rencontré une bande
Pas plus tard qu'hier à midi,
Descendez, Yvon, venez chez moi,
Et mettez vos chevaux à l'écurie. »

Quand Yvon entendit cela,
Il sauta à bas de son cheval
Et s'en fut avertir ses gens.
« Il y a des brigands plein le bois
Et nous ne pourrions passer sains et saufs.
Mourir ici ou mourir là-bas,
Autant vaut mourir sous un toit.
Et peut-être ici pourrai-je racheter notre vie. »
Il donna son cheval à un homme,
Prit son oiseau sur son poing
Et suivit la Villaudry.
Et comme il suivait Keraudry,
Il rencontra une belle demoiselle
Et il lui offrit son perroquet,
Pour ce qu'il la prit pour la dame.
Il lui donna son oiseau des Indes,
Avec une belle révérence ;
Et le perroquet se prenant à dire,
Parlant comme à Notre-Dame-du-Folgoat :
« *Keuz e pezo d'in, va mignon !* » (1)
Yvon et la demoiselle se regardèrent,
Et tous deux se mirent à rire.
Mais la vieillote du château disait,
A son fils le comte, sur le seuil :
« Voyez, voyez, le galantin !
Il a plus de déférence pour la gouvernante
Qu'il n'en aurait pour votre femme,
Ou pour vous-même, ou pour moi. »

On le fit entrer dans la salle
Et on lui servit seul à manger.
Et quand il eut pris son souper,
Il sortit de son sein une flûte d'argent
Et pour prendre cœur se mit à sonner.
Ah ! qui eût entendu Yvon de Priziac
Sonner à table avec sa flûte d'argent,
Celui-là eût trouvé plaisir !
Les personnes âgées du château,

(1). — « Vous me regretterez, mon ami ! »

Qui dans les chambres d'en-haut jouaient aux dés,
Cessèrent de jouer pour l'entendre.
Et la jeunesse du château,
Qui dans les chambres d'en bas jouait aux gages,
S'arrêta pour l'écouter.
Il sonnait des airs du pays.
Il sonnait des airs pour la procession,
Les plus beaux qu'on ouit jamais.
Il sonnait des airs de cantiques,
Et des airs appris sur la mer.
Il sonnait et resonnait encore,
Si vaillant jouait-il de son instrument,
Qu'il émut le cœur de la plus jeune
Et qu'elle s'en fut supplier son père :
« Yves de Priziac sera pour moi ! »

Alors la Villaudry vint dans la salle
Pour jouer aux dés avec Yvon.
Et Yvon gagnait à chaque coup.
Et pendant qu'ils jouaient l'un contre l'autre :
« Yvon de Priziac, à moi vous le direz :
Avez-vous jamais été marié ? »
Si Yvonic, cette nuit-là,
Avait voulu ne pas dire un mensonge,
Il aurait bien sauvé sa vie,
Et avec sa vie toutes ses richesses,
Et il en eut eu d'autres encore,
Et l'héritière de Keraudry avec elle.
Mais il voulut cacher la vérité
Et raconter tout droit le contraire.
Et lui de dire à la Villaudry :
« Messire, je vais vous dire un secret :
Avant que de m'en aller aux Iles,
Je m'en fus me marier en cachette
A Notre-Dame du Pénity,
Voilà trois ans jour pour jour.
Et je n'ai été que trois jours avec ma femme,
Et mes charretiers m'ont appris
Quand j'arrivai à Saint-Malo
Que de deux jumeaux je suis père.

Ah ! je voudrais bien être, messire,
A jouer avec eux à la maison ! »
Et il jeta les dés une fois encore,
Et une fois encore il gagna. —
« Gagne, gagne, Yvon de Priziac !
Gagne au jeu tant que tu voudras,
Car voici l'heure où tu dois mourir.
— Seigneur Keraudry, je vous le demande :
Ne me tuez pas, laissez-moi ma vie !
Prenez la moitié de mon or ce soir,
Et je vous donnerai le reste à ma mort.
— Mon domestique, tourne la meule,
Que j'aiguise bien le couteau.
— Seigneur la Villaudry, si vous avez pitié,
Laissez-moi dire adieu à mes gens
Et leur faire mes recommandations
Pour ma mère qui m'attend au logis.
— Au logis tes gens n'iront pas ;
Car avant même que tu ne sois mort
Ils seront pendus avec leurs guides,
Et se balanceront au clair de la lune.
Se balanceront trois par trois
Aux brancards de leurs propres chariots.
— Seigneur de la Villaudry, pour votre âme,
Ne me tuez pas sur l'aire de la chambre ;
Car dans mes veines il y a du sang royal
Et c'est péché de le répandre à terre.
— J'ai chiens couchants et lévriers
Qui recueilleront ton sang à-même,
Au fur et à mesure que tu le jetteras.
Ne t'inquiètes donc pas du salut de mon âme,
Et pense plutôt à la tienne.
— Messire ! Messire ! si vous m'aimez :
Que je ne meure pas ici !
Menez-moi dans un coin de l'écurie,
Que je voie mon cheval avant de mourir,
Mon beau cheval jaune de mille écus d'or ! »
Mais la vieille sorcière, du coin du feu
Bondit au milieu de la chambre :
« Quand il vous en prierait au nom de l'Enfer,

Ne le menez pas dans l'écurie !
Car à trois de vous, non, pas même à neuf,
Vous ne pourriez maîtriser son cheval ! »

Quand Yves de Priziac a entendu cela,
Il a crié de toutes ses forces :
Il a lancé trois cris de toutes ses forces,
Appelant pour le secourir
Son cheval jaune Rubanni.
Et quand le cheval l'a entendu,
Il a rompu son attache,
Bien qu'elle eût été mise en quadruple.
Il a rompu quatre chaînes
Et s'est jeté sur la porte ;
Il a haché la première porte,
Et la seconde et la troisième,
De la force seule de ses sabots,
Bien que toutes trois fussent de fer.
Et il s'est élancé dans la cour.
Il s'est cabré sur les gens de la Villaudry
Et il en a tué huit de ses pieds,
Fracassée à eux leur tête.
Mais quand il est arrivé au neuvième,
Hélas ! celui-là l'a blessé à mort !
Et comme avant de tomber à terre
Il s'élançait sur le perron,
La petite demoiselle vint à lui
Et se mit à pleurer sur son cou :
« Bien en retard, cheval Rubanni,
Puisque votre maître est mort ! »

Pour essai de développement dans le même style et dans la langue de France.

Y. Le Diberder,
Breton.

Noli me tangere

Il marche lentement, courbant les épaules ; un pli lassé détend sa lèvre ; ses cheveux blanchis se collent à sa tempe, et l'ennui s'imprime sur son front. La chaîne qui le liait à ma mère ne s'est pas brisée : il semble au contraire, qu'elle ait pris une force immense depuis que la compagne de sa vie n'existe plus. A-t-elle été vraiment sa compagne ? Inanité des mots... enseignement tragique des choses : il n'a eu pour la créature vivante ni patience, ni tendresse, ni égards, ni pitié, et depuis que sa femme a quitté cette demeure où elle tenait si peu de place, Elleinger perd à la fois sa force et le goût de la vie. C'en est fait de sa robuste vieillesse : bientôt, — demain, peut-être — la mort, tournant d'un doigt pressé la dernière page, clôra pour jamais le livre de son destin.

Les deux chiens d'Elleinger se lamentent, tandis que le soir descend. Annette détache l'anneau qui les retient à la chaîne, mais ils se couchent sur le seuil et prolongent leur gémissement.

— Ce sera pour cette nuit... murmure Anthime ; sa bouche tremble et il se détourne afin qu'on ne le voie pas pleurer.

***

Encore une fois la cloche tinte, les orgues chantent... La foule indifférente et polie s'incline devant nous ; elle s'écoule et nous demeurons dans le lieu du repos. Ce qui fut la maison d'Elleinger a vécu. Jacques et Paul poursuivront le cours de leur destinée dans une province lointaine, où chaque branche s'éteindra faute de descendant ; Mériem n'est plus que Mériem Fouché. Et, maintenant que le chef de notre famille dort dans la paix à côté de celle

qui fut pour nous la mère la plus chérie et, pour lui et malgré tout, une femme aimante et dévouée, ma pensée filiale ne peut plus les séparer :

Requiam œternam dona eis, domine.

Parfois, il me semble que leur voix m'appelle ; est-ce leur pas que j'entends bruire sur la pierre du grand escalier ? Je tressaille. Je m'arrête. Il y a quelqu'un qui se tient dans mon ombre... ou qui marche devant moi...

Visions familières ! Spectres enfantés jadis par ma tristesse, vous voilà donc revenus ? Mais vous êtes maintenant des *ombres véritables*. Vous vous penchez sur mon épaule à cette heure ou j'écris ; vous frôlez le fauteuil où mes doigts se posent ; vous me dites, tout bas, des mots maintes fois répétés. Ma pensée fidèle les accueille et mon cœur vous prie de demeurer.

La porte s'ouvre. En gazouillant, ma fille est entrée; Marise écarte d'elle sa main protectrice et, sans guide, l'enfant trottine sur le tapis. Elle me tend les bras, mes lèvres touchent sa figure radieuse, mes larmes se sont séchées. Et les spectres dorment dans la nuit épaisse du Passé.

LAZARE BERTHIE.

Promenades Historiques dans Paris

— Suite —

Lutèce Romaine

Voilà comment furent construits ces hautes murailles, ces conduits, ces corridors, ces salles souterraines, cet aqueduc toujours majestueux (aqueduc d'Arcueil) et bien d'autres édifices encore... et pour cela les hommes ne suffisaient pas, il fallait disposer de capitaux énormes. Comme de nos jours, l'Impôt (le fisc) prélevait des sommes considérables aux tribus soumises et le « contribuable Parisii » payait en argent, en denrées, en réquisitions et en travail : de même qu'aujourd'hui, il fallait peiner, « trimer » afin de gagner sa vie ! Certes les Vainqueurs avaient apporté en Gaule, l'ordre, la paix, la civilisation, les arts et les sciences ; ils avaient pour ainsi dire « renové » la Gaule, mais aussi à quels prix !

Les Parisii étaient courageux, travailleurs, adroits et ingénieux; les leçons des Romains leur revenaient terriblement cher, aussi cherchèrent-ils à en profiter le mieux qu'ils purent, et l'on peut dire que s'ils n'ont pas dépassé les Romains dans l'art de construire, les ont-ils au moins égalés ! Si les Professeurs furent fermes et persévérants, les élèves furent appliqués et studieux. Tout en apprenant la langue et le travail, ils prirent goût aux arts et aux sciences, à l'industrie et au commerce, et devinrent bientôt non seulement d'excellents ouvriers mais, même des artistes ; à leur tour ils se firent payer, et malgré le fisc, ils se tirèrent d'affaire.

Si les gens de la ville payaient le luxe, les dépenses, les fêtes et les monuments, du moins ils en profitaient ; mais il n'en était pas de même dans les campagnes où le pauvre paysan payait lui aussi n'ayant d'autre ressource que le maigre revenu de son labourage ou de son pâturage. Il y avait en Gaule des villes magnifiques, pleines de monuments grandioses, foyers des lettres et des arts, centres de civilisation ; mais sorti des remparts, l'on retombait brutalement, sans transition, dans la barbarie ; les campagnes étaient désolées et misérables.

Les Campagnes hélas ! c'était le Pays !

Longtemps on a cru que Lutèce était une simple bourgade, un humble village, où les Romains, comme à regret, étaient venus établir des avant-postes et beaucoup plus tard vers le IIe siècle les administrations auxiliaires de la « Province lyonnaise ». Certes jamais Lutèce n'eut la prospérité et la grandeur de Marseille, d'Orange, d'Arles, et de Lyon, mais ce fut malgré tout une ville importante et qui joua un rôle prépondérant dans l'histoire de la « Province Romaine ».

Voici le récit d'un jeune chevalier romain : J. Vicellius (?) qui visita Lutèce au commencement du IVe siècle ; ce récit tiré d'une lettre qu'il adressait à son Père (?) a été — « traduit pour la première fois » — par l'historien E. de Menorval :

. . . .

« J'ai déjà parcouru les deux tiers de la Gaule, et je quitte Orléans pour voir la cité des Parisii, qui commence à être connue par le séjour prolongé de plusieurs de nos empereurs ; Constance-Chlore s'y trouve en ce moment ; il y est à égale distance de la Bretagne et de la Germanie, ce qui lui permet de surveiller les mouvements de ces deux frontières continuellement menacées. Je suis accompagné par Ursus, un riche marchand gaulois, qui connaît parfaitement toute cette province. »

« Il est toujours de belle humeur, et, quoique beaucoup plus âgé que moi, il se prête à répondre à toutes mes questions. Jupiter sait si elles sont fréquentes ! »

« Avant de faire le commerce, Ursus a été précepteur d'un jeune Grec, né à Narbonne. Il a de l'étude, il aime les arts ; je ne pouvais pas rencontrer un compagnon de voyage plus précieux par son savoir... »

« Nous approchons ; le temps est fort beau. Ursus envoie devant nous les valets, les chevaux, les bagages, dans une hôtellerie où il a coutume de descendre ; il est bon marcheur et prétend qu'à pied on est bien plus à même de s'arrêter ou de s'avancer, selon les curiosités qu'offre la route. »

« Il me fait traverser, sur leur sommet, une longue suite d'arcades qui franchissent la vallée de la Bièvre. C'est la maîtresse-œuvre de l'aqueduc qui amène les eaux de Rungis aux Thermes... »

« De quelle vue on jouit à cet endroit ! On aperçoit au loin la Seine, fleuve majestueux animé par de nombreux bateaux chargés de marchandises. Au milieu l'Ile de la Cité. Elle florissait déjà au temps

de César, c'est-à dire il y a trois siècles ct demi ; elle me paraît couverte de bâtiments en pierre, remarquables par leur blancheur. Entre la Bièvre et la Seine, une colline assez élevée, le mont « Lucotitius », où jadis, dans la guerre de « l'Indépendance », un héros gaulois, Camulogène, arrêta quelque temps les efforts de Labiénus. C'est Ursus qui me souffle tous ces noms et tous ces détails avec sa complaisance habituelle. »

« Je lui montre du doigt, au bas du mont, vers l'orient, un édifice circulaire qui ressemble, en petit, au Colisée ; il me dit que ce sont les « Arènes ». Tout au fond, bien au-delà de la Seine, quelques collines boisées bornent le paysage. Sur la plus haute, on découvre un temple ; Ursus m'apprend que c'est le « Mont de Mars ». Toute cette campagne est admirablement cultivée ; elle est égayée par le ruban argenté de la Seine, qui, sans cesse, revient sur elle-même, à travers des noyers, des chataigners, des cerisiers, des figuiers, arbres qui leur sont sans doute venus de l'Italie, commc chcz nous ils sont venus de l'Asie. »

« Le soleil, déjà ardent, commence à nous gêner. Nous redescendons, et Ursus m'invite à prendre chez un cabaretier, au bord de la route, une jatte de vin rouge excellent. C'est la richesse du pays. Les Parisii maudissent le souvenir de Domitien qui fit arracher toutes les vignes, et bénissent le bon Probus qui, de nos jours, a permis de les replanter. Du pain cuit sous la cendrc, ct quelques figues, complètcnt cet agréable rcpas... »

« Pendant que nous prenons ainsi le frais sous la tonnelle, voilà qu'au bout d'un champ voisin passent rapidement des hommes et des femmes qui se dissimulent derrière les broussailles, et disparaissent tous au même endroit, comme s'ils s'enfonçaient dans quelque ouverture souterraine. Notre hôte, interrogé, nous dit avec colère que ce sont des « galiléens ou chrétiens » ; leur détestable engeance pullule chaque jour davantage ; ils abondent dans ces lieux remplis de profondes carrières, et s'y cachent pour commettre leurs crimes abominables, sacrifier des enfants et boire ensuite leur sang. Ils fréquentent les « Bagaudes et sont Bagaudes eux-mêmes ! » « Nous quittons le tavernier, plcin de tristesse et de craintc sur les dangers dont ces chrétiens menacent l'cmpire, car nous savons, Ursus et moi, qu'ils déchaînent sur Rome la colère des Dieux, qu'ils refusent le service militaire, et qu'ils appellent de leurs vœux les barbares ! On dit même que Constance les protège secrètement !... »

« Nous reprenons notre marche sur la « Longue voie », (1) juste

(1) Probablement la voie que nous appelons aujourd'hui la rue Saint-Jacques.

assez large pour deux chars. Tout au long, des tombeaux çà et là, et d'élégantes villas témoignent de la richesse et du goût de leurs propriétaires. A droite, sur les flancs du mont « Lucotitus », ce ne sont que fours à poterie, ateliers pour la fabrication de vases d'un dessin élégant : coupes, amphores noires, grises ou rouges, figurines, Dieux gaulois ou romains, bonshommes grotesques, façonnés là sur place, avec la terre trouvée sur les lieux mêmes ; une industrie toute locale, un « article de Lutèce » genre Samos. J'en achète quelques-uns pour en faire don à mes amis de Nîmes. »

« Mais Ursus m'entraîne ; nous passons près de la place d'armes et d'un petit temple de Bacchus (1), situé à notre gauche, et nous nous arrêtons devant les « Thermes », immense édifice bordé de jardins qui s'étendent jusqu'à la Seine ! »..... « Nous admirons surtout le « frigidarium » (2)..... aux angles des voûtes figurent des proues de navires, emblêmes de la prospérité de Lutèce et de son commerce par eau..... »

« Mais tout à coup un grand bruit nous arrache à notre contemplation. Nous revenons en arrière ; le camp est en émoi. Des soldats accourent en criant : « Au cirque ! au cirque ! » On vient d'apprendre que quelques misérables Francs ont été surpris pillant des maisons, des villas de campagne aux environs du Louvre-en-Parisis. Amenés ici immédiatement, ils vont être livrés aux bêtes. Nous suivons avec difficulté les magistrats municipaux, qui, comme nous, se rendent aux Arènes, où leurs places d'honneur les attendent ; le Sénat, « splendidissimus ordo » ; les « duumvirs », les édiles, les « questeurs », précédés de leurs « licteurs ». Comme à Orléans, à Orange, les constructeurs, suivant l'usage, ont profité de la déclivité de la montagne pour y adosser les gradins. Nous pénétrons dans l'immense cuve par l'étage supérieur, réservé aux femmes, aux esclaves, à la foule en haillons. Un immense velum garantit des ardeurs du soleil les spectateurs, au nombre de vingt mille peut-être ! L'enceinte de forme ovale répond à deux destinations. Dans l'arène plate, sablée, gardée par une forte barrière, ont lieu les combats d'animaux et les combats de gladiateurs. C'est là que les Francs vont être dévorés par les fauves. Les gradins n'occupent que l'hémicycle appuyé sur la montagne ; dans l'autre, pas de gradins, mais une véritable scène, où se jouent les pantomimes et les autres divertissements. Le fond est occupé par un massif de verdure ou par un

(1) Sur l'emplacement sans doute où se trouve aujourd'hui l'église St-Benoit.
(2) La salle des bains froids.

motif d'architecture la plus riche, composé alternativement de niches canées et demi-circulaires. Au-dessus l'œil du spectateur se repose sur le cours du fleuve et les coteaux verdoyants qui le dominent. Les grandes assises du peuple Parisii se tiennent dans ce lieu orné de toutes les magnificences de la fresque et de la sculpture (1) ».

« L'heure nous presse ; nous quittons les Arènes, et nous nous rapprochons de la Seine dont nous longeons la rive gauche, où est amarrée toute une flottille de bateaux marchands. La pointe orientale de la « Cité » divise le fleuve en deux bras, dont le plus petit est de notre côté. Il est si étroit que nous distinguons très bien dans l'île l'autel élevé à Jupiter, par les « Nautès », au temps de Tibère. Nous entrons dans la Cité par le « Petit-Pont ». C'est à la pointe occidentale que s'élève, dans la plus belle situation, le palais majestueux des Césars et des gouverneurs de la « Cité ». On y rend très souvent la justice. »

« Devant le Palais se trouve « le Forum », à la fois place publique et marché. On y lit les édits, on y vend à l'encan. » ...

« Nous sortons de la Cité, par le « Grand Pont », et nous nous trouvons sur la rive gauche de la Seine, basse, marécageuse, peu bâtie. Des voies exhaussées sur des digues courent en ligne droite au milieu de ces marais ; elles ont leur trottoirs, leurs colonnes militaires, leurs pierres plantées de distance en distance pour permettre de monter plus facilement à cheval. L'une continuant la voie d'Orléans, par où nous sommes venus, se dirige vers les provinces du Nord (2) ; une autre vers Soissons, Senlis, Louvres et Reims (3) ; une autre à l'Est, vers Sens (4). Depuis quelques années les faubourgs commencent à s'y former. »

« Un de ces chemins m'attire, celui qui conduit au « temple de Mars », dont le profil se dessine tout en haut de la colline. Nous nous y engageons, mais la nuit approche ; les passants deviennent rares ; deux soldats que nous rencontrons nous conseillent de ne pas pousser notre promenade plus loin : La contrée n'est pas sûre, elle est fréquentée par des partis Francs ou Allamans qui, chaque jour plus hardis, vont marauder, piller, jusqu'auprès des murs de la ville... ».

(1) C'était un des plus beaux monuments de Lutèce, où la décoration peinte les statues, les colonnades jouaient un rôle important, les Parisii y ont acclamé Postulus, puis Julien, partant pour reprendre aux Germains, Saverne et Strasbourg.

(2) Probablement la Rue Saint-Denis.

(3) Probablement la Rue Saint-Martin.

(4) Probablement la Rue Saint-Antoine.

Nous écoutons des paroles si sages, et, harassés de fatigue après une telle journée, nous revenons chercher le repos dans l'hôtellerie où nos serviteurs nous attendent... »

. . . .

Après avoir lu le récit de ce jeune Chevalier Romain, vous serez convaincu, je l'espère, que Lutèce était déjà une ville de quelque importance dès le IVe siècle.

Les Romains, du reste, étaient trop intelligents pour ne pas comprendre les avantages de la situation géographique, économique et administrative de Lutèce. Non seulement il y vint des administrateurs, des juges et des receveurs d'impôts, mais encore de riches propriétaires, de grands marchands Romains. Ils bâtirent tous à la « Romaine », des villas carrées, élevées avec des murs de pierre et de chaux, des toits de tuiles cintrées, à double pente, avec pignon à chaque extrémité : alors les Parisii, renoncèrent à leurs humbles cabanes rondes et ils construisirent des « maisons gallo-romaine ». Les habitants de Lutèce étaient devenus avec l'agrandissement, l'accroissement de leur village, des ouvriers et des marchands ; les bateliers surtout formaient une association riche et puissante, placée sous la protection des Romains : c'étaient les Nautès ;

Au milieu de cette salle des Thermes, où sont groupés tant de débris précieux pour l'histoire, s'élève un pilier carré, sculpté grossièrement sur les quatre faces : c'est l'autel provenant du Temple élevé à Jupiter, qui se trouvait placé à la pointe orientale de l'Ile, là où jadis s'élevait un bois sacré, par la main des druides, là où s'élève maintenant la grande cathédrale gothique, Notre-Dame ! En lisant l'inscription en latin gravée sur les faces de l'autel des Thermes :

« Sous Tibère-César-Auguste,
Les Nautès Parisii ont élevé publiquement
cet autel à Jupiter
Très bon — Très grand. »

On comprend, plus que jamais, combien doit-être sacrée, à tous les Parisiens de Paris, la noble devise inscrite de tous temps sous ces « armoiries ».

« *Fluctuat nec mergitur* »

(A suivre.) G. Ch. DE VALVILLE.

Aveu

Tu ne peux pas savoir, ami, comme je t'aime,
Ni de quelle douceur je voudrais t'entourer,
Car mon être éperdu ne sait que t'adorer
Et quoi qu'il adviendra je t'aimerai quand même.

Vois, je ne crains plus rien, forte de ton amour,
Et je puis tout braver de la vie et du monde,
Car je possède en moi les trésors de Golconde,
Puisque tu m'as donné ton âme pour toujours !

Quand je t'ai près de moi, je voudrais que tu sentes
De quel émoi profond tout mon être est troublé,
Et que tu puisses lire en mon regard voilé
Le bonheur infini dont ton amour m'enchante.

Je voudrais retenir entre mes doigts nerveux
Les heures qui s'en vont, fugitives et brèves,
Car trop tôt chaque jour notre extase s'achève,
Trop courts sont les instants où nous sommes heureux.

Mais quand tu n'es pas là, c'est à toi que je pense,
Car je n'aime plus rien de ce qui n'est pas toi.
J'ai mis en notre amour mon bonheur et ma foi,
Et j'ai tout oublié pour que tout recommence !...

Je serai ton esclave, ô mon doux bien-aimé ;
Mes désirs sont les tiens. Ne suis-je pas ta chose ?...
Que pour toujours ton rêve en mon âme repose
Et la mort peut venir...... nous nous serons aimés !

JEANNE MYRSAND.

DON SUPRÊME

De toi, j'ai fait un dieu, car je suis la prêtresse
Qui t'adore à genoux et t'offre sa beauté.
Vois, j'ai mis mes désirs et mon rêve exalté
Dans le calice d'or où tu boiras l'ivresse.

Je t'ai donné mon être assoiffé de tendresse
Et mon amour fervent rêvant d'éternité,
Et seul, tu connaîtras l'ardente volupté
De mon corps lumineux vibrant sous ta caresse.

Je t'aime éperdument ; qu'importe l'avenir,
Puisque mon seul espoir est de me souvenir
En sentant ton empreinte en ma chair immuable ?

Au gré de ton caprice et pour mieux te chérir,
A tes pieds j'ai brûlé mon orgueil indomptable,
Et gardé simplement la force de souffrir.

JEANNE MYRSAND.

Un peu de Théâtre

Théâtre Antoine

Le Baptême, comédie en 3 actes de MM. Savoir et Nozière.

Voilà une très belle soirée que nous donne l'*Œuvre*, nous devons lui en savoir gré puissamment.

C'est du beau, du très profond théâtre, où malgré le peu d'importance du sujet, jamais un moment d'ennui ne vient visiter le spectateur. Cette histoire de juifs convertis au christianisme finit par nous intéresser vivement, et bien souvent par vous émouvoir.

Les acteurs ont rivalisé de talent :

Ce furent *MM. Juvenet, Tramont, Luxeuil, Menaud, Chabrier* et *M. Adet*, qui fut très émouvant et très juvénil, *Mmes Cheirel, Guita Dauzon, Martcha, Carmen Silva*, etc., etc.

Théâtre du Grand Guignol

L'Affaire Zézette, d'Adrien Vély et Miral.

La Buvette, pièce de Pierre Montrel.

Dans la Pouchkinskaia, drame de M. Gaston Ch. Richard.

La Petite Dame en Blanc, pièce en 2 tableaux de P. Giafferi.

Terres Chaudes, drame en 2 actes de M. R. Lenormand.

La Délaissée, de M. Max Maurey.

Comme les autres fois nous avons entendu quatre pièces très amusantes, dont une où nous voyons les tribulations d'un collier, d'une bande d'aigrefins et de petits bourgeois naïfs, l'autre la fameuse *Délaissée* où Max Maurey a mis toute sa bonne humeur ; deux drames sauvages et cruels, l'un en Russie, l'autre dans de lointains pays tropicaux, qui nous montre les aberrations qui naissent dans des cerveaux surchauffés par le soleil.

M. Dullin nous a donné une figure de malade du foie, monomane de 'injustice, rongé par la fièvre, tout à fait curieuse et étrange, c'est vraiment un acteur remarquable.

Après *La Folie Blanche*, *Les Possédés* et tant de pièces fortes *M. Lenormand* nous prouve une fois de plus qu'il est un dramaturge très puissant qui procède à la fois, d'Ibsen et de De Curel.

On a applaudi sincèrement la belle troupe de *M. Maurey : MM. Gréhan, Saint-Ober, Viguies), Billard, Grange, Brizard, Guérard, Desmoulins, Defresne, Dublin* qui nous enchanta si souvent aux « Arts » ; *Mmes Gallet, Votta, Ugazio, Vallier, Dherblay* et l'admirable *Marcelle Barry*.

J.-A.-G. Périer.

Les Livres

Henry Daguerches. — *Le Kilomètre 83.* — (Calmann-Lévy.

Un roman très intéressant et très captivant sur la vie aux colonies, avec des descriptions magistrales, où l'on retrouve toute la puissance de coloris la plume de l'auteur *de Consolata* et de *par le vaste Monde.*

Lucie Delarue Mardrus. — *Douce Moitié.* — (Fasquelle).

Dans le cadre de Paris, puissamment évoqué, non loin de Notre-Dame, l'écrivain charmant et sensitif, qui nous donna déjà tant de chef-d'œuvres d'observation et de psychologie profonde, nous dépeint des caractères curieux et très nouveaux.

Cyril Berger. — *Cri-Cri.* — (Ollendorff).

Une jolie histoire d'enfant vagabond, livré à l'aventureuse vie des gosses pauvres de la capitale, avec toutes les compromissions et tous les maux qui les accompagnent sans cesse, mais aussi la philosophie naturelle qui les soulage et les aide à supporter les coups du destin, malgré leur jeunesse. Il y a des pages émues sur l'enfance et des descriptions de Paris tout à fait évocatrices et très fortement burinées.

Duhamel. — *Le Combat.* — (Mercure de France).

Belle impression d'art en lisant cette pièce jouée trop peu longtemps au Théâtre des « Arts ».

Saadi. — *Le Jardin des Fruits.* — (Mercure de France).

Après « Le *Jardin des Roses* » M. *Frantz Toussaint* nous donne la traduction de cette autre œuvre de poète de Chiraz, œuvre pleine de saveur, de charme, de douce philosophie. Et bien qu'un Persan pur sang ait déclaré que cette traduction était à peine une ébauche de ce chef-d'œuvre, cette lecture m'a procuré de la joie très sincère.

Suarès. — *Idées et Visions.* — (Emile Paul).

Encore un livre plein de beauté, de splendeurs du verbe, d'images rutilantes et d'idées neuves. Une philosophie très curieuse et très personnelle émane de ces pages comme de toutes celles de Suarès et c'est avec enchantement et étonnement qu'on lit un livre de cet écrivain.

René Boylesve. — *La Marchande de Petits pains pour les Canards.* —

Jolies histoires où l'on retrouve l'agréable façon d'écrire, la finesse d'observation et la bonne humeur de celui qui nous donna le *Parfum des Iles Boromées*, les *Bains de Bade*, la *Leçon d'Amour* dans *un Parc, Mlles Cloque, la Becquée*, et tant de volumes où la Province est si vraiment dépeinte, avec ses beautés, ses laideurs et ses petits ridicules.

Albert Flament. — *Aux Jardins d'Espagne.* — (Laffitte et Cie).

Un roman aimable et tendre, qui contrairement à ce qu'annonce le titre, ne se passe pas dans d'ensoleillés jardins de Madrid, de Séville, ou de Grenade, mais à Paris, dans une boutique, où se vendent des produits étrangers et étranges.

J. H. Rosny Ainé. — *Dans les Rues.* — *Les Rafales.* — (Fasquelle)

Après son roman bourgeois « *Les Rafales* » l'auteur nous donne une étude sur les mœurs apaches, où nous revoyons vivre les mêmes personnages que précédemment. Et c'est très aigü, très âpre, très étudié, avec des visions fortes, des faubourgs, des plaies sociales, des gangrènes morales et physiques, de tout ce qui fait le Paris nocturne, ignoré de tant de Parisiens.

Comme l'auteur a sû nous montrer les défaillances, la chûte graduelle, la déchéance du jeune Lérande ! Comme sont lumineuses à son côté les figures du frère aîné et de la mère, qui resteront honnêtes jusqu'au bout, malgré tout !

C'est l'œuvre d'un grand psychologue, d'un observateur très avisé et très sincère en même, temps que d'un poète, car il y a des pages pleines d'envolée.

Et puis, contrairement à tant d'autres, il n'emploie l'argot que quand il le faut absolument, pour frapper plus fort les lecteurs, parce qu'il est dans l'ambiance et que le mot crû vient naturellement.

M. *Rosny Ainé* promet d'autres volumes semblables, tant mieux, nous aurons encore de belles émotions et peut-être aussi des frissons d'horreur comme j'en ai ressenti en lisant la mort de la vieille femme.

C'est une fresque à la manière noire très puissante et très impressionnante, très Balzacienne. Voilà un livre qu'il faut avoir lu comme Bubu de *Montparnasse* et le *Tigre et Coquelicot.*

Le Bibliomane

Revue des Revues

J'aimerais lire beaucoup de revues comme la *Belgique artistique et littéraire ;* elle sait, à des tendances très nettes allier un assez grand éclectisme ; elle est locale sans esprit de clocher ; elle fait une large part aux arts plastiques. Sa présentation est bonne, ce qui ne gâte rien. M. Gossart y publie une étude intéressante sur Philippe II dans l'ancien théâtre espagnol.

Il faut louer l'*Effort Libre* de sa combativité, précieuse à une époque où la jeunesse se lance à corps perdu dans tous les ridicules à la mode. Mais pourquoi a-t-il accepté comme « fragment d'un poème » cette mauvaise prose de M. Martinet ?

Dans la *Revue de Belgique*, M. Léopold Aletrino, consacre quelques pages élogieuses à la gymnastique rythmique de Jacques Dalcroze.

J'ai lu dans l'avant-dernier numéro du *Divan* un assez amusant badinage de M. Tristan Derème : Ces quelques vers toutefois ne me semblent pas justifier ces premiers mots de M. Louis Thomas : « J'ai une passion — peut-être criminelle — pour les vers de M. Derème »... Si M. Derème craint le ridicule, il devra se défier de ses amis.

L'*Olivier,* de Nice, continue son œuvre féconde de décentralisation littéraire.

La *Scena Illustrata* — magazine italien assez joliment présenté — consacre un article à l'apologie de M. Lépine. Elle m'est plus sympathique par ses gracieux croquis de Touraine.

R. V.

Le Gérant : E. Basset

Niort. — Imp. Nouvelle Clouzot

Sixième Année. Juillet 1913. N° 3.

LES
RUBRIQUES NOUVELLES
ET GAZETTE LITTÉRAIRE RÉUNIES

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

Directeur : J.-A.-G. PERIER

ABONNEMENTS

France et Colonies 8 francs par an

Etranger......... 10 francs par an

AVIS

La Direction n'est pas responsable des articles insérés, qui n'engagent que leurs signataires.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La Publicité et les Abonnements doivent être adressés chez M. Basset, 3, rue Dante.

A nos Amis, Lecteurs et Abonnés

L'Art de nos jours vit dans une atmosphère morne et grise. L'effort en commun qui vivifie est méconnu. Chacun, à grand peine, poursuit de son côté son labeur : au total, on s'ignore, on se méconnaît peut-être, et l'ardente jeunesse n'apprécie pas assez l'ensemble de ses propres forces. Nous avons l'espoir d'y apporter remède.

Il est impossible de concevoir une société sans une centralisation quelconque : Toute société se forme nécessairement d'une certaine portion de forces individuelles déléguées et centralisées. La sociabilité et la liberté sont distinctes dans l'homme, et cependant s'y coordonnent et sont indispensables l'une et l'autre.

Ces facultés doivent, avant tout s'équilibrer, mais non s'absorber ! Car la liberté sans la sociabilité, ce serait l'impuissance, et la sociabilité sans la liberté, c'est l'anéantissement de toute énergie morale ! Or, la centralisation, à notre époque, ne connaît plus de bornes ! La centralisation artistique surtout..... Les divers milieux artistiques de la France se groupent, se rassemblent, chacun dans son pays d'origine, sans avoir de relations entre eux.

Les jeunes artistes appartenant à l'Ecole de Bordeaux ignorent leurs condisciples, je dirai mieux, leurs compatriotes de Lille qui les méconnaissent également !

Joindre ces milieux, les faire mieux se connaître, telle est notre ambition. Notre Revue sera ainsi le trait d'union nécessaire entre les différents centres artistiques de France.

Les Rubriques Nouvelles

parleront, critiqueront, défendront aussi bien les Artistes du Midi que les Artistes du Nord. Si elles connaissent les « Salons Parisiens », elles n'ignoreront pas les «Expositions régionales ».

Leur action sera par cela même renforcée.

Les Manifestations Artistiques étrangères, elles aussi, y seront l'objet d'une étude approfondie.

Avant tout, *Les Rubriques Nouvelles*, revue d'art, resteront une

Revue de Jeunes

Des Revues d'Art, ô certes, il n'en manque pas, mais à qui s'adressent-elles ? Vous ne l'ignorez pas ; à M. X..., membre de l'Institut, à M. Y..., littérateur mondain et influent, à M. Z..., peintre officiel... Notre Revue, n'a qu'un cri d'enthousiasme, de bonté, de jeunesse :

Place aux Jeunes !

Une Revue n'est jeune que si, composée de jeunes gens, elle est l'avant-garde du progrès, elle représente des idées neuves, saines et fortes, généreuses, vraies et hardies ; Certes, certains jeunes peuvent être blasés et certains vieux peuvent être jeunes.

Les Rubriques Nouvelles

a fait et fera toujours appel à tous les talents, à toutes les bonnes volontés, à toutes les initiatives privées, avec une parfaite indépendance : Elle n'est pas, quoique jeune encore, assez naïve ou assez audacieuse pour se faire le défenseur d'une Ecole, le héraut d'une formule exclusive d'Art ou de littérature ! Notre seul guide sera « Le Sens » purement français de la tolérance en matière intellectuelle, limitée par les égards qu'on se doit entre gens de bonne compagnie. Le bon goût et la sincérité du talent seront la seule marque commune des écrivains et des artistes qui, poussés par les « quatre vents de l'Esprit », nous feront l'honneur d'être des Nôtres ! D'ailleurs, il leur sera loisible de discuter entre eux leurs opinions respectives, pour le plus grand profit et intérêt des lecteurs.

Nos collaborateurs l'ont déjà prouvé ; ils écrivent comme ils pensent, avant tout, avec leur cœur et leur conscience ! leur éclectisme, qui pourra exciter le dédain des doctrinaires ou des « exaltés », répond et répondra toujours au goût du plus grand nombre des esprits cultivés, qui ne se sentent ni « traditionnels » ni « modernistes » à outrance et qui ne veulent vivre ni avec les morts ni avec les précurseurs du XXIe siècle ! Certes, l'on pourra nous dire que nous sommes des éclectiques d'instinct, des critiques d'occasion, des artistes à la bonne franquette, que sais-je ! Tant mieux ! Laissons dire et faisons bien ; voilà notre devise !.... Molière avait raison quand il écrivait ces lignes toujours vraies : « Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire ? Laissons-nous donc aller de bonne foi, aux choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir ».

Il faut donc que *Les Rubriques Nouvelles* soient aussi Les Rubriques des Arts.

Il faut qu'elles s'imposent à l'artiste, qu'elles soient pour l'intellectuel une nécessité, un guide pour l'amateur.

Voilà pourquoi notre Revue ne se contentera pas de donner la critique des grands et petits « Salons », des artistes en vogue ; elle se fera aussi un devoir d'énumérer, d'analyser les Concours, les Examens, les Prix de toutes

Les grandes Ecoles d'Art Français

dont aucun organe ne donne le compte-rendu, qu'ils soient de Paris, de Bordeaux, de Lyon, de Lille, de Marseille..., ou d'ailleurs,

Les Expositions Régionales

dont les résultats ne sont nulle part groupés et analysés.

Les Mouvements artistiques de l'Etranger

si féconds en enseignements et en idées nouvelles. Tels seront les principaux points où nous appliquerons notre effort ; les informations sûres, que nous devrons à des correspondants particuliers et spécialisés dans chaque branche, seront du plus haut intérêt professionnel pour tous les travailleurs artistiques.

Cette partie technique, dont nous esquissons ainsi un bref programme, ne sera pas la seule. Elle sera complétée par une partie documentaire où tout ce qui touche à l'histoire de l'Art sera représenté. Etude des œuvres d'art de tout genre, Manifestes d'Ecoles, opinions et idées ! Nous croyons cela essentiellement utile à l'harmonieux développement de l'Art. Les deux parties de notre œuvre ; Etude des Arts, chronique documentaire, se complètent donc parfaitement l'une l'autre, comme elles complètent l'effort littéraire des

Rubriques Nouvelles

Aussi espérons-nous que continuera l'appui de tous ceux qui ont bien voulu nous soutenir jusqu'ici. Au moment où nous élargissons notre essor, plus que jamais, il faut s'entr'aider pour mener à bien l'œuvre utile et nécessaire que nous entreprenons.

Mieux encore que cette sincère profession de foi, que ce programme artistique et littéraire, les noms de nos collaborateurs, la désignation des œuvres qu'ils ont déjà données :

Les Rubriques Nouvelles, en un mot, leur sous-titre :

Revue mensuelle d'Art et de Littérature

convaincront nos lecteurs et amis, du succès d'indépendance et de perfection qui nous guide.

Avec une pareille réunion de talents et de bonnes volontés, ne sommes-nous pas assurés de faire toujours mieux et toujours plus original ?

G.-Ch. de VALVILLE.

BULLETIN D'ABONNEMENT

“ Les Rubriques Nouvelles ”

UN AN	**France**..................................	**8 fr.**
	Etranger....	**10 fr.**

Je soussigné M(1) ....

déclare souscrire un abonnement d'un an à La Revue “ Les Rubriques Nouvelles ” *à partir du* ....

et en remets ci-inclus le montant en (2) ....

(1) Nom et adresse.
(2) Mandat ou timbres.

N.-B. — Tous les mandats et lettres doivent être adressés au nom de : M. BASSET et Ce, Libraires-Editeurs, 3, rue Dante, Paris Ve

En vente à la même librairie :

SOLANGE PELLAT

L'ÉDUCATION AIDÉE PAR LA GRAPHOLOGIE

Ouvrage rédigé conformément au vœu du premier Congrès International des sciences de l'Ecriture.
Illustré de 107 exemples d'écriture.
Un fort volume in-16.... 4 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Le Cœur dans l'écriture

Considérations sur l'égoïsme et sur les sentiments généreux facilitant l'accès des études graphologiques (deuxième édition, 18 clichés).
Une brochure........... 1 fr.

L'Ecriture caressante

Etudes sur la flatterie, la souplesse psychologique, le désir de paraître sympathique (deuxième édition, 38 clichés).
Une brochure .... 1 fr.

Le Graphologue grincheux

Dialogue répondant aux objections contre la graphologie.
Une brochure .... 1 fr.

La Graphologie

Ses méthodes de vérification expérimentale.
Une brochure........... 1 fr.

La pratique de l'expertise en écritures

Une brochure ...... 0 fr. 50

De l'évolution actuelle de l'expertise en écritures

Une brochure ...... 0 fr. 50

Le rôle de la graphologie dans l'expertise en écritures

Une brochure .... 0 fr. 50

ROGER DÉPAGNAT :

LES MARTYRS DE L'AVIATION

1908-1911

Introduction de Maurice BARRÈS de l'Académie Française

Ouvrage couronné par l'Académie des Sports et honoré des souscriptions des Ministères et de la Ville de Paris.

Un vol. in-16 jésus de 350 pages ; orné de nombreuses photographies..... 3 fr. 50 *franco.*

11e Edition

DU MÊME AUTEUR :

Pour paraître incessamment :

LES MARTYRS DE L'AVIATION

1912

Préface de Paul Painlevé

Député de Paris, Membre de l'Institut

En souscription : 3 fr. 50



NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT

6me ANNÉE AOUT 1913 NOUVELLE SÉRIE N° 4

Le Numéro : 60 cent.

LES RUBRIQUES NOUVELLES

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

SOLANGE PELLAT, Directeur

SOMMAIRE :

PARIS
E. BASSET ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DANTE, 3

Le Directeur et la Rédaction reçoivent tous les Samedis, de 9 heures à midi, 3, rue Dante.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Roger Dépagniat, secrétaire de la Revue, 3, rue Dante.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Il n'est répondu aux auteurs que dans le cas de l'acceptation de leurs manuscrits.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Abonnements : France, 8 fr. ; Etranger, 10 fr.

6me ANNÉE AOUT 1913 Nouvelle série — N° 4

LES

RUBRIQUES NOUVELLES

Le problème de l'ordre dans « La Colline Inspirée »

C'est sous un ciel délicat et voilé d'Ile de France et où s'annonce déjà la douceur furtive du printemps, que j'ai écouté se dérouler, tout le jour, l'odyssée des trois frères Baillard. Cette colline de Lion que je devine se profilant sur l'horizon lorrain, et qui haute, a vu le dur profil et les yeux illuminés de Léopold, la grâce plus molle de Sœur Thérèse, s'embellit, dans l'air léger, d'un parfum puissant, mais sans volupté. Si des forces obscures d'enthousiasme jaillissent de la prairie sans cesse balayée par le vent, on n'y respire pas l'odeur des roses, ni des fleurs nostalgiques de l'Automne. Seuls s'y dressent des murs à demi-détruits et que garde leur orgueil désolé.

Aussi bien ne nous attendions nous pas à trouver, sur ce sommet que menace un ciel abaissé, le vertige merveilleux que Barrès éveilla pour nous des lagunes croupissantes de Venise ou des étangs d'Aigues-Mortes, ni la sécheresse exaltée et brûlante de l'Espagne. Ce ne sont plus ces cris déchirés ni ces ardentes complaisances qui nous faisaient tressaillir, en nous révélant à nous-même, mais un récit uni et dépouillé et où le tumulte intérieur ne se révèle que sourdement. Ce ne sont plus les idéologies passionnées d'un « *Amateur d'Armes* » qui cherche surtout la volupté, mais d'un qui veut atteindre à la plus sûre discipline.

Quand Barrès citait dans son « *Discours pour les Eglises* » Gœthe parlant de « ces lieux où la raison n'atteint pas et où cependant on ne veut pas laisser régner la déraison », il autorisait à prévoir « *La Colline Inspirée* ».

On y voit s'agiter et combattre, contre un ordre nécessaire, les plus belles puissances de sentiment. Qui se refusera à saluer malgré qu'il puisse le tenir pour un peu dément, ce bâtisseur qu'est Léopold Baillard. Son âpre ardeur de visionnaire et de paysan prennent quelque chose d'héroïque, et le chant qu'il fait retentir sur la colline, dans la chapelle de son couvent, s'il est profane, a les plus beaux accents de la foi.

Mais quel danger que cette musique, si nous entraînant hors de nous-mêmes, elle ne nous permet plus d'y rentrer et nous livre au délire d'une imagination que ne guide, ni ne retient plus la raison. A l'individu, il n'est pas contesté de se faire sa religion et de s'enivrer des plus folles illusions. A quel amant imposera-t-on de n'adorer plus sa maîtresse ? Mais si nul n'est tenu de croire que la vérité soit une, sera-t-il permis de détourner de leur chemin et de conduire à une erreur qui apparaît manifeste les âmes qui furent troublées par quelques apparences magnifiques.

Et ainsi se pose à nouveau dans l'œuvre de Maurice Barrès, ce problème de l'ordre auquel M. Jean Herluison consacra déjà une si intéressante brochure (1).

En effet, si Barrès ne cache pas sa sympathie pour ce magnifique illuminé, ce grand remueur d'âmes et de terre qu'est Léopold Baillard, et que cependant il accepte volontairement que cet évêque invisible, qu'il ne nous présente pas, et seulement symbolise l'ordre nécessaire, triomphe, il nous est aisé de deviner combien il regrette tant d'énergie perdue, et un si constant effort qui ne peut ni ne doit aboutir. Mais si grand qu'en puisse être son regret, il n'hésite pas à condamner dans son œuvre, au nom d'un intérêt supérieur, celui qui s'est révolté contre la loi.

Que M. Léon Werth, à qui les idées de Barrès apparaissent à la fois hostiles ou négligeables et non soutenues par la moindre parcelle d'art, me pardonne de trouver là un renoncement qui n'est pas sans grandeur, encore qu'il soit permis de l'avoir prévu.

(1) Maurice Barrès et le Problème de l'ordre. (Nouvelle Librairie Nationale).

M. Jean Muller qui est peut-être un des plus sagaces, est à coup sûr, un des plus intéressants reprseéntants de la jeune critique, écrivait voici quelques mois (1) un curieux article qui portait ce titre : « Les grands attardés : Maurice Barrès ». Un grand attardé, c'est-à-dire un romantique. Quelle redoutable équivoque surgit aussitôt du mot romantique qui ne connaît pas, à mon sens, de bonne définition. Je ne sais quoi d'emphatique et de grossier l'accompagne et l'on songe à la crise quasi-inévitable qu'il déchaîna en nous. La lecture épuisante de Werther, à seize ans, quel trouble malsain ne réveille-t-elle pas encore dans nos âmes ? Faut-il donc assimiler Maurice Barrès à ces fauteurs de désordre ?

Si j'entends bien, la grande querelle que Jean Muller (qui aime beaucoup M. Paul Adam) fait à l'auteur de « *Colette Baudoche* » c'est d'être « *passéiste* ». Chez l'esthète anarchiste qui dresse, un peu laborieusement, son « Moi » en opposition aux Barbares, comme chez le député dont la voix brève et un peu sourde à l'honneur d'exciter les fureurs de l'honorable M. Beauquier, il retrouve le même désir de s'exiler du réel. Et ce goût de la mort qui parfume de façon inoubliable l'œuvre de Barrès, encore que lui-même le respira avec volupté, lui apparaît desséchant et stupéfiant.

C'est par ce dernier point en effet que le chantre inégalé de Venise s'apparente à la meilleure période romantique, aux pages les plus émouvantes d'un Chateaubriand. Mais chez lui plus de ces articles de bazar oriental qui décorent si fâcheusement une bonne partie de la littérature du XIXe siècle, ni les cris et les divagations de ceux qu'on est en droit de compter parmi ses pères spirituels... Parlant, dans un de ses récits les plus passionnés et les plus parfumés, de l'émotivité romantique, il déclare qu'il veut la régler (2). Source d'une discipline au milieu des plus mortelles exaltations, voilà ce qui le distingue des romantiques, et fait de lui un classique, au sens le plus noble du mot.

Et cette recherche constante d'une discipline, elle est déjà dans le jeune écrivain, qui, au sortir du lycée, révolté contre la philosophie Kantienne, écrit *Sous l'œil des Barbares* et

(1) Revue Indépendante, 25 juillet 1912.

(2) *Amori et Dolori Sacrum*, p. VII.

l'Homme Libre pour en venir à composer *Le Voyage à Sparte*, *Colette Baudoche* et les admirables discours pour les Eglises. Malgré l'ironie qui pousse, pour ainsi dire, ses premiers livres, il faut croire à son inquiétude de trouver une assise solide, un terrain ferme où se rattacher. Et quel avertissement serait plus significatif que son admiration pour la méthode d'Ignace de Loyola.

Singulière pénétration que celle de cet orgueilleux jeune homme qui, exalté du beau danger que recèle par exemple cette phrase : « Si j'ai tant aimé ma petite amie, c'est qu'elle était pour moi une chose d'amertume » (1), ne s'y abandonne pas mais l'utilise. Plus tard, il dira : « dans les *Déracinés*, l'Homme libre distingue et accepte son déterminisme. Un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et, d'analyse en analyse, il éprouve le néant du Moi jusqu'à prendre le sens social » (2). Ne nous étonnons donc pas que par ses affinités naturelles, il ait été amené à constituer et à affermir en lui-même ce culte de la terre et des morts sur lequel il a édifié son œuvre. Un chrétien qui n'a pas la foi; voilà ce qu'on y devine. C'est à cette angoisse métaphysique que se rattache aujourd'hui *la Colline Inspirée*.

Oserai-je dire qu'il a voulu canaliser et empêcher que ne divague cet inconscient qu'il chantait jadis ainsi : « De tous les échelons où l'inconscient nous transporte, nous prenons un plus vaste horizon du monde » (3). Cela permettrait d'opposer, à ce goût de la mort, attirance surtout romantique que Jean Muller voit confirmée par le bruit qui courut d'une conversion et les discours sur les Eglises, un souci plus haut. Romantisme suppose évidemment individualisme. Aux premiers livres de Barrès, on pourrait mettre en épigraphe ce mot d'Edouard Rod, dans *Le Silence* : « L'individu m'intéresse plus que la Société ». Or, ici, Barrès ne dissimule pas une certaine admiration pour Léopold Baillard, et cependant il ne proteste pas contre sa condamnation. Le problème de l'ordre se pose devant lui : il se soumet. Et certes, pour résister à cet enthousiaste mystique et dur, il lui a fallu tout le secours d'une logique

(1) Le Jardin de Bérénice, ch. v.
(2) Un Homme Libre (Préface).
(3) Le Jardin de Bérénice, ch. viii.

passionnée. Car le schisme de Vintras propagé par les Baillard ne peut toucher dans sa sensibilité qu'un pur croyant, et je ne sache pas que Barrès ait atteint à cette certitude qu'il a recherchée. Mais il entrevoit, au-delà d'une question de sympathie personnelle, l'écho des pas des Barbares sur la route, et c'est sa raison qui l'a dirigé, et, si l'on veut, ce même instinct qui le fit se reconnaître pour Lorrain. Une nécessité le contraint : qu'il s'écrie à nouveau : «*Qualis artifex pero !* » mais qu'il obéisse. Dans *Le Jardin de Bérénice*, parlant de Saint-Benoît Labre, il admire « la magnificence de cet homme qui se renonçait ». A Dieu ne plaise que je compare notre académicien à ce bienheureux saint, mais l'expression n'en garde pas moins sa force et sa clarté. Est-ce un effet de mon imagination, mais dans cette acceptation de ce qui peut apparaître une injustice, il y a un renoncement. Ayant à choisir entre une anarchie sublime que hantent les rêves et les sacrifices les plus émouvants, et une discipline sévère mais nécessaire, il opte pour l'ordre. En sacrifiant ces révoltés à un intérêt général, il se perfectionne sans doute. Mais il peut se souvenir qu'il a écrit : « Toute augmentation de ton âme suppose quelque chose qui s'anéantit » (1). Pourtant nulle récrimination. Quoi de moins romantique, si nous voulons imaginer la complaisance d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine !

C'est qu'il faut régler et soutenir cet obscur besoin métaphysique des âmes. A la superstition mourante sur quoi rien de durable ne peut s'établir, il préfère, pour apaiser l'inquiétude de ceux qui ne peuvent satisfaire un nihilisme total, une tranquille indifférence, ou les certitudes bornées de la science, la foi fixée par les siècles, route unie où s'espacent ses morts et sa tradition et où il retrouve quelques-unes des assises profondes de sa sensibilité. Ainsi que ce vertige religieux, dont, plusieurs fois, il nous a confié l'angoisse et la tristesse, n'aboutisse pas à la déraison, tel est son souci. Au reste n'avait-il pas dit déjà : « Le fond religieux est à la fois très fécond et très redoutable et l'Eglise y met une discipline ». Cette phrase du Discours sur les Eglises pourrait conclure *La Colline Inspirée*.

Ainsi se poursuit graduellement chez Maurice Barrès, la solution du problème de l'ordre. Je ne juge pas cette solution,

(1) Le Jardin de Bérénice, chap. XIII.

je m'essaie à la constater, simplement. Mais qu'il me soit permis de marquer combien le livre dépasse, par son ampleur et par le rythme secret qui l'anime, l'aventure des trois prêtres schismatiques. De la prairie où l'un des frères Baillard, armé d'une baguette de coudrier s'efforce à découvrir les eaux cachées, Barrès fait jaillir une source abondante de poésie. Magie de ce style unique, qui se déroule avec la pensée, tantôt un peu lourd et tantôt s'élançant aux plus hautes cîmes de l'enthousiasme. Rien ne nous est pénible, et ce fleuve qui roule pourtant le plus fertile limon, reste pur. Si toutes les images ne me satisfont pas, combien sont incomparables et soutenues par la plus sublime et la plus enivrante musique intérieure. Que Barrès chante le soir tombant sur la Colline, la charrue des Baillard remuant la terre de Lion jusqu'au cœur, l'allégresse ou le trouble de ces illuminés, un accent profond magnifie tout. Rien de médiocre ne subsiste, mais toujours parmi cette fièvre brûlante qui anime et trompe les adeptes de Vintras, on croit entendre se souvenir la grande voix des orgues du couvent, sur la Colline...

André Biguet.

Le Chevalier du rêve!...

« *Sous mon manteau je tue le roi !* »
CERVANTÈS.

Si jamais vous avez, dans vos rêves dorés
Sondé le vaste empire où règne les sylphides,
Si jamais vous avez, esprits légers, fluides,
Parcouru comme un trait les cieux démesurés,
Avez-vous rencontré la « Belle Fée au Songe »
Qui sur un trône d'or, dans une tour d'argent,
Sur les cœurs ulcérés, tel un baume allégeant
Du rêve et de l'oubli passe la douce éponge ?

Elle dit à l'esprit captif : « Viens avec moi,
» Laisse-là ta prison... partons à toutes voiles
» Ce pendant que les Dieux aboiront aux étoiles,
» Nous y mettrons le cap sur un blanc palefroi.
» Laisse-là ton geôlier, impuissant à te suivre,
» Pesant... matériel... Déserte-le... Viens-t-en
» Esprit léger, caprice invisible du vent ;
» Pendant qu'il dormira ce soir, comme un homme ivre,
» Laisse-là ton geôlier, laisse là ton bourreau ?

....

» Le rêve, c'est encor le meilleur de la vie ;
» La porte de salut de l'*Ame* inassouvie ;
» C'est la lance qui brille au dehors du fourreau,
» Un éclair dans la nuit, une lueur magique
» Dont s'affole le Gnôme, en couvrant ses trésors ;
» Le regard de l'esprit qui veille, quand tu dors,
» Matière ! quand tu dors ton sommeil léthargique ».

*
* *

J'écoute quelquefois l'appel mystérieux
De *celle qui délivre* et m'envole avec elle
Au pays d'harmonie à tire... à tire d'aile,
Bien plus haut que l'Olympe et par dessus les Dieux.

...Ils cherchent dans la nuit la clef de leur empire
Ce n'est point là mon fait. Il me faut le rayon,
Terre à la chrysalide et ciel au papillon,
Il me faut la clarté ; leur nuit ? Je la déchire
Du fouet étincelant de mon rêve de feu.
...Caprice ailé, je vais loin des clameurs humaines
Où l'égoïsme gronde et attisant les haines
Me retremper l'esprit, le soir, au Pays bleu...
Et du monde réel, abandonnant l'ornière,
Oubliant... oubliant les spectacles banals,
Les grimes et les fards, et tous les carnavals,
Me griser de beauté, de rayon, de lumière !

Puis quand je redescends des calmes régions
Pour te fouler encore, O terre qui m'assommes !
De tous ces contempteurs bravant les légions.
J'ai pris de l'Idéal pour affronter les hommes...

J'ai pris de l'Idéal. — Et je me ris un peu
Du sarcasme impuissant et de l'esprit d'Hercule !
Ils n'effaceront pas le trait de ridicule
Dont je marque, ce soir, l'inauthentique Dieu
De qui le piédestal est fait d'or et de boue
Et de sang... d'imposture et de ruse et de dol,
De violence sans nom, de rapine et de vol.
A mon gré contre *Lui* je fais tourner la roue
Du Destin... Et je dis : « Regardez ! Le voilà... ! »
Et j'arrache son masque au Maître du Tonnerre
Et je le montre nu devant toute la terre
Et j'entends que l'on dit : « *Ce n'était que cela* ! »

Et toi, qui que tu sois, Prince ou Principicule,
Qui des papiers publics raye le nom de Dieu
Que pourront tes arrêts contre mon rêve bleu ?
Couvre toi... Couvre toi ! Monsieur ! de ridicule... !
L'univers conjuré ne peut rien contre moi.
Par ce rêve, j'échappe à toute la matière,
Je suis incoercible et la nature entière
Pour m'écraser peut bien se liguer avec toi ?

Je ne crois pas aux dieux qui règnent sur le monde
En ce siècle électif, en ce siècle d'airain
Où le talent se juge au scepticisme vain...
Je crois à la Beauté souveraine et féconde,
A la source éternelle où burent les aïeux
Dont l'orgueil était moindre et plus grand le génie.
Et j'aime trop les gens de noble compagnie
Pour sacrifier, ce soir, à de vulgaires dieux
Dont l'esprit négatif de toute poésie
Est pour moi sec, aride, insupportable enfin.
Pour eux le ciel est vide et le corps c'est la fin.
Le corps c'est la prison et... j'aime mieux ma mie !

Ma blanche mie, O gai ! la fille aux ailes d'or,
La captive d'un jour que l'espérance anime
Et qui, quand vient le soir, cambrioleur sublime,
Brûle la politesse au geôlier qui s'endort...

« Voilà ce que nous dit la « *Belle Fée au Songe* »
» Qui sur un trône d'or, dans une tour d'argent,
» Sur les cœurs ulcérés, tel un baume allégeant,
» Du rêve et de l'oubli passe la douce éponge ! »
Et le jour est plus calme et pour moi plus serein
Qui succède à la nuit d'une minute brève
Où paladin joyeux, sous le manteau du rêve,
J'ai fait la guerre aux dieux, à Basile, à Caïn...

Félix Maréchal.

Chronique de Cassandre

Juin s'achève. Toutes les femmes sont jolies, tous les hommes souriants ; c'est l'époque de l'année ou la jouissance de vivre atteint son maximum d'intensité. Cependant, ce mois qui devrait ne nous offrir que fleurs, fruits et joies nous apporte aussi des tristesses. De ces tristesses, il convient de tirer un renseignement.

Un deuil récent nous rappelle que les poètes savent mourir. Il faut leur apprendre à vivre. Réagissons. La France n'a pas trop de tous ses enfants.

Il est certain que la vie de l'écrivain comporte (et toujours a comporté) en plus des difficultés multiples auxquelles nous nous heurtons tous, de cruels déboires ignorés du commun des mortels.

Aux heures de création et d'espérance il n'est pas de profession plus attachante pour celui qui l'exerce que le métier d'écrivain. A dire vrai, c'est un sacerdoce, et l'exercice d'une religion. Mais ce culte des idées et de l'harmonie des mots, si propondérant et répandu soit-il, ne l'est pas à ce point qu'il puisse faire vivre tous ses sectateurs. Au reste, ce sont des indépendants Fidèles de mille et une chapelles et suivant en apparence un chef à école admiré, ils ne reconnaissent, face à face avec eux-mêmes, qu'une seule domination; celle de l'esprit inconnu qui les possède, leur dicte ses lois, chante en eux, pour eux et parfois malgré eux.

Il est donc particulièrement délicat et difficile de tenter d'appliquer le régime du droit commun à des êtres organisés de telle sorte. Il le faudrait cependant.

Une aide pécuniaire accordée à temps aux poètes malchanceux atténuera bien des tristesses, évitera bien des drames secrets et leur pitoyable dénouement, mais cette aide ne peut-être que momentanée, *palluative*. Le remède véritable est dans la modification de la mentalité de l'individu.

(1) Léon Deubel, Juin 1913.

Si la pauvreté vaillamment supportée est digne de respect, la misère consentie et présentée comme un palladium d'intellectualité ne peut, aux yeux de tout être doué de logique et de raisonnement, être considérée comme une preuve suffisante de supériorité.

Il faut donc oser dire au poète, à l'écrivain, qu'il n'y a pas de loi morale ou sociale autorisant à l'aider, lui artiste, d'une manière continue et de préférence à l'ouvrier chargé ou non de famille. De même qu'elle réclame de ce dernier une quotité de travail manuel en échange du pain qu il mange, la société organisée est en droit d'exiger de lui, poète, une somme de travail monnayable, une besogne, dont la rétribution doit subvenir aux dépenses de sa propre vie. Que, s'il manque à ce devoir, il charge, même en végétant, la collectivité du poids de sa subsistance ; que cette subsistance est peu de chose, peut-être, mais que ce peu de chose, des milliers de fois répété, porterait une grave atteinte aux droits et aux intérêts de ses frères (si non en poésie du moins en humanité).

Qu'il lui faut donc se résigner à n'être pas que poète, à accomplir un labeur fastidieux et quotidien auquel collaboreront sa main et son esprit mais dont il libérera son âme.

Que si, accomplissant cette tâche en stricte conscience mais sans initiative et sans zèle, il ne peut progresser rapidement dans une voie malgré lui suivie et par suite, s'assurer une existence confortable, il y trouvera du moins l'assurance du pain de chaque jour, assurance à laquelle on attache peu de prix lorsqu'on la possède, mais dont la nécessité se fait cruellement sentir alors qu'on en est dépourvu.

Que l'exercice d'un art *suppose* une quantité et une qualité de jouissances rares, mais *comporte* une somme de tortures indicibles.

Qu'il faut, avant de s'engager dans la Carrière, envisager toutes les éventualités — surtout les pires — et, par l'accomplissement d'un travail régulier exécuté suivant la formule de l'humanité ordinaire, se défendre contre tout ce qui est prétexte à la déchéance du libre arbitre, à l'effondrement total de l'être ou, tout au moins, à l'avilissement de sa dignité.

Par l'exposition de ces faits, nous connaissons que la vie de l'écrivain et du poète est plus pénible à supporter que toute autre, qu'elle exige l'accomplissement d'une double tâche : celle d'assurer dans une juste mesure la satisfaction des nécessités auxquelles nul n'échappe, et *celle de créer de la beauté.*

*
* *

De tous temps l'art a fait des victimes, mais leur nombre s'accroît; le péril est assez grave et c'est grand pitié que de voir les meilleurs des nôtres gaspiller la fleur de leur jeunesse et se consumer en rêves décevants.

Il n'est, certes, pas nécessaire de remplir la tâche d'un manœuvre ou de consacrer sa vie à la culture du chiffre ; les professions sont multiples auxquelles peuvent prétendre en n'étant point trop exigeants ou orgueilleux, les jeunes bacheliers et licenciés.

Peu importe le choix pourvu qu'il laisse un minimum de liberté, mais une existence normalement équilibrée n'est point incompatible avec le génie ou, plus humblement le talent.

Il faut une fois pour toutes, empêcher ces jeunes hommes de se leurrer, il faut leur dire que cette profession aimée exige un postulat aussi long, aussi pénible, aussi dénué de bénifice pécuniaire que la plus rude des professions libérales à son début. Qu'il faut considérer le temps de ce postulat comme variant entre dix et quinze années pendant lesquelles l'artiste aura le soin de sa subsistance à assurer. Que la souffrance est la rançon du génie et que, si l'on s'illusionne parfois en croyant posséder le second, on ne se trompe jamais en escomptant largement la première.

Il faut que les fervents de l'art se connaissent les artisans d'une double tâche et sachent que *l épuisement est le risque du métier.*

Là est l'obstacle aux vocations superficielles que seul l'espoir de la renommée attire, mais il ne saurait arrêter l'artiste qui sent en lui l'inspiration obsédante et forcenée.

*
* *

Nous ne croyons pas non plus que la régularité de la vie, la monotonie d'une existence pure — ou plus simplement régulière — puissent éteindre un foyer d'inspiration véritable et briser une force réelle d'originalité. Si certains grands génies, se sont singularisés dans les actes de leur vie privée, nous avons des exemples de hautes intelligences, d'artistes merveilleux menant une vie paisible et même ascétique. Il y a des tendances, des nécessités individuelles qu'il convient d'observer, de respecter et de *régulariser*, mais énonçons hardiment cette vérité primordiale :

« La persévérance de l'effort — durée — étant une condition *sine*
« *qua non* du succès, il est de haute et première nécessité que tout
« écrivain sans fortune s'astreigne a un travail rétribué, source de
« revenu régulier ».

Faute duquel il est presque fatalement destiné à sombrer dans l'abîme. Et si, par miracle, il touche au port, s'il oublie les humiliations et les luttes, il y a d'autres souvenirs qu'il ne pourra jamais effacer.

*
* *

Et maintenant, si l'on nous accuse de vouloir décourager l'artiste, tuer l'Idée, embourgeoiser la poésie, cela nous fera simplement sourire.

L'esprit français est assez riche, assez fort pour rompre toutes les entraves, se développer sur n'importe quel terrain, se mouvoir libre enfin même dans la plus étroite tradition.

Au surplus, si par le fait de nos écrits, quelques artistes glissent dans l'obscurité de la vie bourgeoise, qu'on nous excuse de ne pas juger ces résultats épouvantables. Nous ne détournerons que ceux qui veulent se laisser convaincre, la fantaisie, le rêve et l'amour des belles lettres résistant à toutes domestications. Et si c'est un crime de crier casse-cou ! à certaines sensibilités exaltées, n'en est-ce pas un plus grand encore que de rester impassible, lèvres scellées, devant la théorie de jeunes hommes que dévore ce nouveau « mal des ardents ».

L. Berthie.

26 *Juin* 1913.

N.-B. — Nous apprenons qu'un Comité, comprenant les noms de MM. André Billy, Eugène Montfort, René Blum, Paul Reboux, André Warnod, etc., etc., s'est formé sous la présidence de M. André Salomon, à fin de venir en aide aux écrivains pauvres, en leur procurant des moyens d'actions et de travail plutôt que du secours.

Admirons cette généreuse initiative, applaudissons-y de cœur et participons à l'effort dans la mesure de nos possibilités et de nos moyens.

(1) *Intransigeant* du 27 juin 1913.

Naufrage ?

L'ombre sauvage étreint, immuable et sans borne
Le Navire perdu dans l'immensité morne.

Soudain le capitaine a vu, sur l'horizon,
Une faible lueur qui vacille, falotte.
Ivre de joie, il crie : « Allons ! » Le vieux pilote
Obéit, mais son cœur pressent la trahison.

Le navire a fait voile, il roule, il tangue, il vire
Vers la pâle clarté qui semble lui sourire.

Il va, l'ombre s'allonge et l'horizon s'enfuit,
La tempête rugit sa terrible fanfare,
Il va, sinistre et seul, acharné vers le phare,
Et disparait au loin, dévoré par la nuit.

On ne l'a plus revu... Sur la mer en délire,
C'est un astre du ciel qui guidait le Navire !...

Charles Mokel.

Les Livres

André Suarès. — *Cressida.* — (Emile Paul).
Une espèce de tragédie avec d'admirables intermèdes descriptifs situant l'action, formant décor.

On retrouve dans cette œuvre la puissance shakespearienne de l'auteur de la Tragédie d'Electre. Il y a des pages pleines de poésie, de charme, de grandeur.

Jérôme et Jean Tharaud. — *La Bataille à Scutari d'Albanie.* — (Emile Paul).

Très belles descriptions de ces pays où la guerre sévit en ce moment. Les écrivains ont une vision très sûre des événements et des indigènes. C'est un beau livre à joindre à ces chefs-d'œuvre, *Dingley, La Maîtresse Servante, La Tragédie de Ravaillac.*

H. Mirande et L. Olivier. — *Sur la Bataille.* — (Librairie Ambert).

D'autres récits sur la *Guerre Balkanique* par un *Aviateur Français à l'Armée Bulgare*, au *Siège d'Andrinople.*

Ce livre très vivant, très documenté, est orné de très intéressantes photographies.

Anatole France. — *Génie Latin.* — (Lemerre).

C'est une réédition de nombreuses études littéraires sur la *Reine de Navarre, Scarron, Molière, Le Sage, Bernardin de Saint-Pierre, Benjamin-Constant,* et son *Adolphe, Chateaubriand, Sainte-Beuve.* L'auteur s'excuse de les publier à nouveau, les jugeant inexpérimentées.

Ch. Géniaux. — *L'Océan.* — (Fasquelle).

Un beau et vibrant roman, avec des tableaux maritimes puissamment dessinés, plein de pitié, sentant le varech et le sel.

Neel Doff. — *Contes Farouches.* — (Ollendorff).

Le second volume de cette femme de talent qui se révéla déjà dans *Jours de Famine et de Détresse*, où il y avait déjà les promesses qu'elle réalise dans ce livre très âpre et très étrange.

Laurent Tailhade. — *Plâtres et Marbres.* — (Figuière).

L'auteur a réuni de nombreuses appréciations judicieuses et spirituelles.

Marc Saunier. — *Au delà du Capricorne.* — (Sansot).

Un très curieux roman spirite qui nous dépeint les états d'âmes d'un homme après sa mort. Ce livre fera sensation, surtout aujourd'hui où tant de grands esprits s'occupent de spiritisme

Blanche Sahngué. — *Pages Posthumes.* — (Sansot).

Très belles œuvres de cet écrivain, enlevé trop tôt aux lettres françaises.

Louis Payen. — *Le Collier des Heures.* — (Mercure de France).

De très beaux, très rythmiques, très émus et émouvants poèmes de ce sensitif artiste auquel nous devons déjà d'inoubliables vers et des tragédies superbes de profondeur philosophique et d'envolée.

Archag Tchohanian. — *La Vie et le Rêve.* — (Mercure de France).

C'est un recueil de Poèmes en Prose, de Contes, de Nouvelles, de petites Fantaisies pleines d'originalité, et de cette saveur orientale si colorée et si caractéristique où la poésie se mêle à l'émotion et à l'ironie.

Ernest Montusès. — *Le Député en Blouse.* — (Les Cahiers du Centre).

M. Ernest Montusès écrit avec l'admiration d'un disciple, la biographie du député Thivrier, qu'on n'a pas oublié, et qui fut un convaincu et un honnête homme. *Fantasio*, dans son numéro du 1er avril dernier, racontait à son sujet une jolie anecdote. M. Barthou présentait sa jeune femme au député en blouse :

« — Eh citoyen, fit-il en tapant sur l'épaule de Thivrier et avec l'accent de la suprême impertinence, j'ai l'honneur de vous présenter la citoyenne Barthou.

» Le député à la blouse s'arrêta, toisa le couple, puis, s'inclinant très galamment devant la nouvelle Madame Barthou :

« — Jolie colombe, dit-il, pour un bien vilain merle !... »

Raoul Toscan. — *Les Poèmes du Clocher.* — (Edition des Cahiers du Centre).

En ces temps où les livres de poésie abondent, saluons un événement plus rare : Un livre de poète, où l'auteur a dit le charme du pays natal avec infiniment d'esprit et de fantaisie. M. Raoul Toscan, qui possède un talent estimable de revuiste, aimera mieux, j'espère, ajouter à son agréable facilité de la couleur et de la force.

Georges Gillet. — *Soupirs et sourires.* — (Figuière).

Soupirs peu émouvants et sourires d'un bien pâle soleil d'hiver ! M. Gillet se contente trop souvent de rythmer de la prose. *Passion* est bien mauvais:

Aimons-nous ! La vie est brève.
L'existence n'est qu'un rêve
Par le temps vite emporté.
Le dieu d'amour se révèle ;
Mon cœur vibre et ma cervelle...

Quelques pièces dans ce recueil ont heureusement plus de souffle que ces vers d'écolier.

René Gitane. — *Vitriol.* — (Figuière).

Le titre est significatif. Il y a dans ce recueil de beaux vers, vigoureux et bien forgés, les derniers par exemple de la pièce intitulée : *Promenade romantique.* Mais pourquoi si fréquentes, parmi des alexandrins réguliers, ces brusques et ahurissantes éclosions de vers de onze et treize pieds ? O liberté du vers, que de crimes on commet en ton nom !

Blaises Cendrars. — *Séquences.* — (Editions des Hommes Nouveaux).

Une belle édition, de courts poèmes d'amour, poèmes passionnés dont chacun est précédé d'un texte emprunté aux Livres saints, et qui cadre tant bien que mal avec le développement d'une image, presque toujours neuve et forte :

Mon cœur est une dalle de tombeau...
... Ton œil, un rond
Qui baille, un assouvissement repu qui baille,
Parfois étrange :
Ton ventre est une face austère au front d'orgueil.

Unc syntaxe assez libre, une prose rythmée bien plutôt qu'une poésie, où la rime se rencontre par hasard.

Henri Duhem. — *Impressions d'Art contemporain.* — (Figuière).

M. Henri Duhem a réimprimé sous ce titre le petit livre *Renaissance*, que Mallarmé aima « à cause d'une si vivante esthétique toujours marquée au reflet elle-même des beautés dont elle traite », en y joignant de nouvelles et intéressantes études, qui procèdent de la même « manière » impressionniste.

Le Bibliomane.

Revue des Revues

Dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juin), M. Emile Ollivier, poursuivant avec son talent si lucide sa campagne pour la réhabilitation de Bazaine, s'efforce de montrer que le maréchal fut irréprochable dans *les Batailles sous Metz.* — M. Louis Bertrand continue sa remarquable étude sur Saint-Augustin. — M. Faguet, à qui rien d'actuel n'est étranger, écrit sur Mirabeau, à propos du livre de M. Barthou, quelques pages d'une sympathie peu exagérée pour le célèbre orateur.

Dans le *Parthénon* (5 juin), M. Marius Roustan étudie l'évolution poétique, ou plutôt les initiateurs de Verlaine : Beaudelaire, Albert Glatigny, Shakspeare, Rimbaud. M. A. Dorchain admire la poésie puissante et forte du peuple roumain. M. Jules Pascal résume clairement l'histoire de la dernière crise constitutionnelle anglaise.

Le *Penseur* (juin) publie de sérieuses études historiques et des fragments de Diderot, qui ne sont pas la partie la moins attrayante de cette revue.

Pan (avril-mai) contient une spirituelle pièce en un acte de Paul Ginisty et Camille. A. Traversi (*Cas de conscience*), d'amusants *Dialogues anachroniques* de André Godin ; des poèmes de Marie Dauguet, Félix Pagan, Fabien Colonna.

La *Flamberge* poursuit sa bienfaisante campagne en faveur de la langue française en Belgique. Mais si elle a le souci de la forme littéraire, pourquoi accueille-t-elle les élucubrations insignifiantes d'Olivier Hourcade ?

La *Vie Intellectuelle* et la *Belgique artistique et littéraire* vous plairont par leur présentation, qui est excellente. Cette dernière revue publie une intéressante étude sur les Salons et les ateliers belges.

André Nautis et Roger Villegran.

Un peu de Théâtre

En acceptant la direction des *Rubriques Nouvelles*, j'ai pris en mains la chronique dramatique, n'ayant jamais cessé d'aimer tout ce qui se rapporte au théâtre. Je m'efforcerai aussi d'y faire jaillir des idées, et surtout d'y mettre en relief ce qui a de l'originalité, quand du moins celle-ci sera de bon aloi.

A ce dernier point de vue du reste le domaine sera toujours vaste ! Sans doute les auteurs dramatiques parcourent souvent comme les autres des sentiers qui auraient plus de charmes s'ils étaient moins connus, mais ce sont pourtant, à tout prendre, les gens les plus dissemblables qu'il y ait entre eux ; il n'existe guère de groupements dont les adeptes soient moins coulés dans le même moule et plus prédisposés à s'attaquer aux thèmes les plus variés et à les revêtir des costumes les plus divers. On est généralement porté à faire du théâtre avec un instinct beaucoup plus fort que celui qui vous mène aux autres formes de la littérature. Les vrais hommes de théâtre ont la scène dans le sang, et leurs conceptions possèdent facilement un cachet original parce qu'elles répondent à des visions personnelles de la pensée sans pourtant refléter le moi.

Je commence au surplus à un moment où il vient de se produire à la Société des auteurs dramatiques deux changements importants, et qui certes ne seront pas sans répercussion sur le développement de l'art.

Le premier est la suppression du célèbre article 17 des statuts. Désormais il est permis aux auteurs dramatiques de monter eux-mêmes leurs œuvres quand ils ont la bonne fortune de pouvoir diriger un théâtre. C'est une mesure libérale à laquelle j'applaudis des deux mains. La Société des auteurs dramatiques, telle que l'organisa Beaumarchais, son fondateur, était une sorte de « trust » des auteurs contre les Directeurs de théâtre. Avec le temps les adversaires ont fusionné, et la barrière qui les séparait est tombée. C'est heureux, car un auteur qui monte lui-même ses œuvres peut donner beaucoup plus facilement libre carrière à son inspiration. Il a plus de soucis peut-être, et plus de responsabilité certainement, mais son indépendance l'astreint à beaucoup moins de sacrifices, et lui permet de travailler à une exécution selon ses goûts qui ne peut être que profitable aux pièces ayant de la valeur.

Parlons maintenant du deuxième changement.

C'est la création à la Société des auteurs dramatiques d'un groupement spécial constitué par ses membres stagiaires.

Ses membres titulaires ne sont guère que trois cents, tandis que ses membres stagiaires dépassent le respectable chiffre de cinq mille. Et ces derniers se sont toujours récriés contre le gouvernement oligarchique auquel ils devaient obéissance ; ils se sont plaints sans cesse d'être opprimés sans avoir le moindre organe pour faire valoir leurs droits, alors qu'ils constituaient par le nombre une majorité plus qu'écrasante, et que pour aboutir au titulariat envié la route était longue et pénible. Ils n'avaient pas tort de protester ! Leurs réclamations furent cependant longues à aboutir, car elles commencèrent à je ne sais quelle période lointaine qui se perd aujourd'ui dans le passé.

Je fus à la séance mémorable où leur groupement fut constitué, en tant que participant du reste, ne me trouvant pas de ceux qui ont le bonheur d'être titulaires. Elle était présidée par M. Pierre Decourcelle, qu'assistait à sa droite M. Feydeau ; MM. Arthur Bernède et Henri Hirchmann s'étaient chargés d'y convoquer.

Dès que la salle fût bien remplie, sur les cinq mille et quelques stagiaires, trois cents quarante-deux seulement étaient présents. Il faut dire que la réunion avait lieu à Paris, et que l'on n'y avait pas convié les provinciaux, ce qui même souleva des remarques, voire même quelques élans d'indignation. Dirai-je que la concorde y régna toujours ?... Je mentirais ! Il y avait dans la salle une certaine atmosphère d'humeur agressive qui me surprit, et dont je ne puis guère m'expliquer la cause autrement que par l'intensité de la concurrence entre les auteurs dramatiques. Peu de rires bons enfants ! M. Decourcelle, à qui il manquait une sonnette, eut souvent à hausser la voix, ce qui du reste n'endommagea pas son robuste gosier.

Malgré tout, les statuts du nouveau groupement furent votés article par article avec une majorité très grande.

Ils étaient simples, il faut dire. Les stagiaires se réuniraient une fois par an, et confieraient dans l'intervalle leur destinée à vingt élus, qui seraient renouvelables tous les ans par moitié, sans être immédiatement rééligibles.

Un seul point fit l'objet d'un débat sérieux. Il s'agissait de savoir s'il serait interdit ou permis de communiquer à la presse les délibérations de la commission des vingt élus. Le Président, qui était pour le refus, l'emporta, après avoir longuement discuté avec M. Pierre Mortier, le Directeur du Gymnase. Son principal argument était que l'intervention de la presse serait dangereuse dans le cas probable où les stagiaires auraient à soutenir des procès. C'était un sage ! Moi qui, entre autres choses, suis un homme du Palais, je ne puis que l'approuver.

Les statuts fixés, on passa aux élections.

Elles ne furent pas orageuses. Elles passionnèrent même très peu. La raison en est que l'on ne se connaissait qu'à peine. Personne n'avait

vingt amis à soutenir, ni vingt ennemis à combattre. Trente-deux candidats, dont une seule représentante du beau sexe, s'étaient mis sur les rangs. On questionnait ses voisins sur la plupart, demandant qui ils étaient et ce qu'ils avaient fait. Quelqu'un, qui eut du succès bien que son conseil ne fût pas suivi, proposa qu'on les fasse défiler sur l'estrade pour que l'on puisse les juger d'après leur tête. Certains remirent des listes incomplètes, faute de savoir qui rationnellement indiquer.

J'imagine que plus tard il n'en sera pas ainsi ! Quand il aura pris position, le groupement des stagiaires aura sans doute aux élections ses partis, ses ambitieux, ses conservateurs et ses avant-coureurs.

La réunion fut en tous cas curieuse.

Une seule chose y indigna le Président. Au cours des opérations, deux ou trois méfiants firent remarquer que « les électeurs pourraient mettre deux bulletins dans l'urne si on ne les surveillait pas ? »... « Voilà l'esprit des stagiaires ! » s'écria M. Decourcelle. Quel est en effet le digne sociétaire en titre qui aurait pu concevoir pareil soupçon ?

Je revins intéressé et amusé de cette séance, qui constitue le premier « spectacle » auquel il m'ait été donné d'assister depuis mon entrée en fonction aux *Rubriques Nouvelles.*

Par suite de diverses circonstances tenant aux changements qui se sont produits aux *Rubriques Nouvelles*, je n'ai pu suivre cet été qu'un très petit nombre de pièces en tant que critique dramatique.

L'Odéon m'a ouvert ses portes à l'occasion de sa série spéciale de représentations d'œuvres inédites. J'y ai vu *Dannemorah* et *Réussir*, en tout cinq actes bien joués.

Dannemorah est la mise en scène d'une légende danoise qui n'a rien de bien original ni de bien Danois. Son auteur, M. Philibert de Puitsfontaines, écrit les vers avec beaucoup de facilité ; son œuvre est de ce fait agréable à entendre.

Réussir est une bonne pièce de M. Paul de Zahori, qui aurait mérité plus de représentations qu'elle n'en a eues. Le sujet n'en est pas nouveau, mais il a été traité avec distinction. Dans un ménage, Monsieur, député arriviste, est prêt à presque tout sacrifier pour devenir ministre, tandis que Madame aimerait que Monsieur ne fût même pas député et vécût tranquillement dans un petit coin, en ne songeant qu'à couler une vie douce et à faire le bonheur de ceux qui l'entourent. Il en résulte des conflits de sentiments dont Madame est perpétuellement la victime. Malgré ses plaintes, Monsieur s'entête, et après diverses péripéties, conquiert le portefeuille envié, ce dont sa compagne se sent si troublée qu'elle émet le désir de l'abandonner. Le quittera-t-elle ? Nous n'en savons rien, car le rideau tombe, un peu trop vite peut-être, devant les manifestations de son indécision. On part seulement avec l'impression que le drame conjugal, sous une forme ou sous une autre, se continuera

sans doute indéfiniment. Madame est très sympathique, sans que Monsieur soit pourtant bien antipathique.

Beaucoup de détails ont amusé les spectateurs, entre autres des propos ingénus de deux jeunes filles d'allures campagnardes dont l'une s'éprend d'un secrétaire homme du monde, et aussi le sacrifice de ses doctrines qu'effectue le député pour devenir ministre en déclarant qu'en pareilles circonstances « on en fait toujours autant ».

Cette pièce a, je dois le dire, le léger défaut de ne pas comporter assez de personnages pour trois actes. On n'en voit que neuf en tout, et on les connaît tous dès le début de l'action. Il en résulte dans l'ensemble un certain manque de variété qui est regrettable. Assurément, c'est une force pour les auteurs que d'arriver à intéresser en réduisant le nombre des acteurs, mais en principe il vaut mieux pour eux ne pas se priver des moyens les plus simples de lutter contre la monotonie.

Cluny, après avoir passé du Vaudeville à l'Opérette avec une reprise de *La Veuve Joyeuse*, nous a offert *un mélo*, un mélo très semblable à ceux de l'Ambigu, comme eux se terminant par le châtiment des méchants, et comme eux faisant tour à tour rire et pleurer. Il s'intitule *Les loups noirs*. Il s'agit d'une bande qui capture des jeunes filles pour en fournir Buenos-Ayres. Au fond le sujet est peut-être trop triste et trop grave pour faire le thème d'un « mélo », — mais il faut dire qu'on ne le mettra jamais trop sur la scène. La terrible pratique de la traite des blanches ne sera jamais trop étalée sous les yeux des mères qui ont à instruire leurs filles ; il y a là des dangers que tous les honnêtes gens doivent connaître, car hélas ! nos gouvernements ne sont pas assez fermes ni assez perspicaces vis-à-vis des êtres ignobles qui sont les émules des « Loups noirs ». Tout en souhaitant que l'on écrive sur la question des œuvres de plus de portée, félicitons les auteurs, MM. S. Le Poslier et Ernest Pont, d'avoir contribué à mettre en lumière ce qu'il faut savoir dans une pièce qui est loin d'être sans intérêt, et que les artistes exécutent presque tous avec une conscience qui leur vaut la sympathie du public.

Le Palais-Royal a repris *Le Million*, et le Théâtre Réjane *Le Divorce de Mlle Beulemanns*.

Je n'ai que du bien à dire du *Million*, qui avait déjà fourni une très longue carrière. Cette amusante pièce de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud, où l'on rit d'un bout à l'autre, est admirablement interprétée, les bons acteurs, acteurs de la maison, dont en tête MM. Charles Maury et Le Gallo, n'ayant pas abandonné leur poste pour l'été.

Au Théâtre Réjane, *le Divorce de Mlle Beulemanns* a fait suite à *La Petite Reine des Roses*, une opérette étrangère dont l'esprit, que nous comprenions peut-être mal, nous paraissait quelque peu genre guignol. Quand j'ai assisté aux fiançailles de Mlle Beulemanns, je me suis dit que

fatalement un jour où l'autre on parlerait de son divorce. C'était forcé ! Il ne pouvait en être autrement... Après les scandales des « divorcés sans le savoir » qui viennent de se produire, l'heure était très bonne pour mettre en vedette sur une affiche de spectacle le mot « divorce ». La procédure des divorces, et les fameux constats d'huissier qui l'épicent, voilà des sources que les auteurs dramatiques sont loin d'avoir épuisés, et auxquelles ils peuvent recourir sans crainte ! Il y a de quoi faire pour plusieurs... En attendant, s'il se fondait une ligue pour la réforme de la procédure des divorces, je m'en mettrais bien volontiers. « Tenez-vous à gagner votre procès contre votre femme, disait un jour à son client un avocat de mes amis ?... Tuez-la, elle vous en a largement assez fait pour que vous soyez acquitté, et aux Assises nous pourrons faire toute la lumière... mais avec les procédés que le Code Civil met à notre disposition, c'est radicalement impossible. » Pauvre France !

Le « Nouveau Théâtre d'Art » a donné en juin dans la salle du Palais-Royal une agréable représentation en matinée, comportant au programme *Le Furet*, trois actes de M. Armory, et *L'Honnête Fille*, deux actes en vers de M. Gabriel Nigond. Le « Nouveau Théâtre d'Art », qui spécifie sur ses billets mêmes qu'il ne constitue pas une entreprise commerciale, a toute mon estime. Fondé « sous le patronage de personnalités éminentes pour permettre à l'élite des jeunes écrivains de Théâtre de manifester leurs plus originales et audacieuses conceptions dramatiques», il est de ceux qui aident les passionnés pour l'art à se faire connaître en dépit du trust des hommes arrivés : on ne saurait trop faire l'éloge d'œuvres de ce genre, qui donnent satisfaction aux plus légitimes des ambitions, et contribuent au développement intellectuel général en permettant à des hommes de talent de ne pas rester dans l'ombre et de faire profiter le public de leur imagination créatrice.

Dans un genre analogue, je parle avec plaisir du Théâtre Idéaliste. On y fait de l'art pour l'art, et avec élégance. Tout y est gratuit ! « Pour les idées, contre l'argent », telle est sa devise, et un ensemble de générosités en assure la réussite. Il s'applique à ne jouer que des choses intéressantes. Tout en faisant connaître de jeunes auteurs aux dons vraiment exceptionnels, il met en scène les grands écrivains étrangers et les chefs-d'œuvre du moyen-âge, et de tout cela il est très louable.

Je suis content de profiter du vide laissé par les absences de pièces pour parler avec plus d'étendue du Théâtre de la Grimace. Il donne toujours ses représentations d'avant-garde dans la salle des Mathurins, en attendant qu'il ait son organisation régulière.

Fernand Bastisde, son fondateur, directeur, metteur en scène et principal acteur, est un passionné pour son art comme il y en a peu. Dès qu'il pénètre sur la scène, il y donne une impression de vie et de mouvement

extraordinaire. Convaincu, actif et plein de talent, il ira sans doute très loin.

Le dernier spectacle que j'y ai vu renfermait trois pièces : *Disparu comme la Joconde*, de M. Emile Couvreu; *Le Gros Lot*, de Mme Jeanne Furrer, et *La Première Aventure*, de M. Maurice Patin.

Le Gros Lot est un drame assez sombre, mais remarquable par certains côtés. Son action rapide, imprévue et poignante lui a valu un vif succès.

La Première Aventure, qui portait en sous-titre « Mystère moderne inédit », a un très grand charme, tenant à son caractère symbolique, et plus encore à toute la poésie qui l'imprègne. Il y a de la pensée et du sentiment dans cette œuvre, dont le seul défaut serait d'être écrite pour une élite.

Le Théâtre de la Grimace a clôturé sa saison par une représentation fin juin, qui en a consacré le succès avec trois pièces de Mmes Nadège Nastré et Jeanne Furrer et de M. Guillot de Saix, que précédait une causerie humoristique de M. Guy de Montgailhard.

Fernand Bastide a su grouper autour de lui quelques acteurs qui le secondent bien, notament M. Arnall, un vieux comédien qui connaît toutes les ficelles du métier, M. Georges Adet, l'artiste de tous les rôles, et quelques gracieuses personnes que l'on voit toujours apparaître avec plaisir, Mlle Reytt, Mlle Berthe Bohuon et Mlle Blanche Jackson.

C'est des Belges que j'entretiendrai maintenant mes lecteurs. De récents voyages chez eux m'ont permis d'examiner leur art scénique. J'ai constaté qu'ils donnaient peu de représentations en flamand, encore moins en wallon, mais qu'ils jouaient surtout en français. Leurs spectacles sont d'ailleurs presque exclusivement constitués par des pièces parisiennes, et souvent même ils les montent alors que le directeur de notre capitale qui les lance ne les a pas encore fait disparaître de l'affiche.

Chez eux le cinématographe fait une concurrence terrible au théâtre, plus grande peut-être que chez nous : à Liége, par exemple, il le remplace complètement l'été quand quelque troupe de passage ne se montre pas à l'horizon. Il n'y possède pas d'ailleurs le même caractère que parmi nous. Le brave « cinéma » est en France le spectacle de famille, celui où l'on mène les enfants et où les rigides directrices de pensionnat ne craignent pas de conduire les délicates fleurs d'innocence qui leur sont confiées. Là-bas, s'il ne m'a paru étaler des films spécialement antibérenginesques, du moins il s'alimente beaucoup d'histoires d'adultères ; cette plaie de nos pièces l'envahit, si bien même que les gens bien pensants s'en plaignent.

En Belgique quand on veut voir au spectacle, ayant de la couleur locale, il faut aller assister à des revues. Leurs auteurs ont les mêmes procédés

que les nôtres, mais ils mettent en scène des choses qui sont bien de la vie du pays, et qui de plus ne manquent pas de cachet. J'aime beaucoup les revues belges. La plupart sont très gaies, et généralement les artistes les enlèvent avec un entrain tout particulier, plus grand que celui des nôtres ; certains s'amusent sur la scène comme s'ils venaient là pour leur propre plaisir et non pour celui des spectateurs, qui n'en sont, bien entendu, que plus charmés.

J'ai toujours présent à l'esprit la bonne humeur avec laquelle j'ai vu représenter il y a quelque temps, à Liége, *Tu verras çà !...* et plus récemment, à Bruxelles, *En c'cas-là... Roulez !...*, à la « Scala », avec Mme Esther Deltenre, Mlle Durelly et M. Darthez.

La ville de Gand a monté à son Théâtre Français, en l'honneur de son exposition, une grande revue-féerie, moins belge que les autres, mais très brillante à tous points de vue. Les amateurs y passent un bon moment.

J'ai vu à Gand, pour la première fois de ma vie, une séance de « boxe pour dames ». C'était dans son « Music hall palace », un des « Music hall » les plus vastes et les plus économiques pour les spectateurs qui existent de par le monde. La foule y était bruyante, et y manifestait fréquemment.

Les boxeuses étaient huit belles gaillardes, aux mollets vigoureux, qui se laissaient contempler dans un costume légèrement plus décolleté que celui des baigneuses d'Ostende. Leurs muscles, leur stature et leur énergie donnaient à penser qu'elles feraient d'excellents soldats ! Sur les huit qui ont matché, cinq étaient françaises : vraiment notre gouvernement qui manque d'hommes pourrait les utiliser pour manier le fusil, voire même le canon... Les trois plus brillantes furent Paulette d'Armont, Mireille de Cambrai et Miss Dickson, une anglaise qui dans la troupe tenait le record pour le poids, avec le chiffre respectable de 65 kilogs (Le programme indiquait avec soin le poids de chacune de ces dames...) La plus interpellée fut Little You You, une américaine bronzée à qui sa fougue aussi bien que son nom sensationnel valuent force interjections. Mentionnons d'ailleurs toutes les autres, car toutes furent vaillantes : Renée Cooreman, une belge, Margot Chantenay, Madeleine Aragon et Jeanne Dorny, trois françaises.

Puis-je terminer cette première chronique théâtrale en rappelant une bonne nouvelle aux enfants ? Les graves Directeurs de Théâtre ne m'en voudront pas, je pense, d'autant plus que bien des journaux ont parlé de l'événement. Le Jardin des Plantes a depuis deux ou trois mois son guignol ! Il donne des représentations honnêtes que précède la lecture de fables de La Fontaine. Le Directeur du Muséum, M. Edouard Perrier, un membre de l'Institut, a assisté en personne à son inauguration.

Solange Pellat.

Le Gérant : E. Basset

NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT